

+ 16 PAGES!
NOUVELLE FORMULE

Novembre - décembre 2011

www.axeetallies.com

N° 28

France mét. : 6,50 €, BELG/LUX : 6,95 €, D : 7,50 €
CAN : 10,50 \$ CAD. NCAL/S : 780 CFP. POL/S : 800 CFP

AXE & ALLIÉS

1939 - 1945

UN MONDE EN GUERRE

Kharkov (1942)

La Wehrmacht piège l'Armée rouge

- > Anatomie d'un désastre
- > La 6^e armée à l'épreuve
- > Ce que révèlent les archives soviétiques

ARCHITECTURE



Germania

IMPOSTURE



La base secrète des nazis
en Antarctique

OPÉRATION



Assaut sur la ligne Gothique

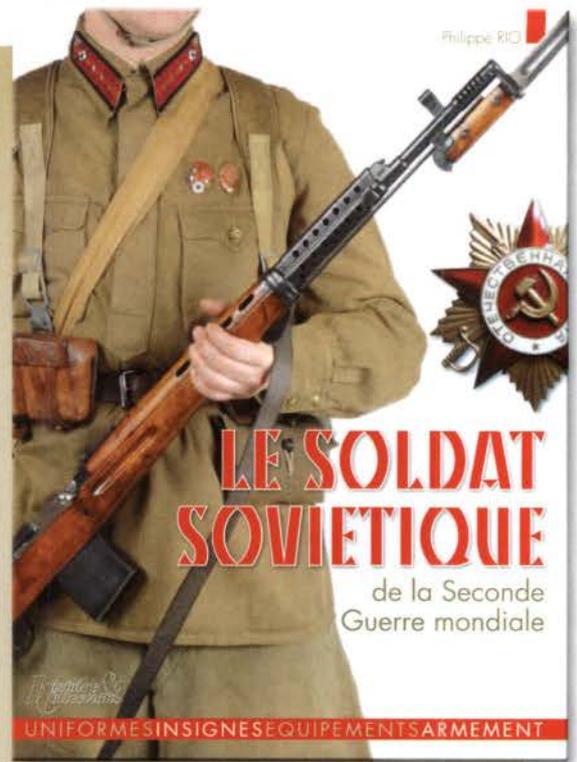
L 15356 - 28 - F : 6,50 € - RD



NOUVEAU

LE SOLDAT SOVIÉTIQUE de la Seconde Guerre mondiale

■ Huit millions de soldats soviétiques ont trouvé la mort de 1941 à 1945 et pourtant l'histoire, l'uniforme, la vie du Frontovik sont encore très mal connus. Le lecteur trouvera dans cet ouvrage un ensemble cohérent d'informations sur l'organisation, les uniformes, l'équipement et l'armement... La silhouette du soldat russe, de Barbarossa à la chute de Berlin, est reproduite en couleurs par plus de cinquante personnages reconstitués (fantassins, artilleurs, parachutistes, aviateurs, tankistes, etc.) Sont également présentés une multitude d'équipements, d'insignes et d'objets personnels, ainsi qu'un grand nombre de documents d'époque et de clichés en noir et blanc inédits.



350 PHOTOGRAPHIES
176 PAGES
50 RECONSTITUTIONS



www.histoireetcollections.com

39,95€
en librairie

Chers lecteurs,

Bienvenue dans cet *Axe & Alliés* n° 28, numéro qui inaugure la nouvelle formule que nous vous annonçons. Après cinq ans d'existence, votre magazine se pare d'une maquette entièrement remodelée, repense son contenu et revient au format 84 pages. Nous vous proposons dorénavant plus de matière, davantage d'articles, de cartes et de photos, qui illustreront avec force et prégnance le caractère radical, extrême, de la Seconde Guerre mondiale. Le dossier avec lequel nous entamons la nouvelle ère d'*Axe & Alliés* ne démentira pas ce propos : la bataille de Kharkov, mai 1942, dite aussi seconde bataille de Kharkov.

Cet affrontement entre forces allemandes et soviétiques n'a pas la mesure des chocs que furent Stalingrad ou Koursk. Pourtant, il s'agit là du pire revers militaire de l'Histoire russe. L'ouverture des archives soviétiques révèle des informations stupéfiantes, longtemps classifiées secret par le Kremlin. Et pour cause : elles font le détail de toutes les erreurs – aberrantes – commises par le commandement de l'Armée rouge sur le champ de bataille comme à Moscou, en premier lieu par Staline lui-même : obsessions trompeuses, échec patent du renseignement, mauvaise organisation des unités au sol, problèmes dans la gestion du combat, absence de coordination interarmes, déficience de l'aviation rouge... Autant de faillites qui conforteront Hitler dans l'idée que le Russe ne pourra jamais battre le soldat allemand. Et pourtant...

Cette nouvelle formule s'enrichit également de rubriques inédites, dont une bien particulière... À certains moments, l'Histoire hésite. Une décision, une personnalité, une bataille, et elle s'oriente vers une tout autre direction. Si Hitler avait pris Stalingrad, le cours des événements n'en aurait-il pas été profondément changé ? Cette hypothèse, surprenante et audacieuse, ouvre la rubrique « Que se serait-il passé si... », basée sur le modèle des histoires contrefactuelles anglo-saxonnes, qui trouvent depuis peu un écho favorable en France.

Bonne lecture

Boris LAURENT



Soldat allemand appartenant à la 1^{re} armée de panzers de Kleist durant la phase finale de la bataille de Kharkov (28 mai 1942).

AXE & ALLIÉS
1939 - 1945
UN MONDE EN GUERRE

Directeur de publication et de la rédaction :
Théophile Monnier

Rédacteur en chef adjoint :
Boris Laurent
laurent@axeetallies.com

Rédactrice graphiste :
Sophie Bonafons

Première maquettiste :
Shan Deraze

Correcteur :
Arnaud Mainbourg

Axe & Alliés est une publication des éditions du Paladin, SARL au capital de 20000 €.

Abonnements, rédaction, publicité :

395, rue Paradis
13 008 Marseille
04 91 71 86 89
www.axeetallies.com
contact@axeetallies.com

Vente en kiosque :
MLP

Diffusion pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
9, avenue Van Kalken
B-1070 Bruxelles
Tél. : 02 55502 21

Gestion des ventes au numéro :
À Juste Titres
Tél. : 04 88 15 12 41

Impression :

Rotimpres
Pla De L'estany S/N, 17181 Aiguaviva
(Girona), Espagne

N° ISSN :
1955-8589

Commission paritaire :
0312K88794

Imprimé en Espagne
Printed in Spain

Reproduction interdite
sans accord écrit préalable

© éditions
du Paladin 2006



Abonnez-vous en ligne sur notre site
www.axeetallies.com

et venez discuter entre passionnés de la Seconde Guerre sur notre forum

LES RUBRIQUES

[6] Les actus, les expos, les livres

[12] Interview | **Christian Destremau**
« Le Moyen-Orient pendant la Seconde Guerre mondiale »

[14] Les inventions de la Seconde Guerre mondiale | **Les rations de combat**
« Pour un homme, pour un jour au combat »

[16] Les grandes impostures de la Seconde Guerre mondiale |
La base antarctique des nazis : Hitler au pôle Sud !

[72] Matériel de légende | **Le cuirassé Bismarck**

[76] Que se serait-il passé si... **Hitler avait pris Stalingrad**

[78] Saviez-vous que... « **Quand j'entends le mot culture, je sors mon revolver** »
est une citation de **Hanns Johst**

LES ARTICLES

[20] Architecture | **Germania ou la mégalomanie architecturale**
Quand Speer et Hitler concevaient l'Allemagne de demain

Jamais dans l'Histoire des hommes n'ont imaginé projet plus grandiose. Germania, la capitale du Reich national-socialiste, doit s'élever des ruines de Berlin et devenir la vitrine d'un empire bâti pour durer mille ans.



[28] Opération | **La fin de la bataille de Kursk**
La course au Dniepr (août-septembre 1943)

Après ses succès retentissants à Stalingrad et à Kursk, Staline lance trois Fronts dans l'opération Tchernigov-Poltava. Objectif : passer le Dniepr et empêcher les Allemands d'établir une nouvelle ligne de défense.



[36] Opération | **Victoire en Italie**
Assaut sur la ligne Gothique (septembre-décembre 1944)

Après l'euphorie qui suit la prise de la ville de Rome, les troupes alliées progressent de 300 kilomètres en deux mois. Mais le *Feldmarschall* Kesselring réussit à replier le gros de ses forces en bon ordre jusqu'à la ligne Gothique.



[66] Politique | **Les femmes SS**
Les auxiliaires féminines de l'Ordre noir

« L'Ange blond d'Auschwitz », « la Chienne de Buchenwald » ... elles portent de sinistres surnoms et sillonnent les allées des camps de concentration et d'extermination nazis. Qui sont ces femmes qui se sont portées volontaires pour devenir des auxiliaires féminines de la SS ?

LE DOSSIER | KHARKOV 1942 : LA WEHRMACHT PIÈGE L'ARMÉE ROUGE

[42] Anatomie d'un désastre

[44] Prélude à la tuerie

En avril 1942, Staline et Timochenko imaginent une opération à Kharkov pour affaiblir la Wehrmacht et sauver Moscou. Au même moment, Hitler veut déclencher l'opération Fridericus – prélude au plan Fall Blau qui doit lui ouvrir la route du Caucase – exactement au même endroit !

[52] Le hasard et les fautes

Le 12 mai, l'Armée rouge déclenche le fer et le feu sur l'armée de Hitler. Mais en quelques jours, la Wehrmacht relève la tête et prépare sa contre-attaque.

[60] La percée de Kleist

Rarement l'Armée rouge aura été minée par autant de dysfonctionnements. Les Allemands profitent des erreurs de leur adversaire pour lancer les panzers, former un immense « chaudron » et massacrer les forces de Timochenko.



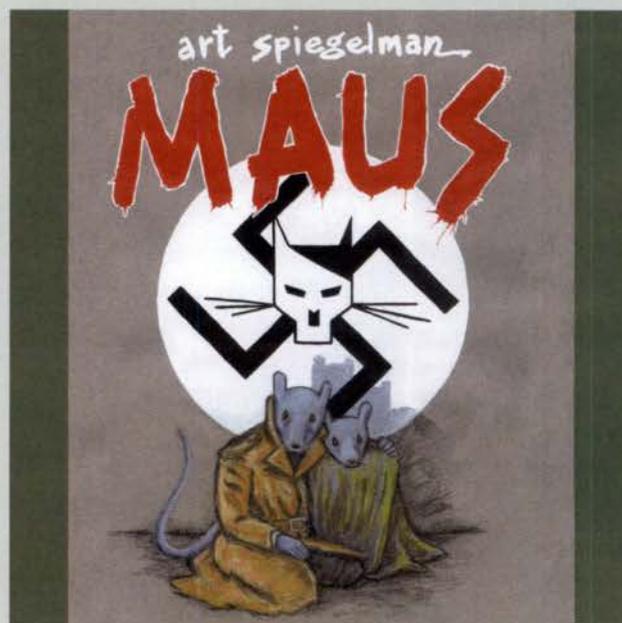
Mus / Mouse / Maus : variations suédoises autour de la BD d'Art Spiegelman

Mus / Mouse / Maus, trois mots pour une souris de Suède, des États-Unis et d'Allemagne. Trois mots qui forment le point de départ d'une exposition dans laquelle les auteurs de bande dessinée suédois donnent des interprétations uniques de l'œuvre d'Art Spiegelman, *Maus*.

Art Spiegelman est né à Stockholm, où ses parents se sont installés après avoir survécu à la Shoah. Plus tard, la famille émigre aux États-Unis, et il devient l'un des plus célèbres auteurs de bande dessinée.

Dans *Maus*, il relate l'histoire de son père, Vladek Spiegelman, survivant de la Shoah ; un roman graphique qui adopte une forme anthropomorphique dans laquelle les groupes ethniques sont représentés par différentes espèces animales : les Juifs sont des souris, les Allemands des chats, les Américains des chiens et les Suédois des rennes. L'histoire repose sur la relation entre le père et le fils, et la manière dont le traumatisme de la Shoah affecte les générations suivantes.

À travers les créations des auteurs de bande dessinée suédois, cette exposition souligne aussi bien la valeur patrimoniale d'Art Spiegelman que l'utilisation du 9^e art comme support pour la transmission de l'histoire de la Shoah. *Mus / Mouse / Maus* est également l'occasion de découvrir la culture de la bande dessinée suédoise, la richesse de ses modes d'expression et des personnalités de la scène contemporaine.



Jusqu'au 30 décembre 2011
 Mémorial de la Shoah
 17, rue Geoffroy-l'Asnier
 75004 Paris
 Tél. : 01 42 77 44 72
www.memorialdelashoah.org

« Nous qui sommes encore vivants », André Ulmann, Ebensee, 1944. La résistance dans les camps nazis

Dans le cadre du Concours national de la Résistance et de la Déportation, la nouvelle exposition réalisée par le Musée de la Résistance nationale à Champigny-sur-Marne s'intéresse à la résistance dans les camps nazis. Résister dans les camps nazis peut être défini, au sens large, comme tout ce qui va à l'encontre de la volonté nazie de détruire l'homme physiquement et moralement. Enfermés et confrontés à la peur, la faim, l'humiliation, l'aliénation et la mort, les détenus doivent lutter d'abord pour demeurer des êtres humains. Les formes que revêtent leurs résistances sont diverses : des plus simples (un geste, un mot, un regard) aux solidarités organisées, dans la limite des conditions extrêmes des camps. Chaque fois que cela est possible, des collectifs clandestins nationaux voire internationaux sont constitués, qui œuvrent à sauver des vies, organiser des sabotages, en premier lieu celui de la production de

guerre, et même à préparer des révoltes ou des insurrections. Les traces de ces résistances – individuelles ou collectives, improvisées ou organisées, spirituelles, culturelles, politiques ou militaires – conservées dans les collections des musées de la Résistance et de la Déportation, et notamment au musée de la Résistance nationale à Champigny-sur-Marne, témoignent toutes de la victoire remportée par les déportés sur leurs bourreaux.

Du 4 novembre 2011 au 31 août 2012
 Musée de la Résistance nationale
 Parc Vercors
 88, avenue Marx-Dormoy
 94500 Champigny-sur-Marne
 Tél. : 01 48 81 53 78

Nom de code : Atlas



Voici une histoire d'espionnage hors du commun et pratiquement inconnue du grand public que révèle Olivier Pigoreau. « Atlas », c'est le nom de code donné par les services

secrets anglais à l'une des plus importantes opérations d'intoxication de la Seconde Guerre mondiale, une opération dont le succès reposait presque entièrement... sur un Français !

Edmond Latham, héros de la Première Guerre, militant du PPF de Doriot, aventurier et passablement flambeur, va ainsi jouer pendant deux ans un double jeu dangereux et vital, livrant aux services de la Wehrmacht des informations soigneusement maquillées pour tromper les Allemands sur les intentions stratégiques des Alliés.

Envoyé en avril 1943 par les Allemands en Tunisie pour les renseigner sur place après la capitulation des troupes de l'*Afrikakorps*, Latham fait partie d'une petite équipe d'espions français. Mais à peine arrivé, Latham prend contact avec le contre-espionnage de De Gaulle et livre son équipe... qui sera alors maintenue pour intoxiquer ses correspondants allemands, et ce jusqu'en 1945.

Dans ce livre qui se parcourt presque comme un roman, Olivier Pigoreau retrace l'histoire assez stupéfiante de cette opération. Bien alimenté par les Anglais, Latham, tout comme de nombreux autres membres du PPF facilement retournés, livrera ainsi quelques informations véridiques, comme l'heure précise du débarquement en Sicile, mais suffisamment tard pour qu'elles ne soient pas exploitables, et surtout de nombreuses autres bien plus trompeuses, qui jetteront les services secrets allemands dans la confusion.

Parfois un peu complexe – comme toutes les affaires d'espionnage –, cet ouvrage nous permet avant tout de découvrir l'incroyable jeu de dupes et de manipulation autour des mouvements de collaborateurs en France, et essentiellement autour du PPF, qui se trouve au centre de l'opération Atlas.

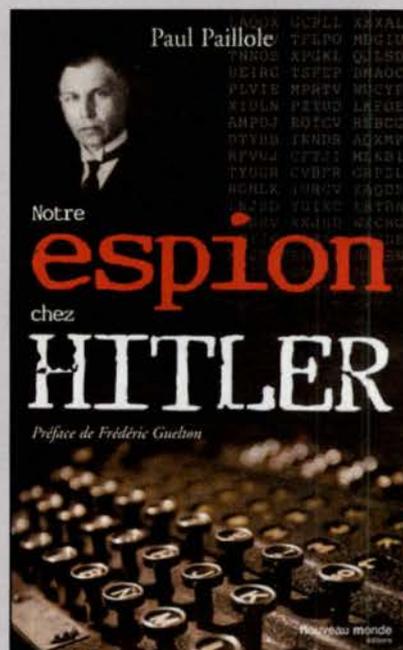
Éditions Nouveau Monde,
285 pages, 22 €

Notre espion chez Hitler

Restons dans l'univers des espions avec cet autre ouvrage, consacré ici à un agent allemand... à la solde des services secrets français puis alliés. Pendant dix ans, Hans-Thilo Schmidt, frère du général Rudolf Schmidt, futur chef de la 2. Panzer-Armee, livrera des renseignements cruciaux sur les méthodes de cryptage employées en Allemagne, et ce dès 1931. Motivé essentiellement par l'argent – et rémunéré chichement, au demeurant –, Schmidt, haut fonctionnaire au bureau de chiffrement, permettra aux services secrets polonais puis français de mettre en place les bases du décryptage d'Enigma ; un apport majeur à l'effort de guerre allié. Cet ouvrage, rédigé par Paul Paillolle,

ancien chef du contre-espionnage français, est en fait une réédition d'un livre paru en 1985. Comme le rappelle en préface Frédéric Guelton, *Notre espion chez Hitler* est l'un des premiers ouvrages à évoquer Enigma, dont on savait peu de choses à l'époque. À l'issue d'une longue traque menée par les services de contre-espionnage nazis, Schmidt sera arrêté et exécuté en 1943, et son frère, pourtant considéré comme l'un des meilleurs chefs de l'arme blindée, sera placé en résidence surveillée. Un livre passionnant, là encore, sur le monde trouble de l'espionnage.

Éditions Nouveau Monde,
338 pages, 21 €



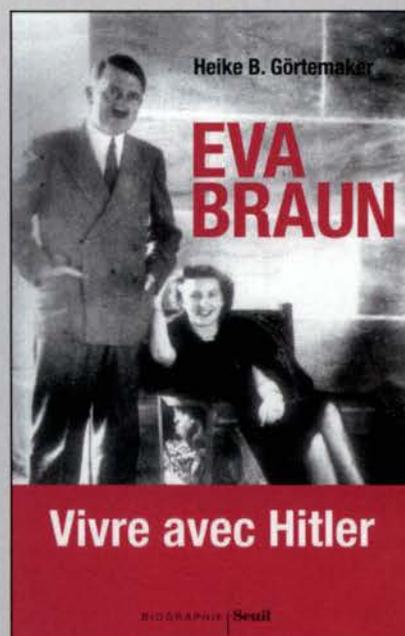
Eva Braun

Avec cette biographie d'Eva Braun, compagne pendant plusieurs années et épouse pour quelques heures du Führer, on plonge dans le cercle le plus intime du dictateur nazi, et on découvre surtout la personnalité de cette jeune femme et le rôle qu'elle a joué.

Issue d'un milieu modeste, rien ne prédestinait la jeune Eva à son destin, à cette vie finalement très routinière, et surtout à cette existence presque totalement cachée, celle de la compagne d'un homme voué à l'Allemagne et qui ne pouvait, en public du moins, afficher la moindre humanité. L'ouvrage de Heike Görtemaker revient sur la rencontre de Hitler et d'Eva Braun en 1931 (elle a alors 19 ans, lui 41 ans), leur affec-

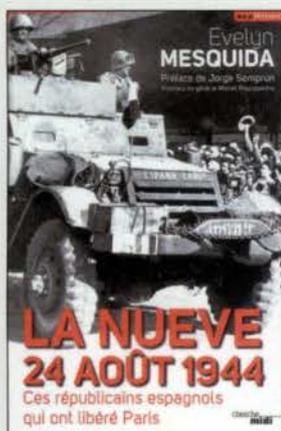
tion réciproque et sincère, et surtout, pour Eva, l'absence d'ambition, malgré un attachement indénié au confort de vie que sa situation lui procurait.

On retrouve ici sans surprise le décalage entre l'atmosphère familiale et détendue des journées au Berghof, surtout avant-guerre, et le contexte de stress et de désespoir qui submerge progressivement Hitler, incapable de partager avec qui que ce soit, et en premier lieu avec sa jeune compagne, la solitude du pouvoir. La position particulière d'Eva, sa présence constante en marge de nombreux événements et surtout la jalousie et les intrigues autour de sa personne forment les principaux intérêts de ce livre.



Éditions du Seuil, 400 pages, 22 €

La Nueve : 24 août 1944



L'épopée extraordinaire des républicains espagnols engagés au sein de la 2^e DB est bien connue. Avec ce recueil de témoignages, on plonge au cœur de la Nueve, la 9^e compagnie du régiment de marche du Tchad, unité d'infanterie mécanisée qui est la première, avec les blindés du 501^e RCC, à pénétrer dans Paris et à atteindre l'Hôtel de Ville. Sur les 160 hommes de

l'unité, 146 étaient ainsi des ex-combattants républicains de la guerre civile espagnole. La parole est ici donnée à des anciens de cette unité, qui reviennent sur leurs combats contre Franco, leur fuite en France ou en Afrique du Nord, leur passage, pour un grand nombre d'entre eux, par la Légion étrangère, puis leur ralliement à la France libre sous les couleurs des corps francs d'Afrique.

En plus des souvenirs des anciens, plusieurs chapitres sont consacrés aux différents engagements de ces combattants d'origine espagnole au sein de l'armée française jusqu'en 1940 puis dans les forces françaises de Leclerc, de Narvik à Berchtesgaden. L'épilogue du livre, qui raconte le retour à la vie civile de ces soldats ou leur tentative pour revenir en Espagne, alors franquiste, est particulièrement touchant.

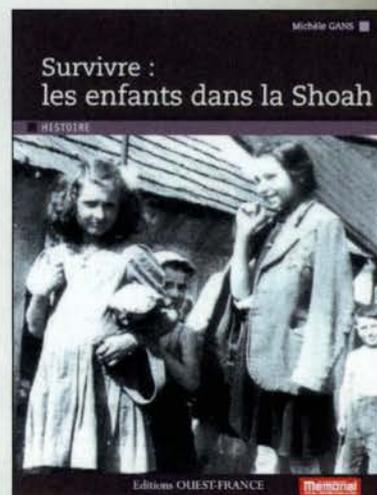
Par Evelyn Mesquida, éditions du Cherche-Midi, 360 pages, 18 €

Survivre : les enfants dans la Shoah

Sur un sujet particulièrement difficile et souvent traité uniquement autour de la souffrance et de l'émotion, Michèle Gans et les éditions Ouest-France ont publié cet été une étude très complète et surtout très variée sur le destin des enfants dans le processus de la Shoah. Sans s'attarder sur l'historique détaillé de la Solution finale, le livre revient sur la façon dont les enfants juifs durent s'adapter, dès 1933, pour vivre puis survivre face à la machine d'extermination nazie. Autant de pays occupés, autant d'expériences différentes, des ghettos en Pologne aux camps de la mort, des rafles en France aux chemins de l'évasion...

Abondamment illustré, émaillé de témoignages et de souvenirs parfois étonnants, ce livre ne laissera pas insensible et donne à réfléchir sur la cruauté humaine de beaucoup, mais peut-être plus encore sur la charité et le sacrifice de quelques-uns.

Par Michèle Gans, éditions Ouest-France, en partenariat avec le Mémorial de Caen, 124 pages, 17,90 €



Le Moyen-Orient pendant la Seconde Guerre mondiale

Déjà remarqué pour son ouvrage *Ce que savaient les Alliés*, Christian Destremau nous plonge à présent dans les eaux troubles de la lutte – militaire, diplomatique ou secrète – pour le contrôle du Moyen-Orient...

Il faut dire que la possibilité de mettre la main sur les richesses pétrolières de la péninsule arabique, de contrôler tout le pourtour méditerranéen ou de faire alliance avec les États irakien ou iranien – porte vers les Indes – a été l'un des grands objectifs de la stratégie allemande... ou ne serait-ce pas plutôt l'un de ses mirages ? C'est ce vaste sujet que développe l'auteur, en prenant le parti, particulièrement pertinent, de passer en revue chaque grands pays de la région à travers la guerre, l'évolution des événements qui s'y déroulent et la position des gouvernements vis-à-vis de l'Axe et des Alliés.

On lit ainsi avec intérêt la situation en Égypte au fur et à mesure que ce pays se retrouve en première ligne face à l'avancée de l'*Afrikakorps*, ou bien l'étonnant conflit irako-britannique et les difficultés anglaises pour gagner l'Irak à la cause des Alliés sans bousculer tout l'équilibre de la région.

Très bien documenté, l'ouvrage développe la façon dont les gouvernements et les peuples de tout le Moyen-Orient se retrouvèrent impliqués dans le conflit mondial. Les dirigeants et les populations arabes n'apparaissent pas ici, comme on a coutume de le voir, comme le simple décor de théâtre d'un champ de bataille entre nations européennes, mais bien au premier plan.

Les aspects strictement militaires des différents conflits et opérations dans la zone sont résumés de manière simple, pour donner la priorité au rôle des meneurs politiques et au jeu diplomatique, extraordinairement important et complexe, et tout particulièrement au Levant et en Palestine, où se mêlent les intérêts des Anglais, Allemands, Turcs, Français, Juifs, Syriens, sans omettre l'imbroglio des populations locales !

L'ouvrage se termine en beauté avec le cas iranien, premier fournisseur de pétrole pour la Grande-Bretagne en 1945 et véritable cas d'école des luttes d'influence entre les grandes puissances, et celui de la péninsule arabique, terre d'accueil de la *Pax Americana*.

Christian Destremau

LE MOYEN-ORIENT PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE



Peu de temps avant sa chute, Hitler déclarait à l'un de ses fidèles : « *Tout l'Islam vibrait aux nouvelles de nos victoires* », regrettant d'avoir échoué à faire basculer le Moyen-Orient dans le camp de l'Axe. Cet espoir ne reposait en réalité que sur des illusions. Au contraire et à contre-courant des idées couramment admises, Christian Destremau conclut en saluant la neutralité des différents États arabes, bien décidés à échapper à la mainmise allemande, dont ils n'attendaient rien, et cherchant plutôt la bienveillance des Anglo-Saxons pour négocier davantage d'indépendance.

Par Christian Destremau, *Le Moyen-Orient pendant la Seconde Guerre mondiale*, éditions Perrin, 470 pages, 24 €

en kiosque
n°4

Voyage & HISTOIRE

Premier magazine sur le
TOURISME D'HISTOIRE

Partez à la découverte des grands sites des guerres de Vendée

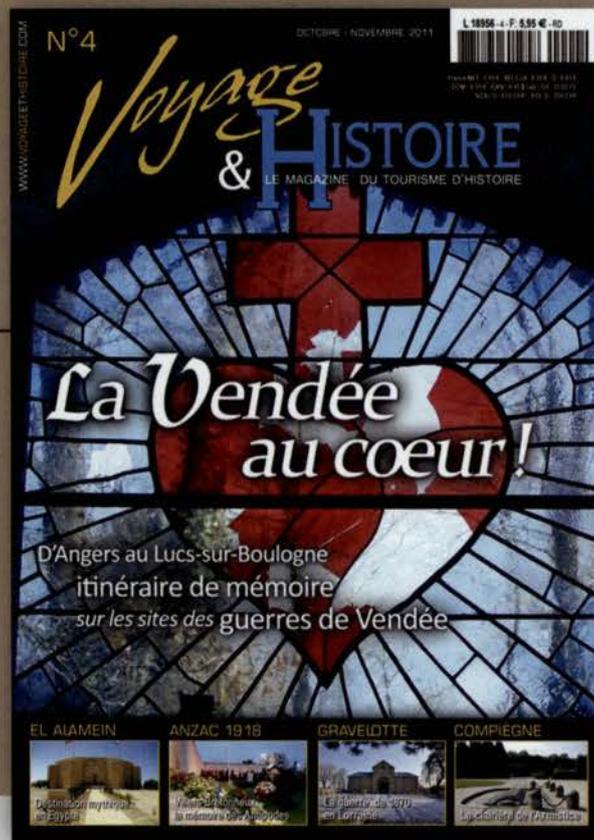
De la bataille de Cholet au massacre des Lucs-sur-Boulogne,
découvrez le pays de cette
« guerre de géants »
au gré des bocages,
des champs de genêts
et des chemins creux...

Également dans ce numéro

El Alamein
sur les traces de la guerre du Désert

L'ANZAC day à
Villers-Bretonneux

Le champ de bataille de
Gravelotte
Compiègne
le wagon de l'armistice



Commandez-le sans attendre !

je commande **Voyage & Histoire n° 4, LA VENDÉE AU CŒUR**

Prix par numéro : **5,95 €** (+ frais d'envoi :
2 € pour France met. et Corse, 4 € pour autres dest.)

Nom et prénom :

Né(e) le :

Adresse :

Code postal : Ville :

Pays : E-mail :

Je règle par chèque - merci d'établir votre chèque à l'ordre des Éditions du Paladin

Je règle par carte bancaire. Titulaire de la CB :

N° de carte : _____ cryptogramme : _____ validité : ____ / ____

Renvoyez ce bon et votre règlement à : **Voyage & Histoire**, 395 rue Paradis, 13008 Marseille.

Entretien avec Christian Destremau

Le Moyen-Orient pendant la Seconde Guerre mondiale

Propos recueillis par **Théophile MONNIER**

« Tout l'Islam vibrait aux nouvelles de nos victoires. » *Cette phrase prononcée par Hitler au crépuscule de son règne sonne comme un regret. Refouler les Britanniques hors du Moyen-Orient, mettre la main sur le précieux or noir, réaliser le rêve – utopie – de la Kriegsmarine, qui imaginait faire la jonction avec la marine japonaise depuis la péninsule arabique, ont-ils vraiment été les objectifs de l'Allemagne nazie ? Déjà auteur du remarqué Ce que savaient les Alliés, Christian Destremau revient pour Axe & Alliés sur ces illusions moyen-orientales et le rôle capital joué par les États arabes impliqués.*

Axe & Alliés : *Contrairement à une légende tenace autour de l'influence allemande dans les pays arabes ou de la possibilité – utopique mais toujours fascinante – de voir se rejoindre l'Afrikakorps par le sud et les panzers via le Caucase par le nord, le rôle réel joué par l'Allemagne nazie au Moyen-Orient semble très faible, à la lecture de votre ouvrage. Quels étaient les projets et la stratégie allemands pour cette partie du globe ?*

Christian Destremau : La stratégie allemande vis-à-vis du Proche et du Moyen-Orient a reposé pendant toute la guerre essentiellement sur de l'opportunisme, aucune doctrine et aucun objectif précis n'ayant été définis par Hitler ni par son état-major militaire. Cette absence de politique est étonnamment à l'encontre total de ce qui s'est passé pendant la Première Guerre, où l'alliance avec l'Empire ottoman avait été l'une des cartes maîtresses des puissances centrales. À l'inverse, au

déclenchement du second conflit mondial, les seules tentatives de faire progresser les relations diplomatiques avec les États ou dirigeants arabes sont le fait d'individus isolés. Cette absence de stratégie s'explique, à mon sens, par l'absence de volonté impérialiste dans cette partie du monde, mais également par la politique d'autarcie voulue par les dirigeants nazis, sans aucun plan ou projet pour mettre la main sur des ressources pétrolières, ni pour mettre en place des concessions ou une « major » qui aurait permis d'exploiter du pétrole en accord avec un État producteur. On ne peut nier également que, dans l'esprit des dirigeants nazis, les Arabes sont à peine mieux considérés dans l'échelle raciale que les Juifs, et qu'aucune tentative n'est faite pour traiter avec eux d'égal à égal.

A&A : *Concernant l'invasion par les Français libres et les Britanniques de la Syrie sous mandat du gouvernement de Vichy, cet épisode n'aurait-il pas été pour les Allemands une fantastique opportunité d'ouvrir un second front dans cette région ? On comprend mal leur recul alors que c'est l'un des cas les plus graves d'offre de collaboration militaire de Vichy...*

CD : C'est exact, c'est probablement le moment où peut basculer la situation du Moyen-Orient, mais il faut replacer ces événements dans leur contexte : ils se déroulent alors que les Allemands viennent de subir des pertes très importantes en Crète, la tentative de coup d'État en Irak a échoué lamen-



Berlin, 1941. Hitler reçoit le Grand Mufti de Jérusalem al-Husseini, qui cherche des appuis dans sa lutte contre les puissances coloniales française et britannique.

Le Grand Mufti al-Husseini visite des volontaires musulmans bosniaques de la Waffen-SS.

tablement, et l'invasion de l'URSS sera déclenchée alors que se déroulent les combats au Levant. Dans ces conditions, les Allemands ne sont pas en mesure de réagir, mais le veulent-ils vraiment ? L'affaire du Levant est surtout extraordinairement complexe, car se déroule en parallèle un jeu diplomatique entre Vichy et l'Allemagne, celle-ci souhaitant préserver les intérêts de Vichy, ce qui ne manque pas de surprendre ! À mon sens, l'absence de réaction allemande est toutefois surtout liée à des considérations logistiques, à une vraie pesanteur militaire, à l'absence de stratégie extra-européenne et à la nécessité de se focaliser sur l'invasion de l'URSS.

A&A : *On reste consterné, à la lecture de votre ouvrage, par l'amateurisme presque constant qui semble prédominer la mise en place des réseaux d'espionnage allemands, la plupart s'achevant en échec fracassant.*

CD : Ce n'est que le pendant d'un amateurisme complet allemand sur toute la région, et effectivement, aucun réseau d'espionnage efficace ne sera monté dans tout le Moyen-Orient, mis à part quelques sources de renseignements individuelles ou limitées. Cela montre également l'absence de volonté de collaboration des populations et des dirigeants politiques arabes. Et même quand un réseau est installé, il est facilement retourné, comme cela fut le cas du seul réseau constitué, en Égypte.

L'autre exemple d'échec frappant est celui du Grand Mufti de Jérusalem, homme clé en apparence, toujours montré comme l'un des grands exemples de la collaboration arabo-allemande. En réalité, son influence fut négligeable, et il a raté tout ce qu'il a entrepris : échec en Irak, pas de révolte en Palestine malgré ses engagements auprès de Hitler, fiasco d'une opération d'espionnage et de subversion organisée sous sa responsabilité en 1944, l'équipe mixte SD-Palestiniens parachutée aux environs de Jéricho ayant rencontré l'hostilité de tous les « contacts » qui leur avaient été fournis...

A&A : *Concernant l'interventionnisme britannique, celui-ci apparaît parfois contre-productif. Les Britanniques n'ont-ils pas trop dispersé leur effort au Moyen-Orient, n'aurait-il pas été préférable de se concentrer sur la menace allemande en Afrique du Nord ?*

CD : Je ne pense pas, et ce pour plusieurs raisons. La stratégie britannique au Moyen-Orient est un mélange de pragmatisme et d'idéologie : il importe alors de défendre l'Empire, directement ou indirectement. Par ailleurs, la position géographique de la région en fait justement un centre de concentration des forces de l'Empire, il faut donc absolument la préserver, et cela permet plus facilement d'entamer l'offensive contre l'Axe. Plus précisément, les Britanniques ne pouvaient pas ignorer la menace en Irak, qui présente un danger important pour leurs arrières. Quant à l'intervention en Iran, essentielle pour la suite de la guerre mondiale, puisqu'elle permet d'ouvrir une voie d'acheminement de l'aide militaire à l'URSS, elle nécessite très peu de troupes, et essentiellement des unités venues d'Inde. Mais il est vrai que l'implication des Britanniques sur ce théâtre du Proche et Moyen-Orient puis de la Méditerranée aura



A page of pictures of the Mufti taken from one of the German illustrated magazines. The general caption says : "The Grand Mufti of Jerusalem with the Bosnian volunteers of the Waffen SS."

surtout comme conséquence indirecte l'implication américaine (débarquement en Afrique du Nord puis en Italie), amenant les États-Unis à poursuivre, à contrecœur, une stratégie périphérique et à retarder le débarquement en Normandie, ce qui reste encore un des principaux sujets de controverse concernant la stratégie alliée dans la Seconde Guerre mondiale.

A&A : *L'une des conclusions de votre ouvrage est de montrer que les pays arabes ont su préserver une grande neutralité pendant la Seconde Guerre mondiale, se tenant à l'écart du conflit. Comment expliquez-vous ces positions ?*

CD : Mis à part le cas de l'Irak, qui est le pays à avoir connu le rapprochement le plus net avec l'Axe, tous les autres États arabes ont su préserver leur neutralité, ne prenant pas parti et, de fait, pouvant se rapprocher des Alliés à la fin du conflit. Cette position n'est que la suite des déceptions de la Première Guerre, où les deux camps avaient beaucoup promis et où les vainqueurs n'avaient que très peu tenu leurs engagements. Et en fait, les Arabes dans leur ensemble restent assez indifférents à ce conflit entre Européens, ils le comprennent mal, observent avec indifférence ou un léger sentiment de satisfaction les puissances coloniales se déchirer et semblent parfois dépassés par les événements.

Leur neutralité les servira, au demeurant, car la plupart obtiennent, une fois la paix revenue, des avantages et plus d'indépendance, l'arrivée des États-Unis dans cette région apportant un nouvel équilibre et une relative garantie vis-à-vis des anciennes puissances coloniales. ■

Les rations de combat

« Pour un homme, pour un jour au combat »

Par **Christophe PRIME**

En temps de guerre, l'alimentation contribue au maintien de la cohésion et du moral des combattants. Si, à l'arrière, ces derniers bénéficient de plats chauds, en première ligne, le pain de guerre et les rations font partie du quotidien.

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, chaque armée met au point des modèles de rations standardisés, suffisamment compacts pour que les soldats puissent les emporter dans leur paquetage et leur permettant de s'alimenter par eux-mêmes. Les contenants, différents selon les armées, doivent répondre aux critères suivants : couvrir les besoins énergétiques des soldats tout en comportant une grande variété de nutriments non périssables pour un encombrement réduit. Leur contenu, compressé ou en conserve, peut être réchauffé grâce à de petits réchaud individuels.

Chez les Allemands, la ration de marche (*Marschverplegung*) est prévue pour quatre jours. Elle est stockée dans le *Brotbeutel* (sac à pain) hérité de la Grande Guerre ou le *Gefechstgepäck* (sac du trapèze de combat). Elle se compose de pain gris, de conserves de viande ou de fromage, de légumes déshydratés, de matières grasses, de café, de sucre et de quelques cigarettes. La demi-

portion (*halb-eiserne*) peut être accompagnée de soupe concentrée et déshydratée (*Erbsenwurst*) et de café. La ration dite de fer (*Eisern Portion*) n'est distribuée que lorsque l'approvisionnement ne peut être garanti. Il y a deux modèles : le *Nahkampfpäckchen* et le *Großkampfpäckchen*. Ces *Kampfpäckchen* contiennent des barres de chocolat et de fruits, des biscuits, des rouleaux de bonbons et des cigarettes. Ces rations fournissent un apport calorique lorsque la situation l'impose (marche forcée, grand froid). Les blessés et les prisonniers reçoivent un assortiment d'aliments énergisants.

L'armée britannique dispose de rations individuelles (*24-Hour Ration*) d'une bonne valeur énergétique. Elle se compose d'un assortiment varié : viande déshydratée, porridge, biscuits, chocolat aux raisins, friandises, thé, lait, sucre, bouillon. La caisse de nourriture pour 14 hommes (*Composite Ration Pack*) est particulièrement appréciée, car elle comprend sept menus différents. Les



DR

Pause café pour ce *Landser* durant l'hiver 1943-1944 sur le front russe. Le café et la soupe sont deux éléments de base des rations de combat toutes armées confondues.



© Life

Présentation de la ration K par un jeune membre du corps féminin de l'US Army. Le premier million de rations K est commandé dès le mois de mai 1942. Cette ration, complète, se compose du petit déjeuner, du déjeuner et du dîner.



Usine alimentaire américaine préparant les rations de l'US Army. De 1941 à 1945, les États-Unis produisent un milliard de rations spéciales pour leurs soldats au front.



Facile à transporter, prenant peu de place, la ration K américaine est une véritable réussite qui surprend ses concepteurs !

des combats. Plus classiques, elles sont aussi plus fragiles, parce qu'elles sont composées de produits frais préparés par le cuisinier et le plus souvent servis dans une cantine. Enfin, la ration D est constituée de chocolat vitaminé. Des modèles spécifiques sont développés pour les troupes opérant dans la jungle et en haute montagne. La *5-in-1* ration est réservée aux équipages de blindés engagés en zone désertique. La *10-in-1*, inspirée de la *Compo ration* britannique, peut quant à elle nourrir une dizaine de soldats.

Le milliard de rations spéciales produit par les États-Unis de 1941 à 1945 en dit long sur l'élaboration, le développement et l'utilisation des rations opérationnelles. L'Institut pour l'intendance et la nourriture de l'US Army est l'organisation clé qui a permis ce véritable exploit industriel et organisationnel tout en respectant les principes fondamentaux relatifs aux rations de l'US Army : garder les valeurs nutritionnelles, conserver la stabilité des aliments durant les phases de stockage et, par-dessus tout, convenir au soldat sur le champ de bataille. ■

plats cuisinés sont en conserve. La ration de survie (*Emergency Ration*), contenant 170 g de chocolat vitaminé, est consommée en cas d'absolue nécessité.

C'est sans aucun doute l'armée américaine qui innove le plus en la matière et se permet un luxe sans égal. La *Field ration* est conçue pour être utilisée occasionnellement par les GI's. Selon leur fonction, le type de ration diffère. On compte cinq catégories distinctes : A, B, C, D et K.

La ration K est développée à la demande de l'USAF et des forces aéroportées. Elle est adoptée en 1942 pour toutes les composantes de l'US Army. Elle est normalement utilisée lorsque les soldats sont au feu, mais ces derniers en font souvent une consommation abusive en dehors des combats. Elle a été fabriquée à 105 millions d'exemplaires en 1944. Elle se compose de trois boîtes, une pour chaque repas. L'emballage extérieur, paraffiné, est étanche au gaz et à l'eau. Au menu : viande, barre de pâte de fruits, café soluble pour le petit déjeuner (*Breakfast unit*), fromage en conserve, tablettes vitaminées, jus de fruit en poudre pour le déjeuner (*Dinner unit*), une boîte de *corned beef*, une barre de chocolat et un bouillon concentré pour le dîner (*Supper unit*). Chacune des boîtes contient : trois morceaux de sucre, un paquet de quatre cigarettes, un ouvre-boîte, une tablette de chewing-gum et deux paquets de biscuits crackers. Disponibles en grand nombre, elles sont fréquemment distribuées aux civils. La ration C, très proche de la K, se présente sous forme de boîtes de conserve à réchauffer. Les rations A et B sont prévues pour une consommation loin

Parmi les aliments des rations US, on trouve le fameux *Combat Lunch* ou repas pour le combat, notamment composé de chocolat (photo). Stables durant six mois, ces rations procurent 1500 à 2000 calories par jour aux combattants et résistent à des températures polaires !



La base antarctique des nazis

Hitler au pôle Sud !

Par Boris LAURENT

Continent antarctique, août 1958. Deux gigantesques explosions sont repérées à trois jours d'intervalle. Le 6 septembre, une troisième explosion illumine le ciel. Il ne faut pas longtemps avant que les rumeurs les plus folles se propagent. L'une d'elles affirme que les Américains viennent de lancer une vaste opération militaire pour détruire une base secrète construite par les nazis et où se serait réfugié Adolf Hitler ! Récit d'une des plus grandes impostures de la Seconde Guerre mondiale.



DR

Le navire *Schwabenland* quitte l'Allemagne en décembre 1938. Destination : l'Antarctique et la Terre de la Reine-Maud. Pour certains écrivains appartenant à des cercles ultranationalistes, il s'agit d'une expédition chargée d'établir une base secrète nazie.

L'une des expéditions antarctiques parmi les moins connues est celle du navire allemand *Schwabenland*, qui opère de décembre 1938 à avril 1939 dans la région du *Dronning Maud Land* (Terre de la Reine-Maud), zone contrôlée officiellement par la Norvège. Ordonnée par Göring dans le cadre du Plan de quatre ans, la mission doit permettre l'établissement d'une zone de pêche à la baleine, dont l'industrie est importante pour le Reich (huile, margarine,

glycérine pour les explosifs...). En aucun cas il n'est question d'annexer ce territoire – nommé *Neuschwabenland* (Nouvelle-Souabe) –, mais, dès le retour de l'équipe, plusieurs projets d'expéditions en Antarctique sont élaborés.

Des auteurs tels que Szabo, Friedrich, Mattern, Stevens ou Robert pensent que la mission du *Schwabenland* est à l'origine d'une base secrète en Antarctique, mais aucun d'entre eux ne se réfère au moindre document original susceptible de localiser



DR



Antarctique, janvier 1939. Des Allemands arborent fièrement le drapeau nazi sur la nouvelle terre *Neuschwabenland* (Nouvelle-Souabe). L'expédition a été décidée par Göring pour établir une zone de pêche à la baleine. L'objectif de cette entreprise est avant tout économique.



DR

son emplacement exact. Tous, en revanche, élaborent leur théorie d'après une déposition de l'amiral Dönitz qui aurait été établie lors de son interrogatoire à Nuremberg. Le grand-amiral aurait alors parlé d'une « *forteresse invulnérable, d'un paradis tel un oasis au milieu des glaces éternelles* ». Quid de sa localisation ? Arctique ou Antarctique ? Personne n'est en mesure de citer le document officiel d'où serait tirée cette phrase. Pour autant, J. Robert soutient que les actions militaires menées par les Britanniques et les Américains en Antarctique sont la preuve irréfutable que les nazis ont bien construit une base secrète.

Special Ops et U-Boote au pôle Sud

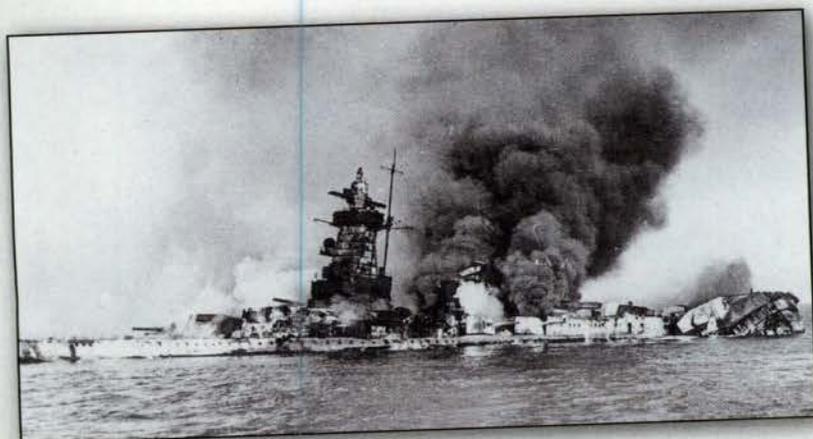
« *L'existence d'une base nazie cachée dans de vastes cavernes est probable, suffisamment pour que les Britanniques installent plusieurs bases en Antarctique durant la guerre.* »

Le *Graf Spee* vient de se saborder au large du Rio de la Plata, non loin des côtes argentines, le 17 décembre 1939. Certains auteurs pensent que les survivants recueillis par l'Argentine ont ensuite fait route vers l'Antarctique pour s'installer dans une base secrète.

Selon J. Robert, l'opération « Tabarin », lancée en 1943 par les Britanniques, a pour objectif la destruction du complexe militaire allemand. Selon lui, le *Special Air Service* est même envoyé à partir des îles Malouines pour des missions commandos.

En réalité, cette opération est mise sur pied pour contrer les prétentions argentines sur certains territoires antarctiques et notamment l'île de la Déception. À partir de juillet 1945, Tabarin devient une opération exclusivement civile. Les hommes engagés sont en effet des scientifiques qui fonderont quelques années plus tard le *British Antarctic Survey*, organisation dont la mission sera vouée à la recherche environnementale. D'après les registres de l'époque, les seuls SAS à être enregistrés sont trois anciens commandos démobilisés et engagés pour des missions civiles.

C'est également en juillet 1945 que le sous-marin U-530 accoste sur les côtes argentines, rejoint en août par l'U-977. Pour Ladislav Szabo, auteur de l'étonnant *Je sais que Hitler est vivant* (1947), il ne fait aucun doute que ces deux sous-marins ont fait un détour par l'Antarctique et la base secrète pour y déposer le Führer ! En considérant les dates de départ (10 mai du secteur de New York pour l'U-530, mi-juin d'Afrique du Nord pour l'U-977), la manque de fuel et la vitesse – types IXC et VIIC et non XXI comme l'affirme Szabo, qui d'ailleurs exagère les capacités des types XXI –, les deux U-Boote



DR



© USCG

Secteur de la Terre de la Reine-Maud, 1955. Le brise-glace américain *USS Atka* transporte des hommes et du matériel pour établir une piste d'atterrissage d'urgence en Antarctique.

n'ont tout simplement pas les capacités techniques de faire un détour par l'Antarctique, ni d'affronter les terribles conditions météorologiques de l'océan glacial en plein hiver austral (tempêtes et épaisse couche de glace débutant à 500 kilomètres des côtes en mai-juin et à 1 665 km en juin-juillet).

Face aux éléments scientifiques et historiques qui démontent sa thèse, Szabo, relayé par Stevens, ne désarme pas et soutient que deux opérations militaires américaines d'envergure sont programmées en

1946 et 1958 contre la base allemande de *Neuschwabenland*.

Opérations Highjump et Argus

En réalité, l'opération « Highjump », lancée en 1946-1947, a pour objectif de former l'US Navy à des missions polaires en vue d'une probable confrontation avec l'URSS en Arctique. Contrairement à Tabarin, cette opération n'est pas classée secrète – le rapport officiel est publié en trois volumes en

Le sous-marin américain *USS Sennet* (SS-408). Le 10 décembre 1946, le sous-marin participe à l'opération Highjump en Antarctique. L'équipage y mène plusieurs expériences en milieu glacial (équipement, résistance de la coque...).



© US Navy

1947 – et onze journalistes sont embarqués pour couvrir l'événement.

L'idée qu'une expédition aurait été planifiée pour attaquer la supposée base allemande de *Dronning Maud Land* ne repose sur aucun fondement solide. Les Américains ne montrent aucun intérêt pour cette zone et d'ailleurs aucune expédition de surveillance n'y a jamais été planifiée ni exécutée. En revanche, l'expédition allemande de 1938-1939 pousse les États-Unis à se lancer eux aussi dans l'aventure antarctique. Deux bases scientifiques sont établies en 1940 (*West Base* et *East Base*), mais elles ferment dès l'année suivante. La seule fois où les Américains croisent non loin de la Terre de la Reine-Maud, c'est en 1955, lorsque le brise-glace *USS Atka* débarque du personnel pour établir une piste d'atterrissage de secours au cas où un avion en difficulté serait dérouté.

D'après Stevens, la base allemande est opérationnelle jusqu'en 1958, date à laquelle les Américains la détruisent par une triple attaque nucléaire. L'opération « Argus » est effectivement lancée en août et septembre 1958, mais son objectif est de tester des missiles nucléaires dans le cadre d'une éventuelle riposte à une attaque soviétique. D'autre part, les trois missiles explosent à très haute altitude au sud du Cap (Afrique du Sud) et non sur *Dronning Land Maud*. Le *British Antarctic Survey* confirmera par la suite

Quand les ovnis attaquent !

Selon certains auteurs – Mattern et Friedrich –, des avions américains auraient survolé la base allemande antarctique lors de l'opération « Highjump » avant d'être pris pour cibles par de mystérieuses armes secrètes. Plusieurs d'entre eux auraient même disparu sans laisser la moindre trace. Mattern et Friedrich affirment que la base allemande a en fait été défendue par des soucoupes volantes ! Dès les années 1950, des auteurs appartenant à des cercles ultranationalistes décrivent ces « objets volants non identifiés » comme des armes secrètes dont les premiers prototypes auraient vu le jour sous le III^e Reich. À la fin des années 1970, des écrivains néo-nazis parlent d'un « ultime bataillon » allemand armé de soucoupes volantes ultra perfectionnées toujours en activité dans une base en Antarctique !

qu'aucune explosion nucléaire n'a jamais été enregistrée au-dessus de l'Antarctique.

Une analyse critique de tous les faits dont nous disposons nous permet d'écarter la thèse des Szabo, Stevens et autres Robert, qui ont pris soin de travestir l'Histoire. Leurs affirmations ne reposent sur aucun fondement historique ou scientifique. Mais les mythes ont la vie dure, et certains théoriciens du complot continuent encore d'abreuver les rayons des librairies et de nombreux sites Internet de récits fantaisistes. ■

L'*USS Atka* embarque également des scientifiques chargés de tester des combinaisons en eaux glacées et de mener des recherches océanographiques.



Germania ou la mégalomanie architecturale

Quand Speer et Hitler concevaient l'Allemagne de demain

Par **Emmanuel DUBOIS**,
titulaire d'une maîtrise en Histoire (« La perception de l'URSS
dans quatre quotidiens français lors de l'émergence
de l'Allemagne nazie, juin 1932-mars 1934 », université de
Montréal), créateur du site Internet www.secondeguerre.net

« Lors du procès de Nuremberg, j'ai dit que si Hitler avait eu des amis, j'aurais été de ceux-ci. Je lui dois l'enthousiasme et la gloire de ma jeunesse, ainsi que l'horreur et la culpabilité d'après. »

Albert Speer, Au cœur du III^e Reich

Jamais dans l'histoire des hommes n'a été imaginé projet plus grandiose. Germania, la capitale du Reich national-socialiste, doit s'élever des ruines de Berlin et devenir la vitrine d'un empire bâti pour durer mille ans. À l'origine de ces plans pharaoniques, un duo unique et improbable, dont les visions architecturales se confondent progressivement. Adolf Hitler et son architecte en chef, Albert Speer, développent au fil des années une relation privilégiée, marquée par une fascination réciproque et une amitié sincère.

L'antimoderniste

À maints égards, les deux hommes qui lieront leur destin et mèneront l'Allemagne à sa perte sont issus de deux mondes très différents. Albert Speer naît en 1905 dans une famille aisée de la grande bourgeoisie de Mannheim. Son enfance classique, dans un milieu aussi feutré qu'étouffant, est marquée par l'éducation stricte d'un père architecte.

Celui qui ne s'intéressera que tardivement à Hitler, à son parti et à sa conception du monde débute ses études d'architecture en 1923, alors que la république de Weimar est en proie à des troubles révolutionnaires. La famille Speer est conservatrice et n'a alors que mépris pour le chef du NSDAP, ce « *parvenu criminel* » (Albert Speer père). Le jeune Albert, qui dira après-guerre avoir toujours été apolitique, se préoccupe des enjeux de son temps mais fait de sa carrière sa principale priorité.

Dans un premier temps, Speer nourrit l'ambition de devenir l'élève de Hans Poelzig, grand architecte de l'époque, qu'il admire, mais l'échec à l'examen de dessin le pousse à suivre les enseignements de Heinrich Tessenow, qui deviendra son maître à penser. Avocat de la simplicité, Tessenow lui inculque la sobriété architecturale, les espaces ouverts, une manière de travailler qui s'avère à l'opposé des standards en vigueur depuis la fin du XIX^e siècle. Loin du modernisme pompeux, Speer

s'imprègne de la pureté antique que lui enseigne son maître. Il admire l'architecture classique, témoignage d'un passé lointain et révolu dans une Allemagne plongée dans le doute et l'incertitude. En cela, il rejoint les discours de Hitler, qui annonce pouvoir redonner à la culture allemande son rayonnement d'antan par la « *popularité, la force et la tradition* » (*Mein Kampf*).

Des premiers pas à l'ascension

Speer approche Hitler pour la première fois en 1930, lors d'un discours adressé par le chef du parti nazi aux étudiants de la *Technischen Hochschule Berlin*. L'étudiant est totalement surpris par ce qu'il voit et entend. Il s'attendait en effet à rencontrer un fou grotesque en uniforme militaire, haranguant la foule le poing serré. Au lieu de cela, il découvre un homme calme, en costume bleu, et acclamé avec force par l'assistance. Speer se décrira lui-même comme un homme

Hitler et Speer à Paris, en juin 1940. Depuis 1932, les deux hommes collaborent étroitement aux projets de rénovations et de constructions en Allemagne, dont le pharaonique Germania. Speer écrira dans ses mémoires que la façon de jouer avec la guerre qu'avait Hitler l'a profondément déçu mais que tous ces projets ne sont devenus possibles que « *par ce jeu sans scrupules* ».





DR

Hitler et Speer à Nuremberg, en 1933. L'architecte réalise divers travaux pour les membres du parti nazi, dont le nouveau ministère de la Propagande de Goebbels. Mais à cette date, il est encore le numéro deux, derrière Paul Troost, que Hitler admire.



DR

Hitler et Speer travaillent sur le projet Germania dans l'atelier de l'architecte, au cœur des Alpes bavaroises. À partir de 1935, Hitler met à la disposition de la famille Speer une villa située non loin du Berghof.

transformé par cette soirée de décembre 1930. Trois mois plus tard à peine, il s'inscrit au NSDAP. Speer écrira les raisons profondes d'un tel engagement : « C'est que je me sentais alors – et me suis toujours senti – beaucoup moins membre d'un parti politique que partisan de Hitler, dont l'apparition, la première fois que je le vis, m'avait profondément touché et dont l'image ne m'avait plus lâché depuis. » Toutefois, ne faut-il pas voir dans cette décision un calcul ? Pour l'historien Benoît Lemay, Speer avait sûrement « entrevu de grandioses perspectives pour l'architecture » et avait « succombé à l'ivresse de possibilités inespérées ».

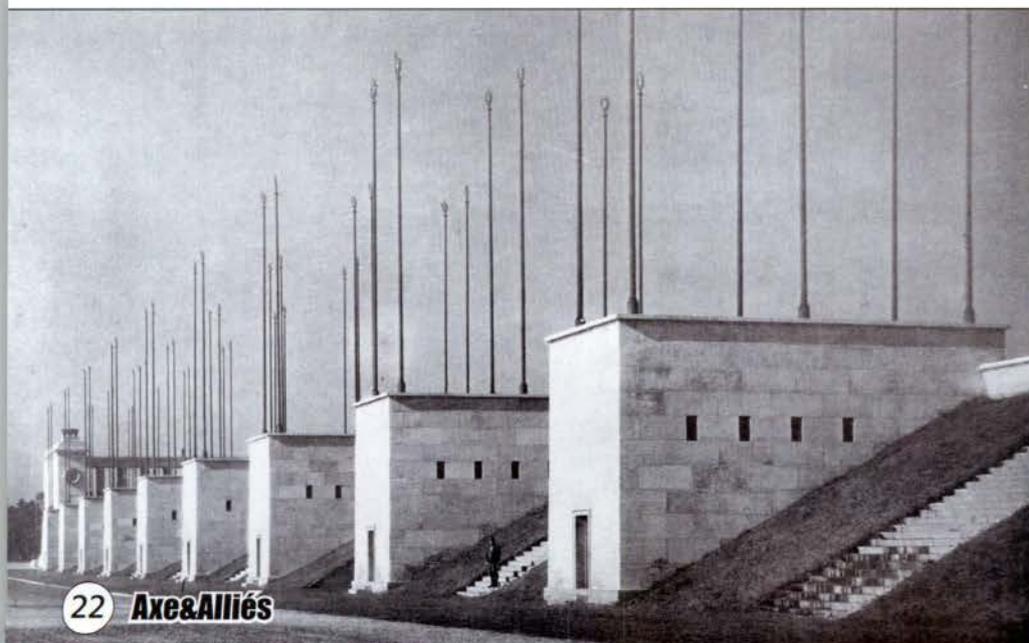
À partir de l'été 1932, les événements s'accroissent. Le 31 juillet, le parti nazi demande à Speer de réaménager la nouvelle demeure du Gau (circonscription administrative dirigée par un Gauleiter) de Berlin sur la Voss-Strasse, dans le quartier gouvernemental. L'architecte se taille rapidement une excellente réputation, et le Gauleiter de Berlin, le Dr Goebbels, ne tarit pas d'éloges à son égard.

Le 30 janvier 1933, Hitler devient Chancelier. Goebbels, promu ministre de la Propagande, contacte Speer pour qu'il travaille sur la restauration de son nouveau ministère, basé sur la Wilhelmplatz et construit par le célèbre architecte Schinkel. Speer fait bonne impression, et le ministre lui confie les rénovations de sa propre maison.

L'architecte réalise les travaux en deux mois seulement.

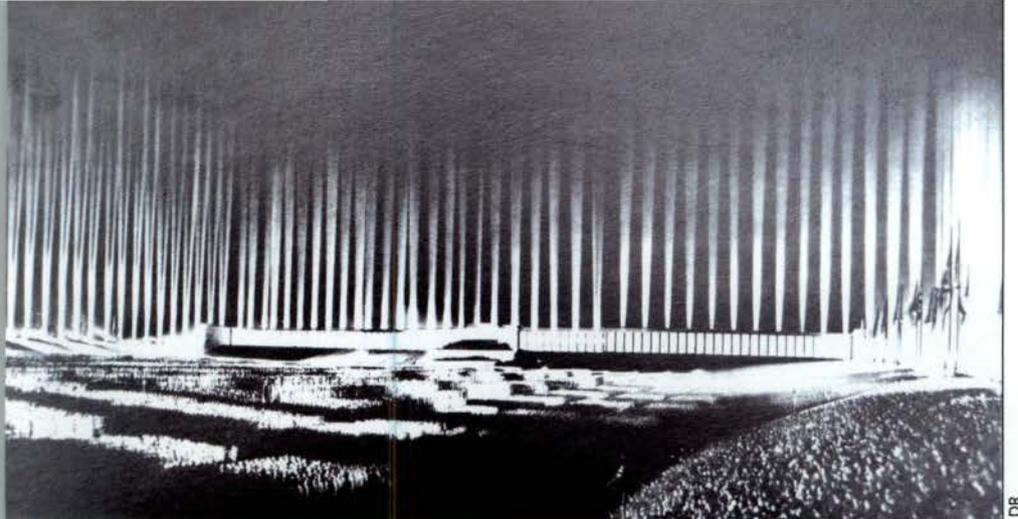
Nuremberg, au commencement du rêve

Impressionné par son travail, Goebbels offre à Speer un projet grandiose : celui du décor du prochain congrès du parti nazi – dit congrès de la Victoire – prévu pour l'été 1933. La tâche est spéciale, car il s'agit d'orchestrer la mise en scène d'un immense rassemblement. Cette véritable manifestation de masse doit exprimer les principes de base du parti édictés par Hitler : la popularité, la force et la tradition. Speer comprend très vite ce qu'on attend de lui : mettre le Führer en évidence pour que tous les regards convergent vers lui. Il dessine rapidement une estrade surmontée d'un aigle monumental et surplombant l'esplanade Zeppelin. La direction du parti n'ose pas approuver les plans, et l'architecte rencontre Hitler par l'entremise de Rudolf Hess. Remarquant à peine Speer, Hitler se contente de lui dire « approuvé », mais en privé, il ne cache



Le stade de Nuremberg, lieu où se tiennent les congrès du parti nazi. Très tôt, Speer comprend que son architecture doit être l'expression du pouvoir de Hitler dans la pierre. Il imagine les rangées de drapeaux et des cérémonies nocturnes pour impressionner les masses.

DR



L'une des œuvres parmi les plus emblématiques de Speer : la « cathédrale de lumière » lors du congrès de 1934 à Nuremberg. C'est son idée la plus géniale : 130 projecteurs anti-aériens qui illuminent la nuit.

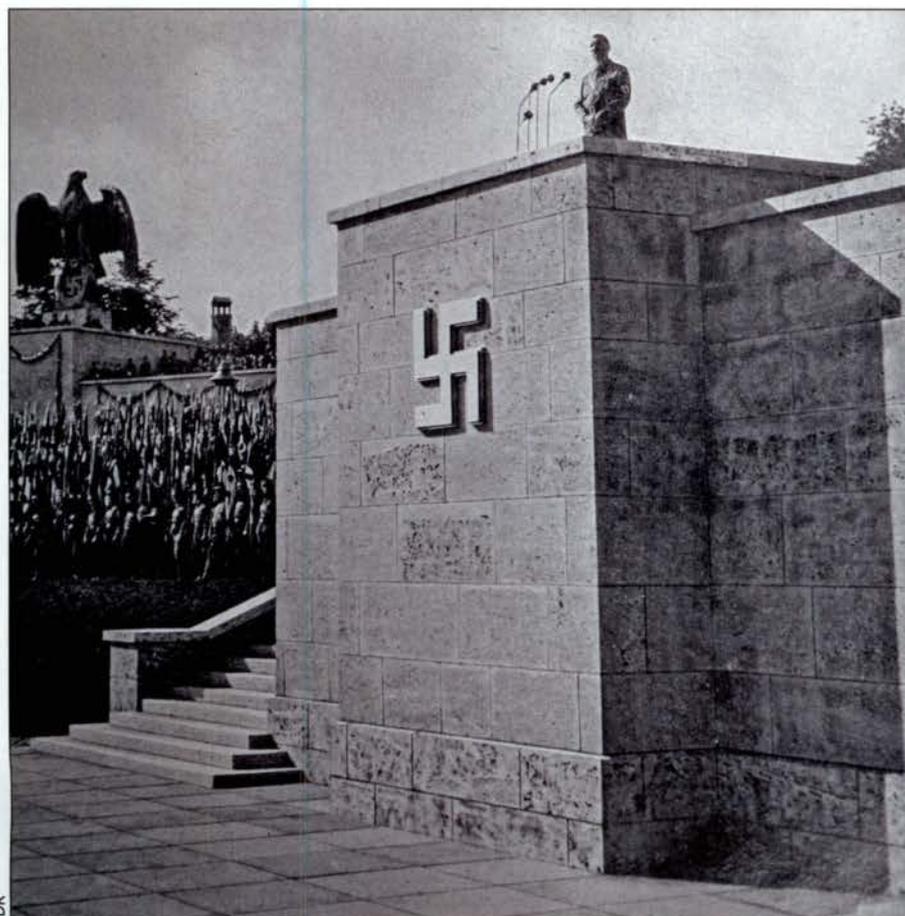
pas son enthousiasme et nomme Speer directeur de la création artistique des grandes manifestations. Mais l'architecte veut plus. Il veut construire, édifier et imprimer sa marque.

À cette époque, le Führer a son propre architecte, Paul Ludwig Troost, spécialisé dans la décoration d'intérieur. Munichois, Troost connaît mal Berlin, aussi Hitler décide-t-il de

Hitler lors d'un discours au congrès de Nuremberg. Speer comprend très vite que l'objectif des grandes manifestations de masse est de mettre le Führer en avant. Il élabore ainsi une mise en scène particulière dans laquelle Hitler est le centre de tous les regards.

nommer Speer « agent » de liaison pour tous les projets sortant du cadre bavarois. Hitler et Speer se voient fréquemment, déjeunent régulièrement et parlent d'architecture et des arts en général. En fait, Speer entre dans le cercle des intimes du Führer, qui se plaît en sa compagnie. Il écrira dans ses mémoires que, dès cette époque, Hitler cherche un architecte de confiance, jeune, motivé et ayant une vision pour l'avenir, capable de poursuivre le travail même après sa mort. Il existe d'autres architectes meilleurs que Speer, mais ce dernier suscite chez le Führer une véritable fascination. Hitler voit en Speer le génie capable de bâtir son Reich millénaire.

Le destin va placer Speer sur le devant de la scène et lui permettre d'exprimer pleinement ses talents d'architecte et de s'élever dans les plus hautes sphères de l'État nazi. En janvier 1934, Troost décède, et Hitler fait de Speer l'architecte numéro un. Il reçoit une autorité absolue sur tous ses projets et ne répond plus que devant le Führer. Speer prend en charge le projet *Schönheit der Arbeit* – la beauté du travail – dont l'objectif est d'embellir les usines allemandes (aires de repos, lumière, cantines)... en fait, une habile politique de séduction du peuple allemand. Mais c'est surtout le remplacement de la tribune Zeppelin à Nuremberg qui va constituer sa première grande commande, son premier grand test.



Défilé de la SS lors du congrès de Nuremberg en 1934. Cette année, après le décès de Troost, Speer devient l'architecte numéro un. Il organise les défilés des SA et des SS avec des drapeaux et les fait converger vers le Führer.

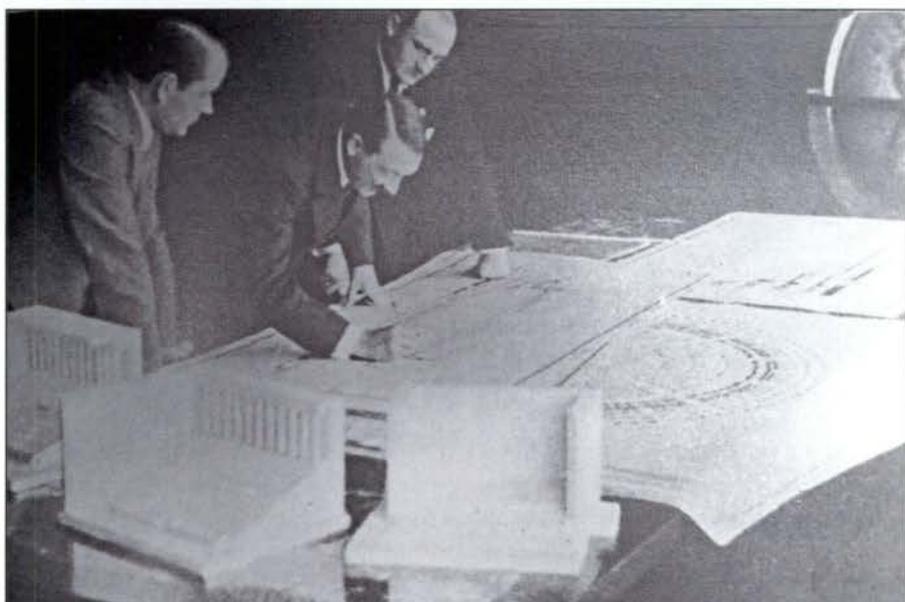


Hitler et Speer travaillant sur les plans de la nouvelle capitale du Grand Reich, Germania. Le Führer aime la compagnie de son architecte et partage le même goût pour le néoclassicisme monumental. Il est en outre impressionné par ses talents d'organisateur. C'est pour cette raison qu'il lui confie le projet fou de redessiner la capitale allemande pour qu'elle devienne une « capitale mondiale ».

La « cathédrale de lumière » et la théorie des ruines

L'esplanade Zeppelin « faisait 180 mètres de plus que les thermes de Caracalla à Rome, presque le double », écrit Speer dans ses mémoires. L'objectif est alors de remplacer la tribune provisoire en bois par un édifice en pierre pour le congrès du parti de 1934. Les grands rassemblements de Nuremberg se composent majoritairement de l'*Amtswalter*, les fonctionnaires et membres du parti, défilant dans un ordre plutôt approximatif et peu présentable. Speer a alors une idée qui va être à l'origine de sa vision. Il décide de diviser les SS, les SA et le service du Travail en colonnes, de leur faire porter des milliers

La Grande Avenue de la Victoire telle qu'elle aurait dû être dans Germania. De part et d'autre des cinq kilomètres, le Grand Dôme et l'arc de triomphe. Speer imagine également une autoroute souterraine qui doit traverser la ville et dont il ne reste que quelques portions.



de drapeaux, et de les faire défiler de nuit en direction de Hitler, lequel serait placé sur une estrade surmontée de drapeaux à croix gammées. Mais sa vue la plus sensationnelle est de placer derrière l'estrade 130 nouveaux projecteurs de la défense antiaérienne (*Flak*) afin de produire des colonnes lumineuses, créant ainsi une « cathédrale de lumière ». Speer lui-même est subjugué par le résultat, qui donne l'impression que des piliers de plusieurs centaines de mètres soutiennent un toit de lumière. Le futur ambassadeur de Grande-Bretagne à Berlin, Sir Nevile Henderson, déclare à propos de ce spectacle : « L'effet, qui était aussi solennel que magnifique, faisait penser à une cathédrale de glace. »

Speer ne regrettera jamais d'avoir fourni le décor aux entreprises de séduction du peuple allemand orchestrées par les nazis. Mais Hitler fait comprendre à son architecte qu'il ne s'agit pas seulement de réaliser de grandioses spectacles. Il faut laisser une trace et léguer aux générations futures le génie de

son temps à travers des monuments qui seront les vestiges de la grandeur passée. Speer comprend mieux que quiconque ce principe et imagine dans ce but la « théorie de la valeur des ruines d'un édifice ».

Le Grand Dôme de Germania doit représenter plusieurs fois la masse du Capitole de Washington ou de Saint-Pierre de Rome et mesurer 290 mètres de hauteur. À côté du plus grand monument du monde, la porte de Brandebourg paraît minuscule !



Pour Speer, les constructions modernes ont une grande lacune par rapport aux monuments antiques : leurs ruines ne sont pas présentables. Tandis que Rome se glorifiait à juste titre du Colisée, du Panthéon et d'autres chefs-d'œuvre datant de plusieurs siècles, les constructions modernes, vieilles et délabrées, ne ressemblent plus à rien, si ce n'est à un entrelacement de métal tordu et rouillé et de béton brisé. Speer démontre sa théorie en réalisant un croquis de l'esplanade Zeppelin après des siècles d'abandon. Grâce à des matériaux nouveaux, il sera possible de léguer de « belles ruines ». Beaucoup dénoncent cette approche sacrilège, mais Hitler est conquis par l'idée et ordonne que l'on respecte cette consigne générale pour tous les bâtiments importants du Reich. C'est grâce à ce concept et à l'admiration que Hitler a pour Speer que ce dernier est mis à la tête du plus grand projet de tous : Germania (le terme est d'ailleurs de Speer lui-même).

Hitler et Speer inspectent le futur emplacement de la nouvelle chancellerie du Reich. Le 11 janvier 1938, le Führer confie sa construction à Speer. Ce bâtiment doit être érigé en moins d'un an ! Hitler veut en effet inviter les ambassadeurs d'Europe à la réception du nouvel an.

Et si l'Allemagne avait gagné...

« Nous quittons l'Arc pour rejoindre la section centrale de l'avenue de la Victoire. L'avenue a été conçue par le ministre Albert Speer et complétée en 1957. Elle fait cent vingt-trois mètres de large pour cinq kilomètres six cents de long. Elle est plus large et deux fois et demie plus longue que les Champs-Élysées de Paris." Plus haut, plus long, plus gros, plus large, plus cher... Même dans la victoire, pensait March, l'Allemagne souffrait d'un complexe d'infériorité du parvenu. Rien n'était acquis. Tout devait être comparé avec ce qu'avaient les étrangers chez eux... "Ce point de vue vers le nord, le long de l'avenue de la Victoire, est considéré comme l'une des merveilles du monde." "L'une des merveilles du monde", répétait-il... »

Robert Harris, *Fatherland*, Arrow Books, 2009, p. 25

Generalbauinspektor en charge de Germania

Hitler a sans cesse voulu transformer Berlin pour en faire la « capitale du monde » (*Welthauptstadt*). Berlin est une vaste cité, mais Hitler l'a toujours considérée comme un enchevêtrement de maisons faisant pâle figure à côté de Vienne ou encore de Paris, qu'il considère comme la plus belle ville du monde. Il faut donc partir de zéro et entreprendre des travaux pharaoniques.

Le projet Germania se décline en de multiples aménagements. Le premier, et le plus important, est la création d'une grande avenue nord-sud de cinq kilomètres de long, avec, à l'extrémité nord, le Grand Dôme, surmonté d'une coupole de 225 mètres de hauteur et pouvant accueillir 180 000 personnes ! L'édifice doit être coiffé d'un aigle tenant le monde dans ses serres. Au sud, un arc de triomphe de 117 mètres de hauteur – deux fois et demie la hauteur de l'Arc de Triomphe de Napoléon – doit terminer l'avenue. Le long de cette artère sans pareille doivent se succéder des bâtiments officiels plus colossaux les uns que les autres et des statues à la gloire



DR



La nouvelle chancellerie du Reich est terminée en un temps record. Elle est le seul grand bâtiment réalisé d'après les propres plans de Speer.

des futures victoires militaires du Reich. Popularité, force et tradition marquent encore et toujours la vision hitlérienne.

Le 30 janvier 1937, il nomme Albert Speer *Generalbauinspektor für die Reichshauptstadt* (inspecteur général des bâtiments et de la rénovation de la capitale). L'autorité de l'architecte, déjà très importante, est encore renforcée, de même que son implication politique, malgré ce qu'il dira après-guerre. Il s'attaque alors à la réalisation de ce rêve de grandeur. Speer comprend le sens politique de ses constructions autant que la vision architecturale du dictateur. Selon ses propres mots, il s'agit d'un néoclassicisme altéré et exagéré jusqu'à en être parfois ridicule. Ces principes s'appliquent parfaitement à la logique de la conception de Germania. Tout devra être plus grand que nature, symboliser la force, glorifier la nation allemande et d'abord son chef, son Führer. Cela s'illustre dans la première réalisation concrète de Speer, la nouvelle chancellerie du Reich.

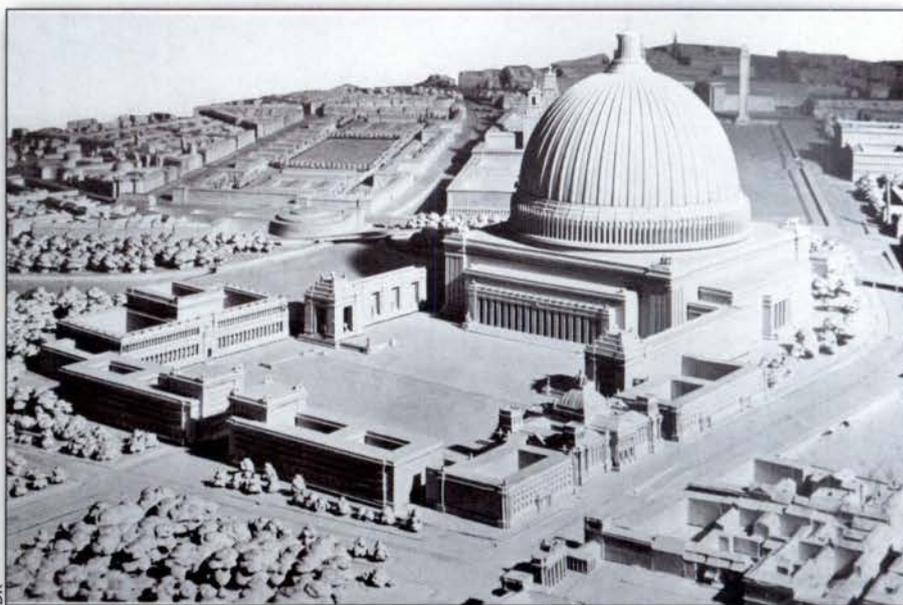
Un projet politique

Ce projet d'un nouveau Berlin est d'abord politique. Dès 1937, il est clair pour le Führer que l'Autriche doit être rattachée à l'Allemagne pour former le Grand Reich. Pour des raisons administratives, Hitler envisage donc une chancellerie plus grande encore que l'actuel bâtiment.

Commandée par Hitler à la mi-janvier 1938, la nouvelle chancellerie doit être réalisée avant la mi-janvier de l'année suivante ; une échéance intenable compte tenu de l'ampleur de la construction. Mais Hitler insiste, car il veut impres-

sionner les ambassadeurs étrangers qu'il souhaite réunir en janvier 1939. Speer s'attelle sur-le-champ à sa tâche et met en branle un chantier monumental avec plus de 4 000 ouvriers le long de la Voss-Strasse à Berlin. Les travaux en eux-mêmes sont réalisés en neuf mois, un véritable exploit. Speer fait montre de ses talents d'organisateur hors pair, qui lui ouvriront les portes du ministère du Reich pour l'Armement et les Munitions en 1942. Il réalise le tout sans réelle planification, improvisant jour après jour selon les besoins du moment. Cette chancellerie colossale, dotée, entre autres, d'une galerie de marbre deux fois plus longue que la galerie des Glaces de Versailles, est le prototype de Germania et sa seule réelle réalisation (elle sera endommagée pendant la guerre puis détruite par les Soviétiques, et le marbre sera récupéré pour le monument aux morts russes de Berlin-Treptow).

Speer « s'enivre à l'idée de créer », et d'autres plans « établis d'après les idées du Führer » (Speer) sont réalisés. En face du Reichstag, que Hitler souhaite à terme transformer en musée, Speer prévoit le nouveau palais du Führer sur la place Adolf-Hitler. L'édifice, long de 600 mètres, occupera deux millions de mètres carrés ! Il doit être encadré par le bâtiment du commandement suprême de la Wehrmacht et le Grand Dôme.



Le Grand Dôme vu du nord. On aperçoit le Reichstag, que Hitler veut transformer en musée. En face, le Führer souhaite établir son palais, encadré par le bâtiment de la Wehrmacht et le Dôme.



© National Archives

Albert Speer, « l'architecte du Diable », dans sa cellule de Spandau, à Berlin, en 1945. Il y écrit ses mémoires, qui sortiront sous le titre *Au cœur du III^e Reich*. Bien sûr, l'ancien architecte et ministre du Reich pour l'Armement et les Munitions s'y montre sous son meilleur jour. Il insiste notamment sur le fait d'avoir toujours été apolitique. Mais Speer a été un acteur majeur de l'État nazi et un rouage essentiel de sa production de guerre.

Mais les projets déments des deux hommes ne se limitent pas à Berlin. À Nuremberg, Hitler veut un stade capable de recevoir les futurs Jeux olympiques. Speer conçoit le *Deutsches Stadion* ou Grand Stade, inspiré du stade panathénaique d'Athènes. Avec une capacité de 400 000 personnes, il nécessite un volume de 8 500 000 mètres cubes, soit le triple de la pyramide de Khéops ! Ce stade doit être terminé pour le congrès du parti de 1945. Il ne verra jamais le jour, et seules ses fondations seront construites, puis inondées en 1945 par les SS.

La guerre va en effet ralentir puis stopper la mise en œuvre des plans extravagants de Speer et de Hitler pour

La galerie de marbre de la nouvelle chancellerie est deux fois plus longue que la galerie des Glaces de Versailles !

Ce bâtiment sera détruit par les Soviétiques à la fin de la guerre et le marbre récupéré pour... le monument aux morts russes de Berlin-Treptow.

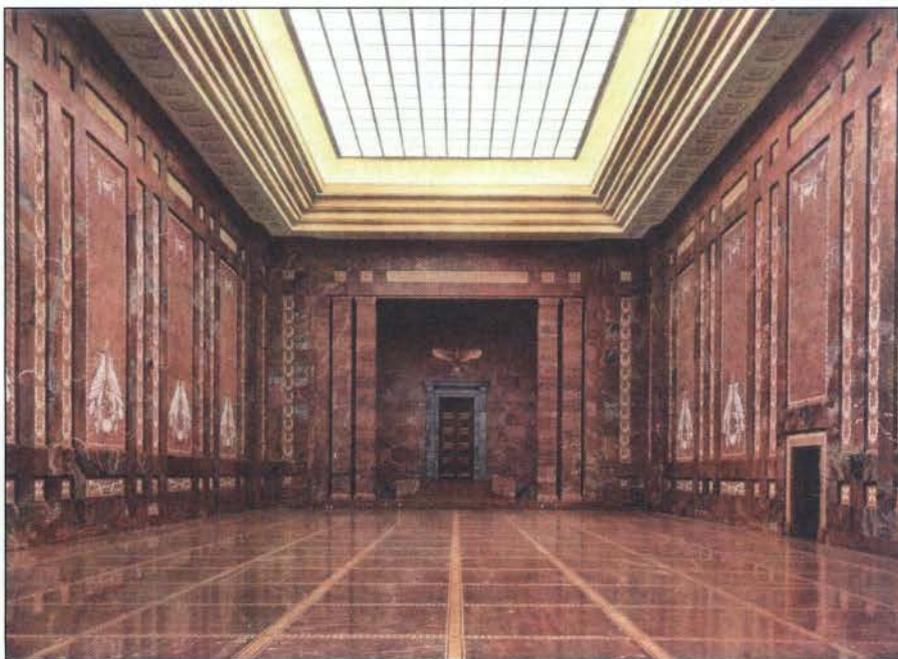
Bibliographie

- Burleigh, M. « And Tomorrow the Whole World ». *History Today*, vol. 40, n° 9 (1990), pp. 32-38.
- Cluet, Marc, *L'architecture du III^e Reich. Origines intellectuelles et visées idéologiques*. Contacts. Peter Lang, 1987, 348 pages.
- Fest, Joachim, *Albert Speer - Le confident de Hitler*. Traduit par Frank Straschitz. Tempus. Perrin, 2006, 493 pages.
- Guse, John C, « Nazi technical thought revisited ». *History and Technology*, vol. 26, n° 1 (March 2010), pp. 3-33.
- Hitler, Adolf, *Mein Kampf*. Traduit par Ralph Manheim. Boston, Houghton Mifflin Company, 1943, 694 pages.
- Lamoureux, Johanne, « La théorie des ruines d'Albert Speer ou l'architecture "futuriste" selon Hitler ». *RACAR: Revue d'Art Canadienne/Canadian Art Review*, vol. 28, n° 1-2 (1991), pp. 57-63.
- Nelis, Jan, « Modernist Neo-classicism and Antiquity in the Political Religion of Nazism: Adolf Hitler as Poietes of the Third Reich 1 ». *Totalitarian Movements and Political Religions*, vol. 9, n° 4 (December 2008), pp. 475-490.
- Speer, Albert, *Inside the Third Reich*. Traduit par Richard Winston et Clara Winston. Simon & Schuster Paperbacks, 2009, 676 pages.
- Stuart, C.L, « Architecture in Nazi Germany: A Rhetorical Perspective ». *Western Speech*, vol. 37, n° 4 (1973), pp. 253-263.

Germania. Pourtant, le Führer demeure très attaché aux réalisations architecturales du régime, ordonnant même qu'on les poursuive pendant la guerre. De son côté, Speer fait des efforts pour que, au contraire, ces moyens soient mis au service de l'effort de guerre. Paradoxalement, c'est l'architecte qui veut mettre ses projets en suspens et le chef d'État qui souhaite les voir aboutir.

Pour autant, il serait hasardeux de croire que Germania se serait élevée de Berlin en ruines telle que la décrit l'excellent roman uchronique *Fatherland* de Robert Harris, par le triomphe de

la volonté d'un Speer ou d'un Hitler. Certains bâtiments sont tout simplement irréalisables, malgré le génie de leur concepteur, qui fut assurément l'un des personnages les plus singuliers de l'appareil nazi et qui a toujours compris le sens politique qu'il devait imprégner à ses constructions : « J'étais, bien sûr, totalement conscient du fait que Hitler aspirait à gouverner le monde. (...) Je ne pouvais rien souhaiter de mieux. C'était bien tout le sens de mes créations architecturales. (...) Toute ma volonté était focalisée sur son avenir, sur le fait que ce grand homme gouverne le globe terrestre. » ■





La fin de la bataille de Kursk

La course au Dniepr (août-septembre 1943)

Par Emmanuel DUBOIS & Boris LAURENT

- *Mon Führer, pourquoi voulez-vous absolument attaquer à l'est cette année ?*
- *Vous avez bien raison. Chaque fois que je pense à cette attaque, j'en ai mal au ventre...*
- *Dans ce cas, vous avez un sentiment exact de la situation. Dégagez-vous !*

Guderian à Hitler, le 14 mai 1943

L'année 1943 est celle de la dernière chance pour la Wehrmacht. L'opération « Citadelle » (bataille de Kursk) en est l'exemple frappant. Elle demeure célèbre par l'ampleur des moyens qui sont utilisés. La fin de ce véritable choc n'est que le début d'une immense course lancée par les Soviétiques pour atteindre le Dniepr.

L'Ostheer donne le ton, l'Armée rouge riposte

La 9^e armée de Model attaque par le nord, tandis que la 4^e armée de panzers et l'armée Kempf s'enfoncent par le sud. Plus de 2 700 blindés et 1 600 avions prennent part à l'opération. Une orgie de mécanique de guerre opère sur un front très restreint. On qualifie souvent cette bataille de « choc des titans », ce n'est pas un hasard. Déclenchée le 5 juillet 1943 contre le Front central soviétique, elle s'arrête le 12 juillet – du point de vue germanique –, lorsque la contre-offensive soviétique force les Allemands à

repenser tous leurs plans. Les troupes de Model et de Manstein sont exténuées, et Hitler doit dépêcher des unités blindées « en pompier » en Italie, où les Alliés ont débarqué le 10 juillet (Sicile). La Wehrmacht plie et perd définitivement l'initiative. L'ennemi, déterminé, prouve en cette année 1943 qu'il maîtrise l'art de la défense autant que de l'attaque.

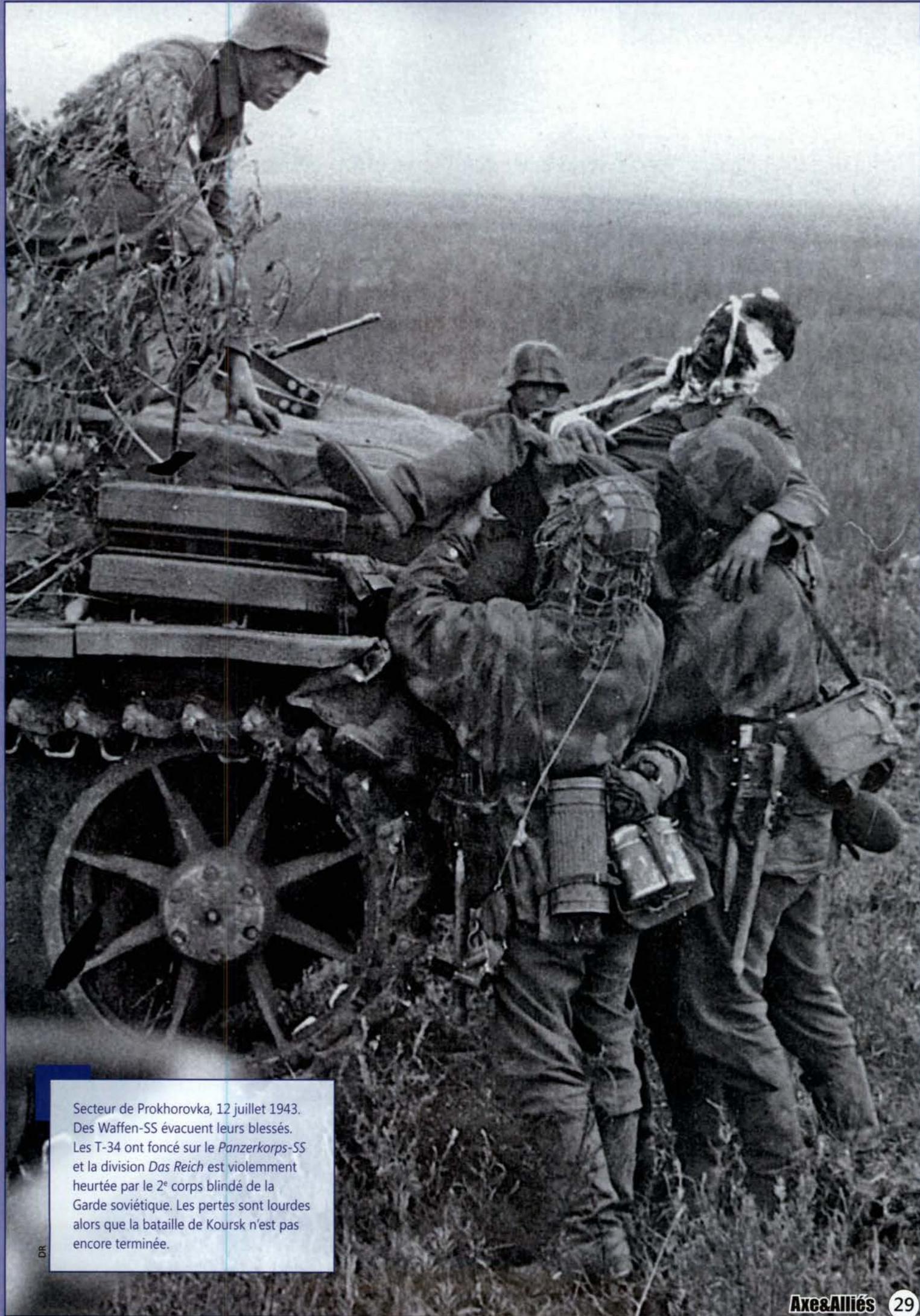
C'est au milieu de cette terrible bataille que, en août 1943, Staline redéfinit ses objectifs : récupérer Kharkov et le bassin du Donets (perdus au printemps), forcer la ligne du Dniepr et, pour finir, libérer l'Ukraine. C'est là un plan ambitieux. Staline tient à reprendre l'Ukraine à tout prix et le plus rapidement possible pour

affaiblir les groupes d'armées Centre et Sud allemands, mais aussi pour récupérer une terre riche en blé, fer, charbon et manganèse, des ressources stratégiques dont l'URSS a grand besoin pour la poursuite de la guerre. Par ailleurs, la perte de ces matières premières pénaliserait inmanquablement l'industrie de l'armement allemande. La décision de tout axer sur le front ukrainien remonte en fait à avril 1943. Lors d'une réunion à Moscou, Joukov, Vassilevski et Antonov parviennent à convaincre Staline de mener une offensive majeure dans ce secteur après avoir encaissé la contre-attaque allemande à venir au printemps ou à l'été.

« En définitive, il fut décidé de concentrer l'essentiel de nos forces dans le secteur de Kursk pour saigner les forces ennemies ici, dans une opération défensive, puis de passer à l'offensive pour achever leur destruction totale. »

Général S. M. Shtemenko.
The Soviet General Staff at War, 1941-1945, p. 154





Secteur de Prokhorovka, 12 juillet 1943.
Des Waffen-SS évacuent leurs blessés.
Les T-34 ont foncé sur le *Panzerkorps-SS*
et la division *Das Reich* est violemment
heurtée par le 2^e corps blindé de la
Garde soviétique. Les pertes sont lourdes
alors que la bataille de Koursk n'est pas
encore terminée.

DR

Koursk, et plus particulièrement l'affrontement à Prokhorovka, a été érigé en véritable mythe. Les Soviétiques en ont fait une victoire écrasante. Faux! Les T-34 se sont fait étriller par les redoutables Tigre (photo), et si victoire il y a à Prokhorovka, elle est allemande.



Rumyantsev et le repli derrière l'Ostwall

Le 3 août est déclenchée l'opération « Rumyantsev », qui a pour but de récupérer Kharkov et le bassin du Donets. C'est la quatrième bataille à Kharkov depuis le début de la guerre. Les 5^e armée blindée de la Garde et 1^{re} armée blindée attaquent alors la 4^e armée de panzers et l'armée Kempf. Elles parviennent à créer une faille de plus de 55 km en quelques jours. Manstein, commandant du groupe Sud, estime que l'ennemi va les repousser jusqu'au Dniepr rapidement. Hitler ne l'entend pas ainsi. Conscient de l'importance cruciale des ressources de la région, il lui ordonne de maintenir ses positions et de fermer la brèche en usant des divisions blindées qu'il lui reste. Entre le 11 et le 20 août, ces divisions recréent un front continu grâce à une série de contre-attaques très efficaces. Les

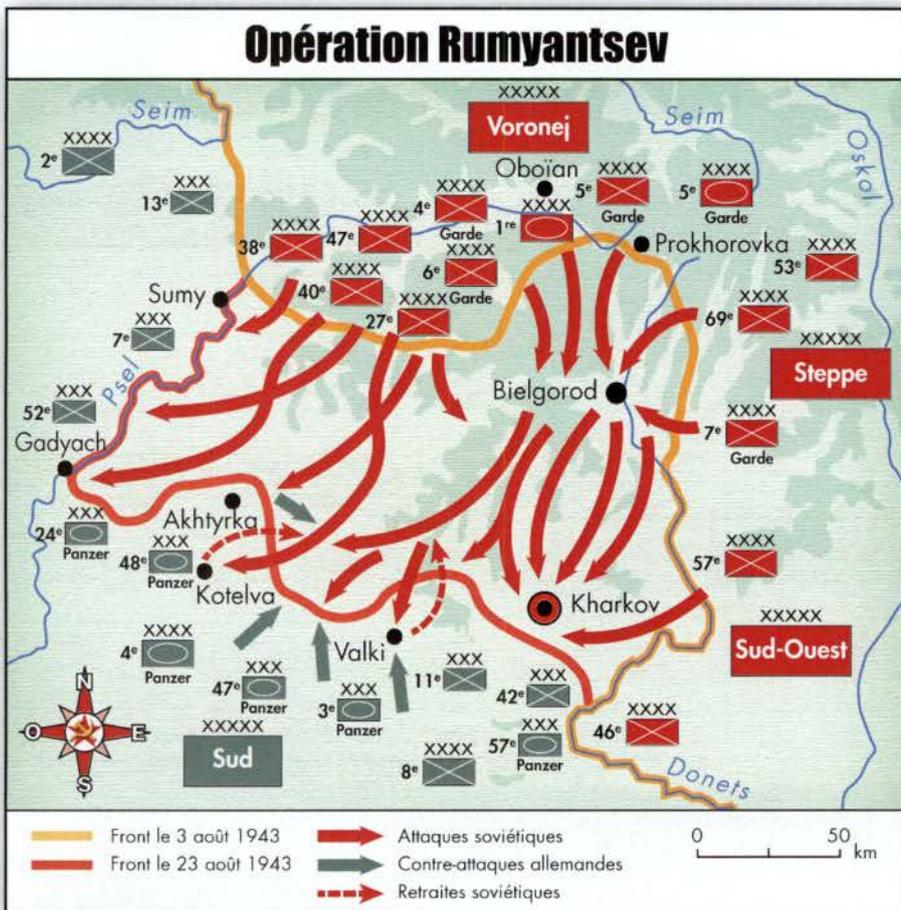
Soviétiques subissent des pertes impressionnantes. De ses 542 blindés du début de la campagne, la 1^{re} armée blindée n'en a plus que 120 en état de marche le 18 août, et la 5^e armée blindée de la Garde ne se porte guère mieux. Malgré la défense acharnée des Allemands, les Soviétiques reprennent Kharkov le 23 août – date qui marque officiellement la fin de la bataille de Koursk – et continuent de repousser leur adversaire. Les Allemands reculent de plus en plus vers le Dniepr.

Les généraux allemands avaient bien compris dès le mois de juillet qu'il fallait se replier stratégiquement derrière une ligne de défense continue et solide baptisée *Ostwall* (« mur de l'Est »). Le

choix évident est le Dniepr. Long de 700 km, très large, avec un courant fort, il constitue une douve idéale. Il faut cependant attendre que la situation soit au bord du désastre pour que Hitler accepte, le 12 août 1943, le retranchement derrière cet obstacle naturel. Allant de Melitopol au sud jusqu'à Tchernihiv au nord de l'Ukraine (et même plus loin encore sur le front Nord), ce mur défensif construit à la hâte ne sera jamais terminé dans les temps.

Manstein rencontre Hitler à Vinnitsa

Le 27 août 1943, Manstein rencontre Hitler à son QG de Vinnitsa. Il lui dresse un tableau très sombre de la situation. L'opération Citadelle a bien échoué, et les pertes ont été énormes. Mais le brillant *Feldmarschall*, avec cette attitude hautaine qui le caractérise, affirme pouvoir mener une défense mobile grâce aux trois armées dont il dispose – 1^{re} et 4^e armées de panzers et 8^e armée, soit une dizaine de divisions blindées. En réalité, la situation est plus compliquée, car ses deux flancs sont particulièrement exposés. Au nord, il est protégé par une faible 2^e armée. Au sud, il doit dépêcher sa 1^{re} armée de panzers pour aider la 6^e armée à tenir le bassin du Donets. Manstein expose ses plans à Hitler : il faut abandonner le bassin du Donets pour reconstituer une réserve suffisamment puissante et composée de troupes fraîches pour une défense mobile permettant de tenir le Dniepr et sur laquelle les Soviétiques « se casseront les dents » sans parvenir à traverser le fleuve. Dans son plan, il est indispensable de rameuter toutes les unités pour tenir la partie centrale du front, devant le Dniepr. Cela permettra aux troupes d'évacuer en bon ordre



Opération Tchernigov-Poltava

Fronts	Longueur (km)	Effectifs	Densité (h/km)	Brigades blindées/mécanisées
Centre	200	579 000	2895	15
Voronej	160	665 500	4159	28
Steppe	100	336 200	3362	17
Total	460	1 581 300	-	60

D'après Krivosheev, *Grif sekretnosti niat*, édition anglaise, 1997, p. 137 in Jean Lopez, *Le chaudron de Tcherkassy-Korsun et la bataille pour le Dniepr*, Économica, 2011, p. 23



et de faire avancer la construction de l'*Ostwall*. Mais il reste deux inconnues dans cette équation. Quel sera le comportement de la 2^e armée face à un assaut soviétique ? Encaissera-t-elle une nouvelle attaque sans rompre ? Et Kluge, commandant du groupe Centre, fournira-t-il à Manstein les renforts nécessaires pour tenir le coup ?

Bien qu'affecté par la défaite de Koursk, Hitler est une nouvelle fois convaincu que l'Armée rouge n'est plus capable de mener des opérations offensives. N'a-t-elle pas encore été saignée à blanc durant 50 jours de combats acharnés ? Et puis l'automne approche, avec sa boue qui colle aux roues, aux chenilles et aux bottes. Il refuse d'abandonner aux Russes le bassin industriel du Donets et préfère attendre avant de transférer des unités vers le groupe d'armées Sud.

Staline relance les opérations multiples sur large front

Tout comme au printemps 1942, Staline opte pour des offensives multiples sur un front très large. Fort de ses deux victoires retentissantes à Stalingrad et Koursk, il espère épuiser l'*Ostheer* en la harcelant sur un front de plus de 1 000 kilomètres. Le principe est donc simple : allumer des

Une unité blindée du II^e *Panzerkorps-SS* évolue dans une vaste plaine d'Ukraine. Une partie des *Waffen-SS* sont envoyés en catastrophe en Italie, où les Alliés ont débarqué. Manstein reprochera à Hitler cette décision qui, selon lui, lui a retiré la victoire à Koursk.

feux partout et profiter d'une faille pour s'y engouffrer et porter le coup de grâce.

La *Stavka*, sous la direction de Staline, élabore trois opérations pour la fin de l'été et l'automne 1943. Les Fronts de Kalinine et de l'Ouest doivent jeter leurs 1 250 000 hommes contre le groupe d'armées Centre allemand : opération « Souvorov ».

Les Fronts du Sud-Ouest et du Sud doivent lancer leur million d'hommes contre la 1^{re} armée de panzers et la 6^e armée : opération « Donbass ».

La troisième opération témoigne de la détermination de Staline à récupérer l'Ukraine. Les Fronts du Centre, de Voronej et de la Steppe doivent envoyer leurs 1 581 300 hommes en direction du

Dniepr. Nom de code de l'opération : « Tchernigov-Poltava ». C'est ici, dans la partie nord de l'Ukraine, que Staline place l'effort maximum de l'Armée rouge.

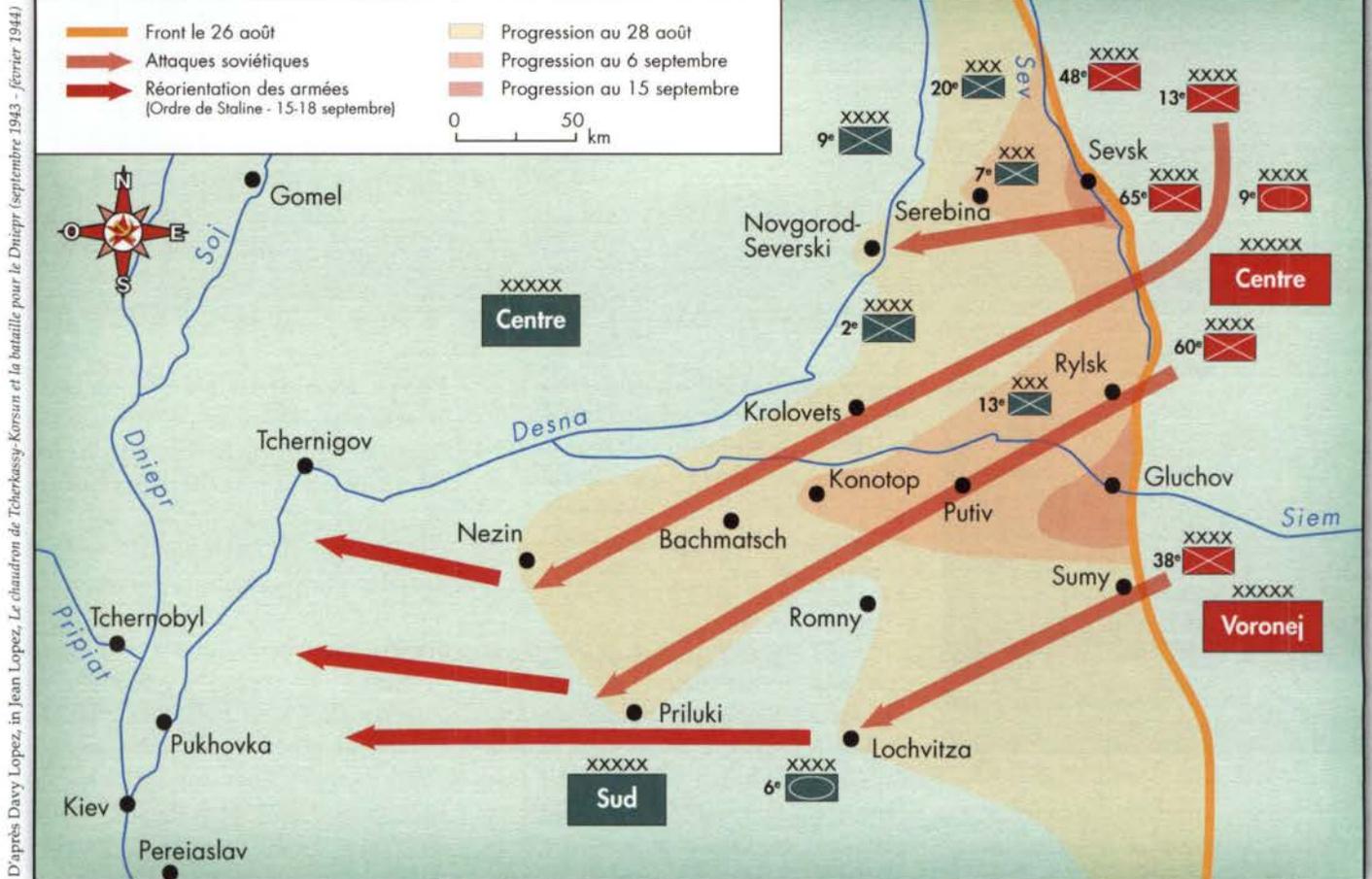
La tâche est ambitieuse, mais les moyens sont en réalité limités, surtout dans les unités blindées. Les combats menés à Orel et à Kharkov durant la terrible bataille de Koursk ont causé des pertes si importantes que Joukov et Rokossovski (commandant du Front du Centre) ne bénéficient que de quelques unités de tanks. Rokossovski dispose de cinq armées combinées, de la 2^e armée de tanks et de deux formations mobiles indépendantes (7^e et 9^e corps mécanisés de la Garde) qui « démontrent un superbe travail d'organisation et une remarquable

Manstein avec Hitler peu avant la bataille de Koursk. Manstein demande des renforts pour contenir la progression soviétique.

Kharkov est en train de tomber aux mains de l'ennemi. Le 12 août, Hitler relance l'idée, bien tardive, de construire un mur de défense à l'Est (*Ostwall*).



Opération Tchernigov-Poltava



flexibilité en toutes circonstances » (David Glantz). L'offensive sur le Dniepr doit se dérouler en deux phases. D'abord, les Fronts du Centre, de Voronej (sous le commandement de Vatoutine) et de la Steppe (Koniev) devront partir d'une ligne Sevs-Sumy-Kharkov vers la ligne Tchernigov-Poltava, située 200 kilomètres plus à l'ouest, pour venir frapper et désorganiser les groupes d'armées Centre et Sud allemands. Les deux villes sont en effet de précieux dépôts de l'Ostheer et des nœuds de communication importants. Si les villes tombent, pense-t-on à Moscou, les Allemands se replieront derrière le Dniepr. Alors débutera la deuxième phase, en fait une véritable course poursuite pour empêcher les Allemands d'établir une zone défensive de l'autre côté du fleuve.

Les objectifs assignés sont de couper les communications entre les groupes Centre et Sud allemands et de s'emparer de plusieurs têtes de pont sur le fleuve tout en prenant Kiev et Dniepropetrovsk. En réalité, ces objectifs en couvrent un majeur : désorganiser complètement le système adverse et le rendre inefficace selon la règle de la pensée opérative.

Vatoutine ouvre les hostilités

Les trois Fronts soviétiques jouissent d'une très nette supériorité numérique, mais leurs unités blindées ne sont opérationnelles qu'au tiers, et la fatigue due à la bataille de Koursk se fait encore cruellement sentir. Les Allemands, quant à eux, ont encore de puissantes formations, dont la 4^e armée de panzers du général Hoth, avec ses 160 000 hommes et 300 blindés, qui fait face au Front de Voronej. Deux éléments rééquilibrent quelque peu la balance. D'abord, Manstein observe la 4^e armée de panzers avec une grande attention, car c'est elle qui forme le dernier rempart devant Kiev. Il lui fournira des renforts au moindre coup dur. Ensuite, des agents restés derrière les lignes ennemies – probablement des nationalistes ukrainiens de Bandera – ont identifié le centre de l'attaque principale soviétique, permettant à la 2^e armée de regrouper toutes ses forces.

Le premier Front à s'élaner est celui de Voronej, dès le 25 août. La progression est difficile, constamment ralentie par des contre-attaques des panzers. La 38^e armée soviétique ne progresse que

de 20 kilomètres en huit jours ! Sumy ne tombe que le 2 septembre. Les formations de panzers encaissent le choc, et le 27 août, les XXIV^e et XXXXII^e Panzerkorps attaquent la 40^e armée de Moskalenko, qui vient de passer la Psel et y a établi une solide tête de pont. Il est obligé de décrocher plus au sud pour venir en aide aux 47^e et 52^e armées, prises à partie par les panzers de Hoth. Le Front de Voronej ne progresse presque plus et se lance dans un pilonnage en règle de son ennemi.

Le 8 septembre, Vatoutine relance l'offensive. Les blindés soviétiques s'enfoncent et sectionnent la 4^e armée de panzers en plusieurs fragments qui reculent toutefois en bon ordre, établissant de nouvelles lignes défensives.

Rokossovski débloque la situation

Sur la gauche de Vatoutine, le Front de la Steppe de Koniev connaît lui aussi des difficultés. Le 12 août, ses armées prennent Liouboutin, à quelques kilomètres seulement de Kharkov. Les Allemands s'accrochent à l'immense



Des panzers de la division SS *Totenkopf*. Cette unité est détournée du secteur de Kharkov par une habile manœuvre soviétique sur le fleuve Mious, plus au sud, où une attaque est déclenchée.

Rokossovski relance son attaque contre le flanc sud de la 2^e armée, alors que la masse des réserves allemandes est au nord. Le Front du Centre emporte tout sur son passage et rompt les communications entre les groupes Centre et Sud allemands. Kluge est aux abois et demande le retrait de toutes ses troupes. Étonnamment, Hitler autorise Kluge et Manstein à reculer, mais il est déjà trop tard. Rokossovski est trop rapide. La retraite allemande prend des allures de déroute : on déguerpit, non sans avoir disséminé des mines, mis des obstacles sur les routes... Le 6 septembre, Konotop tombe aux mains des Soviétiques. La 2^e armée de Weiss est au bord de l'effondrement et doit repasser la Desna sur ordre de Kluge, qui a obtenu

dépôt de Mereta. « *Koniev sue sang et eau* » (Lopez) pour prendre la ville, défendue pied à pied par le XI^e corps et le XXXXVII^e Panzerkorps. La ville ne tombe que le 5 septembre ! Le retard s'accumule, et le *Vojd* est obligé de dépêcher trois armées en renforts.

La situation va être débloquée par Rokossovski. Le 26 août, le Front du

Centre s'élançait mais est vite stoppé par une défense acharnée des Allemands. La 2^e armée a en effet pris soin d'établir plusieurs lignes de défense agrémentées de champs de mines. Dans la nuit du 27, Rokossovski transfère le 9^e corps de tanks et la 13^e armée plus au sud en mode silence radio et feux éteints, si bien que les Allemands perdent la trace des unités.



Mi-août 1943. Les forces blindées soviétiques foncent vers Kharkov et commencent à tourner autour de la ville pour couper les lignes de communication allemandes. Hitler autorise à ses troupes de décrocher. Le 23 août, Kharkov est reprise par les Soviétiques.



Secteur d'Orel, fin juillet 1943.

Le lieutenant Ivan Shevtsov, commandant du 142^e bataillon (95^e brigade de tanks, 9^e corps de tanks, Front du Centre), pose fièrement devant un panzer Tigre qu'il vient de détruire. Tableau de chasse du jeune officier : cinq panzers et trois canons antichars. Le 27 août, il est fait Héros de l'Union soviétique.

maines de Rokossovski. Toutes les villes donnant sur le Dniepr sont reprises par les Soviétiques : Tchernobyl le 21 septembre, Dymyri (à 25 kilomètres de Kiev) le 23 septembre... La 2^e armée de Weiss n'a pas tenu.

Dès lors, l'Ukraine devient le théâtre d'une gigantesque destruction. Tout y passe. Les véhicules trop abîmés sont systématiquement détruits ou piégés, les lignes de chemin de fer sont dynamitées, les villages incendiés, les animaux abattus, la moindre pierre encore debout est minée, des pièges sont posés partout... Puis il faut franchir le Dniepr avant que les Soviétiques n'arrivent. Commencée le 16 septembre, la retraite se termine dix jours plus tard. Le 29 septembre, la tête de pont devant Kiev est entièrement détruite par la dernière division allemande à traverser le fleuve.

Le bilan des pertes pour les deux camps est effrayant. L'opération Tchernigov-

l'aval de Hitler le 3 septembre. Durant huit jours, une terrible bataille fait rage à Novgorod-Severski, où Weiss jette tout ce qu'il a pour freiner l'irrésistible progression rouge.

L'Ukraine à feu et à sang

Ce début du mois de septembre 1943 est particulièrement noir pour l'*Ostheer*. Tout ou presque s'effondre. La 4^e armée de panzers est sur le point de céder. Pour Manstein, le salut ne viendra que grâce à un abandon complet de l'Ukraine et au passage du Dniepr. Hitler promet des renforts, mais finalement il ne fait expédier qu'une seule division sur le Dniepr. Le 10 septembre, Manstein ose l'impensable : par télex, il reproche à Hitler d'avoir laissé la situation se détériorer. Du jamais vu ! « *Si les forces exigées par la situation avaient été accordées à temps, la crise actuelle, qui peut amener la décision à l'Est et pour toute la guerre, aurait été évitée.* »

Le 15 septembre, Manstein et Kluge sont convoqués à Rastenburg, en Prusse-Orientale, au QG de Hitler. Le Führer consent à ce que le groupe Centre expédie au plus vite des divisions au

groupe Sud. De plus, il autorise Manstein à replier son groupe Sud derrière le Dniepr et la Desna.

À partir du 16 septembre débute une immense course poursuite. Les Allemands, talonnés par les Soviétiques, refluent en masse en ne laissant que cendres derrière eux. Entre le 19 et le 23 septembre, les éléments de pointe de Vatoutine atteignent le Dniepr au nord et au sud de Kiev. Koniev prend Poltava le 23 septembre, après deux jours de combats acharnés. Le 21, c'est Tchernigov qui tombe dans les

Une équipe soviétique armée d'un canon antichar de 45 mm non loin de Kursk. La photo a été prise à l'arrière, probablement par les services de propagande. Fort de sa victoire à Kursk, Staline redéfinit les objectifs dès le mois d'août : atteindre le Dniepr avant que les Allemands ne le traversent et n'y établissent une ligne de défense, et libérer l'Ukraine.



Après Koursk, les Soviétiques déclenchent trois opérations d'envergure. L'opération Tchernigov-Poltava lance un million et demi d'hommes aux trousses des Allemands qui refluent. Le Dniepr n'est alors qu'à 200 kilomètres des T-34.



DR

Poltava a coûté plus de 66 000 soldats à l'Armée rouge. Le total des pertes pour la période 3 août-30 septembre est de 293 193 hommes. Les Allemands comptent pour leur part 125 000 pertes

définitives, soit un rapport de 2,3/1 en leur faveur. Mais contrairement à l'Allemagne, l'Armée rouge va remplacer ses tués jusqu'au dernier homme. Pour les Soviétiques, l'objectif est mainte-

nant d'empêcher l'*Ostheer* de consolider ses positions défensives sur la rive ouest du Dniepr, et de reprendre Kiev à tout prix. ■



Bibliographie

- Bellezza, Simone a. « The Discourse over the Nationality Question in Nazi-occupied Ukraine: The Generalbezirk Dnjepropetrowsk, 1941--3 ». *Journal of Contemporary History*, vol. 43, n° 4 (October 1, 2008), pp. 573-596.
- Dear, I.C.B. et M.R.D. Foot dir. *The Oxford Companion to World War II*. Oxford University Press, Oxford, 2005.
- Glantz, David M. « Soviet Military Strategy during the Second Period of War (November 1942- December 1943): A Reappraisal ». *Journal of Military History*, vol. 60, n° 1 (1996), pp. 115-150.
- Keegan, John. *The Second World War*. Penguin Books, Londres, 2005.
- Lemay, Benoît, *Erich von Manstein*, Tempus, 2010.
- Liedtke, Gregory. « Furor Teutonicus : German Offensives and Counter-Attacks on the Eastern Front , August 1943 to March 1945 ». *The Journal of Slavic Military History*, vol. 21, n° 3 (2008), pp. 37-41.
- Lopez, Jean, *Le chaudron de Tcherkassy-Korsun et la bataille pour le Dniepr (septembre 1943-février 1944)*, Economica, 2011, pp. 5-46.
- Montagnon, Pierre. *La grande histoire de la Seconde Guerre mondiale*. Pygmalion/ Gérard Watelet, Paris, 1999, 2 volumes.
- Stone, David R. « Stalingrad and the Evolution of Soviet Urban Warfare ». *The Journal of Slavic Military Studies*, vol. 22, n° 2 (May 29, 2009), pp. 195-207.
- Weinberg, Gerhard L. *A World at Arms - A Global History of World War II*. Cambridge University Press, Cambridge, 2005.
- Yekelchyk, Serhii. « The Civic Duty to Hate: Stalinist Citizenship as Political Practice and Civic Emotion (Kiev, 1943-53) ». *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 7, n° 3 (2006), pp. 529-556.



Victoire en Italie

Assaut sur la ligne Gothique (septembre-décembre 1944)

Par **Christophe PRIME**

historien au Mémorial de Caen, auteur d'Omaha Beach, 6 juin 1944, Tallandier, 2011

Après l'euphorie qui suit la prise de Rome en juin 1944, les troupes alliées progressent de 300 kilomètres en deux mois. Le *Feldmarschall Kesselring* réussit à replier le gros de ses forces jusqu'à la ligne Gothique, une nouvelle ligne de défense aménagée sur les contreforts du massif des Apennins s'étirant de Pesaro à Massa Carrara le long de mer Tyrrhénienne. Le *General Sir Harold Alexander*, commandant du *15th Army Group*, prévoit de lancer une attaque massive contre la ligne Gothique en son centre pour atteindre la plaine de Lombardie le plus rapidement possible.

Alexander doit trouver un subterfuge pour contraindre l'ennemi à dégarnir ce secteur du front. Il lui faut pour cela composer avec les généraux Clark et Leese, commandant respectivement la *5th US Army* et la *8th British Army*. Finalement, un compromis est trouvé. Le *Lieutenant-General Leese* transfère la *8th British Army* sur la côte Adriatique pour attaquer en premier la ligne Gothique dans le secteur Adriatique et attirer le gros des divisions allemandes en Romagne de manière à faciliter l'attaque de la *5th US Army* au cœur des Apennins et lui permettre de marcher sur Bologne. La *5th US Army* doit ensuite infléchir sa progression vers l'est pour encercler les troupes allemandes. Il faudra deux semaines pour transférer la *8th British Army*. L'attaque est finalement lancée le 12 septembre.

Les Américains se dirigent sur Bologne avec deux corps d'armée. Le *2nd US Army Corps* avance à cheval sur la nationale 65 (Florence-Bologne) et le *4th US Army Corps* se déplace à sa gauche le long de

la nationale Prato-Bologne. Située aux portes des Alpes, cette dernière ville est un important nœud de communications par lequel transite l'essentiel du ravitaillement des troupes allemandes, mais l'offensive d'hiver ne va pas permettre de s'en emparer.

La tâche du *2nd US Army Corps*, constitué des *34th*, *88th* et *91st Infantry Divisions*, consiste à enlever le col du Giogo di Scarperia pour prendre à

revers les formidables défenses allemandes de la Futa dominant la nationale Florence-Bologne. Les paras de la *4. Fallschirmjäger-Division* s'y sont solidement retranchés. Les *362. et 715. Infanterie-Divisionen*, qui tiennent les flancs, ont été déjà durement éprouvées. Le *2nd US Army Corps* est renforcé par la *85th USID* et chargé de percer au col du Giogo. Le 12 septembre 1944, après une attaque aérienne qui rase complètement

Un front international

Après le débarquement en Normandie, le front italien est relégué au second plan. La *5th Army* est amputée de sept divisions qui vont prendre part à l'opération « Anvil-Dragoon » (débarquement en Provence). Par la suite, le *15th Army Group* perd le *10th British Army Corps*, qui doit être envoyé dans une Grèce en proie à une véritable guerre civile. Les forces alliées en Italie perdent ainsi 96 000 hommes. Dix-huit divisions font alors face à 14 divisions allemandes et italiennes. Privé de ses meilleures unités, le commandement allié en Italie profite de l'hiver pour se réorganiser. Il parvient à combler les rangs en engageant une division brésilienne, une brigade juive et cinq groupements tactiques. Les forces de partisans italiens viennent se joindre aux troupes polonaises, néo-zélandaises, indiennes et sud-africaines.



La 92^e division d'infanterie US *Buffalo* monte dans la vallée du Serchio. En novembre, la division enfonce les lignes allemandes mais elle ne parvient pas à s'emparer de Castelnuovo di Garfagnana. En décembre, les Allemands, appuyés par des unités italiennes de montagne, percutent la division américaine. La ligne de front ne se stabilisera qu'en janvier 1945.

© National Archives

Firenzuola, le 363th Regiment (91st USID) s'élance sur les pentes du mont Altuzzo, le bastion oriental du col du Giogo, mais les GI's sont repoussés par de violents tirs de mortiers et d'armes automatiques. Le 13 septembre, le 338th IR de la 85th USID récidive pendant que le 339th IR attaque le mont Verruca. De violents combats se déroulent deux jours durant, mais le 17 au matin, les *Fallschirmjäger*, exténués, se rendent. La chute du mont Altuzzo est le signal de la retraite allemande sur la rivière Santerno, et en quelques heures le mont Verruca et les bastions tombent à leur tour. Les troupes américaines ont réussi à percer la ligne Gothique dans le secteur toscan au prix de 2 500 pertes. L'effondrement brutal de la première ligne de défense contraint les troupes allemandes à se replier sur de nouvelles positions établies entre Riccione et Gemmano.

Coriano

La capacité de résistance des unités allemandes impressionne les Alliés, qui multiplient les assauts massifs. Le 20 septembre, les Canadiens percent la ligne Jaune sur le Covignano en repoussant la 29. *Panzergrenadier-Division*. La 3^e brigade grecque de montagne soutenue par des blindés néo-zélandais est aux prises avec le *Regiment 1* de la 1. *FJD* et des soldats turkmènes de la 162. *ID* défendant Rimini.

Sur le flanc droit, le 1st *Canadian Corps* perce la ligne Verte n°2, seconde ligne de défense allemande, mais il rencontre une résistance inattendue à Coriano.

La 1st *British Armoured Division* déclenche son assaut contre la ligne de

La ligne Gothique

En neuf mois, le *Feldmarschall Kesselring* fait édifier la ligne Gothique, également connue sous le nom de ligne Verte. Profonde de 16 km et longue de 320 km, elle s'appuie sur les Apennins, une formidable forteresse naturelle. Les Allemands édifient des points d'appui sur les crêtes et les sommets. Quinze mille travailleurs forcés sont utilisés par l'Organisation Todt pour creuser à même la roche des tunnels, des tranchées et des fossés antichars. 2376 nids de mitrailleuses, 479 positions pour canons antichars, des mortiers et obusiers et 120 000 mètres de barbelés sont installés.



faite de Coriano. Face à elle se trouvent les restes de plusieurs unités allemandes : les *Fallschirmjäger-Regiment 1* et 3, la 26. *Panzer-Division* et des éléments de la 71. *ID*. Le 100. *Jäger-Regiment* est quant à lui posté sur les quatre sommets de la ligne de faite de Gemmano. L'objectif allié est de conquérir les hauteurs menaçant le flanc de la progression alliée. L'avant-garde canadienne entre dans Riccione, permettant aux blindés d'emprunter la plaine de Rimini. Coriano est défendue par la 29. *Panzergrenadier-Division*. La 26. *PzD* et les bataillons de la 98. *ID* veillent au grain et stoppent la 1st *Armoured Division* entre Passano et San Savino. Le 3 septembre, 63 chars britanniques sur 156 sont détruits. Le 13 septembre, une nouvelle attaque est lancée avec la 5th *Canadian Armoured Division*. La résistance adverse est opiniâtre, et il faut attendre le 18 pour voir les Allemands se replier. Pendant ce temps, une terrible bataille s'engage pour la possession de la cité de Gemmano. La localité, perchée au sommet d'une colline, constitue une dangereuse menace pour le flanc gauche de la 56th *ID*. Il ne faudra pas moins de

quatre assauts aux Britanniques pour s'en emparer. En neuf jours, les unités anglo-canadiennes perdent près de 7 000 hommes.

Objectif Rimini

Une autre bataille importante a lieu à Gemmano. Le 6 septembre, le 44th *RECCE Regiment* perd 14 blindés. Le 8, les fantassins du *Queen's Own Royal Regiment* et les chars d'accompagnement sont repoussés avec pertes et fracas. La seconde attaque connaît un sort identique. L'infanterie britannique, qui a réussi à pénétrer dans le village, est repoussée par une violente contre-attaque. Les fantassins du 4th *King's Own Yorkshire Light Infantry* pénètrent dans le village et nettoient les maisons une à une, mais les *Gebirgsjäger* tiennent toujours la cote 449 (Monte Gardo). Le 11, le commandement de la 46th *British Division* décide alors de contourner ce môle défensif. S'ensuivent trois jours de combats particulièrement meurtriers. Il faut attendre le 15 septembre pour voir les troupes allemandes abandonner la localité, réduite en ruines par les tirs d'artillerie.

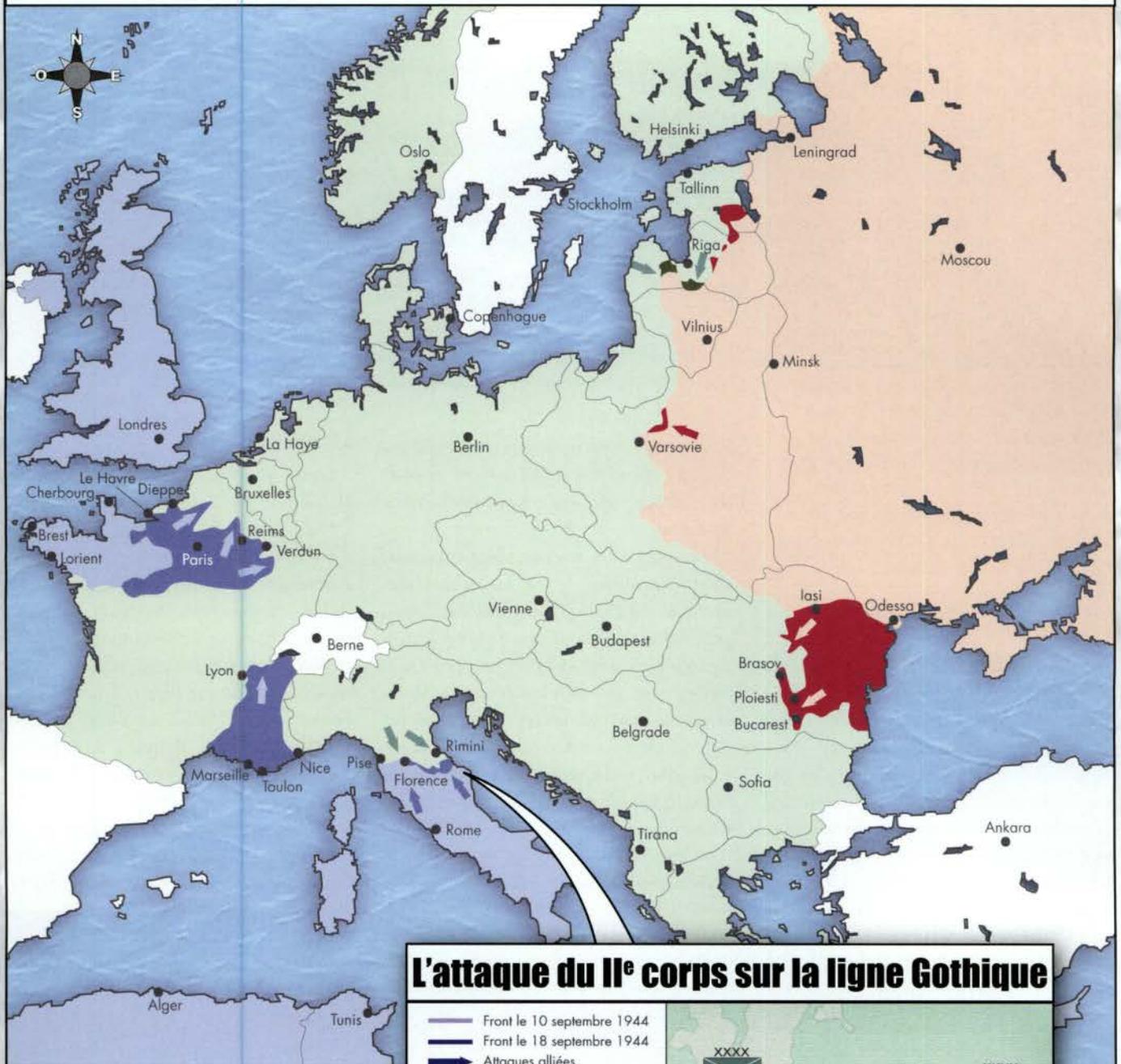
Après la perte de la ligne de faite de Coriano, qui marque la percée de la ligne Verte n°2, Kesselring établit une nouvelle ligne défensive entre Rimini et San Marino. Les Alliés lancent sans attendre une nouvelle attaque.

Tirs de mortiers de la 92^e division d'infanterie US. Bloquée en décembre, l'unité reprend l'offensive en février 1945 puis en avril. Cette division aura deux récipiendaires de la fameuse *Medal of Honor*.

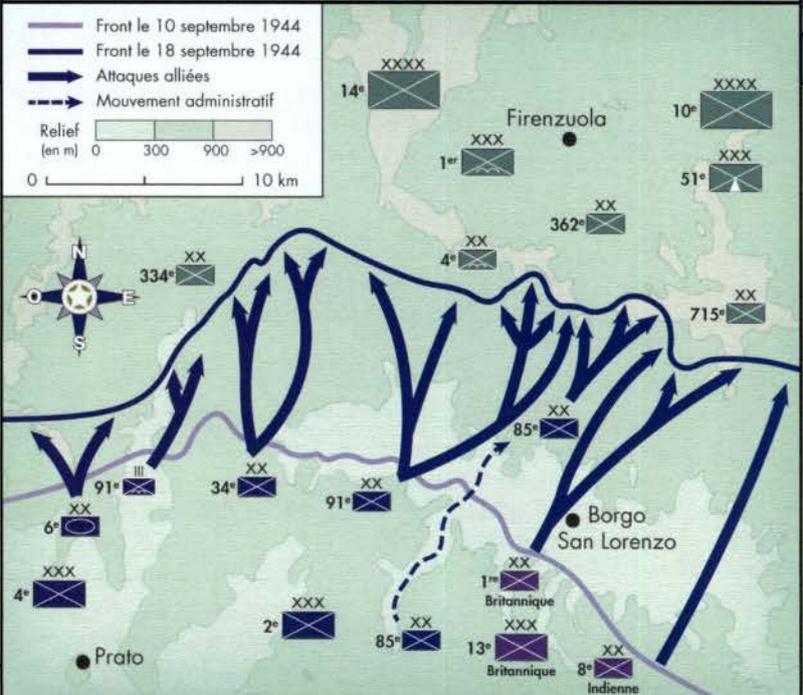


© National Archives

Situation militaire en Europe (septembre 1944)



L'attaque du II^e corps sur la ligne Gothique



- Territoires sous le contrôle des Alliés occidentaux
- Territoires sous le contrôle des Soviétiques
- Territoires sous le contrôle de l'Axe
- État neutre
- Avancée alliée (août-septembre 1944)
- Avancée de l'Axe (août-septembre 1944)
- Frontières de 1938

0 500 1000 km



© Life

Le général américain Clark commande la 5^e armée US, puis, à partir de décembre, le 15^e groupe d'armées en Italie. Il a participé à l'opération « Torch » en Afrique du Nord et au débarquement à Salerne. Son commandement et sa conduite des opérations sont contestés, notamment lors de la bataille au mont Cassin.

Une bataille acharnée se déroule à San Fortunato. La 3. *Kompanie* du *Schwere Panzer-Abteilung 504* équipée de chars Tigre est envoyée pour épauler la 162. *ID* en charge du secteur. Dans le même temps, San Marino tombe aux mains de la 4th *Indian Division*, ouvrant la route de Rimini, qui est abandonnée par l'ennemi. Le port de Rimini est libéré le 21 septembre 1944. La cité et



DR

En septembre, la 1^{re} division blindée britannique est stoppée par la 26^e division de panzers (photo). Les Britanniques sont obligés de relancer l'assaut, appuyés par les blindés canadiens. Ce n'est que le 18 septembre que les Allemands décrochent.

le port ne sont plus que ruines, mais l'arc de triomphe d'Auguste et le pont de Tibère ont été miraculeusement épargnés.

Lorsque, le 23 octobre, suite à un accident, Kesselring laisse le commandement à Vietinghoff, le front est à peu près stabilisé. Les blindés de la 8th *British Army* progressent au ralenti sur ce terrain entrecoupé de nombreux cours d'eau et détrempé par les premières pluies automnales. Les divisions américaines sont quant à elle stoppées à Livernano, à quelques kilomètres de Bologne. En décembre, Clark remplace Sir Harold Alexander à la tête du 15th *Army Group*, mais rien n'y fait.

Le Belvédère

Trois pics montagneux, le mont Belvédère, le Gorgolesco et le mont de la Torraccia, bloquent la progression alliée jusqu'au printemps. D'ici, les Allemands contrôlent toutes les routes qui se rapprochent de leurs lignes de ravitaillement et de communication. Le 4th *US Army Corps* s'engage sur la nationale 64 Bologne-Pistoia, tandis qu'à l'ouest, vers la vallée du Reno, il relève le 2nd *US Corps*, bloqué à Livernano. Ces trois sommets sont les plus élevés du secteur. Les troupes allemandes occupent ces positions stratégiques qui leur permettent de contrôler la vallée du Pô. À la fin 1944, deux des tentatives

Le corps expéditionnaire brésilien

Plus de 25 000 soldats brésiliens combattent en Italie. Ils sont regroupés au sein de la *Força Expedicionária Brasileira* (FEB) sous les ordres du général Mascarenhas de Morais. 15 069 militaires, équipés de matériel américain, combattent sur la ligne Gothique. Le premier groupe de la FEB, dirigé par le général Mascarenhas de Morais, débarque à Naples le 16 juillet 1944. Du fait de la méfiance du commandement américain, les soldats brésiliens sont dans un premier temps cantonnés à des opérations de soutien. Mais lorsque la 5th *US Army* doit céder ses meilleures divisions pour le débarquement en Provence, les choses changent. Clark lance la FEB en première ligne dans le secteur de Florence-Tirreno. La FEB, engagée le 15 septembre à l'ouest de Lucca, prend Massarosa le lendemain. Après ce succès, les Brésiliens sont associés au 4th *US Corps*, qui prend la relève du 2nd *US Corps* bloqué devant Livernano sur le front central.

Au cours de l'hiver 1944, la FEB est placée dans un secteur critique du front : la vallée de Reno. Les Sud-Américains, pourtant mal préparés aux opérations de montagne, font preuve d'une incroyable faculté d'adaptation. Sur leur gauche, le chemin est barré par le mont Castello, haut de 987 mètres et

défendu par la 232. *ID*. Les assauts américains du 24 et du 25 novembre 1944 sont repoussés. L'attaque du 29, menée par les Brésiliens, connaît le même sort. Malgré une météo exécrable, une nouvelle attaque est lancée le 12 décembre. Elle se termine par un véritable massacre. Le froid intense handicape la FEB, à tel point que les vêtements d'hiver ne suffisent plus. En janvier 1945, l'unité est renforcée. Elle est épaulée sur sa gauche par la 10th *Mountain Division* américaine, arrivée après avoir conquis le mont Belvédère, le 19 février. Le 21, les Brésiliens s'emparent du mont Castello après de violents affrontements. La FEB combat alors aux côtés des partisans et s'installe à Gaggio Montano. Le 5 mars 1945, elle occupe l'arête rocheuse de Castelnuovo, qui contrôle une partie de la vallée de Reno, et le 14 avril elle libère Montese et le Montello, en rejoignant Zocca. Elle arrive jusqu'aux collines de la région de Parme. Du 26 au 30 avril, entre Collecchio et Fornovo, elle enferme la 148. *ID* et la division *Italia* de la République sociale italienne dans une poche de Fornovo avec le concours des partisans, faisant plus de 13 500 prisonniers. Elle rejoint Alessandria le 30 avril. À la fin de la guerre, la FEB compte 457 morts et 2 738 blessés et disparus.



DR

lancées contre les bastions montagneux orientaux du Belvédère par les troupes brésiliennes se soldent par un échec. Le ravitaillement des premières lignes américaines devient de plus en plus difficile. Les mulets ne peuvent pas garantir le transport sur les sentiers enneigés et escarpés courant le long de ravins, et les fantassins sont obligés de porter sur leur dos le matériel. Les partisans et les civils de la région servent de guides. En vue de l'offensive du printemps, il devient évident que le Belvédère doit être enlevé pour permettre aux troupes de progresser sur un terrain moins difficile. Cependant, depuis cette éminence, les défenseurs peuvent observer les mouvements adverses et parer à toute menace.

Le 18 février 1945, la position escarpée de Riva est conquise de haute lutte après une dangereuse ascension nocturne des hommes du 86th Regiment. Le 19, le mont Belvédère est pris par surprise par les 85th et 87th Regiments après un assaut à la baïonnette. Les Allemands lancent sept contre-attaques en deux jours, mais la résistance américaine est héroïque. Les combats font 195 morts et plus de 650 blessés. Le 14 avril, la division prend le contrôle de la nationale 64 ouvrant sur la vallée du Pô. De furieux combats se déroulent sur le territoire de

La 10^e division de montagne US arrive en Italie en janvier 1945. Dès son arrivée, elle est engagée dans de violents combats près de Bologne. Elle traverse le Pô en avril. Après la capitulation allemande le 2 mai, elle mène des opérations de sécurité.

Castel d'Aiano. La 10th Mountain Division déplore 992 morts et 4 154 blessés.

Le glas a sonné

Du côté allemand, Kesselring reprend son commandement le 15 janvier 1945. Il prévoit un nouveau repli et fait établir des positions défensives au nord du Pô. Nommé commandant en chef du front Ouest, il laisse sa place à Vietinghoff. Comme à son habitude, Hitler refuse toute retraite en deçà du Pô. En avril 1945, les Alliés déclenchent une large offensive qui, cette fois, va se révéler décisive.

Le 9 avril 1945, 1 800 appareils bombardent les positions allemandes dans le secteur de la Senio et du lac Comacchio. La 8th British Army réussit à prendre

Accrochés sur les hauteurs du mont Belvédère, les Allemands contrôlent les routes qui mènent directement à leurs zones de ravitaillement, alors que les Alliés étirent leurs lignes. En février 1945, les Américains s'élancent et prennent les points défensifs dans de violents corps-à-corps.

pied sur l'autre rive et s'ouvre la route d'Argenta, qui est prise le 18 avril. Les Polonais s'emparent de Bologne le 21, au nez et à la barbe des Américains. La 5th US Army déborde la ville par l'ouest. Les deux armées bordent le Pô le 23 ; Vérone tombe le 26. Tournées, disloquées, acculées au fleuve, les 10. et 14. Armeen ne peuvent plus se retrancher dans les Alpes.

Plus rien ne peut arrêter l'avancée alliée, tandis que l'insurrection menée par la résistance italienne se développe, apportant son soutien à la libération du territoire. Toutes les villes de l'Italie du Nord sont occupées : Mantoue, Parme, Gênes, Turin, Milan. Franchissant les Alpes, les Français investissent le nord-ouest de l'Italie, du Val d'Aoste à Vintimille, tandis que les Alliés rejoignent les partisans yougoslaves à Montefalcone et s'approprient, au sud du col du Brenner, à faire leur jonction avec leurs troupes venant d'Allemagne. Toute résistance étant désormais vaine, les Allemands capitulent le 29 avril, après avoir retardé durant près de 22 mois la conquête de la péninsule italienne par le sud. La reddition prend effet le 2 mai. ■



© National Archives

KHARKOV (1942)

Par Boris LAURENT

Les historiens autant que les passionnés sont familiers des grandes batailles du front de l'Est. Moscou, Stalingrad, Koursk et bien sûr Berlin constituent les temps forts des quatre années de guerre qui ont vu s'affronter deux « titans » : la Wehrmacht et l'Armée rouge.

Dans leurs mémoires, des généraux allemands bien connus – Guderian, Manstein, Mellenthin – racontent avec moult louanges les exploits d'intrépides officiers et commandants de panzers et le génie tactique du *Landser*, le combattant allemand, obligé de se battre contre un ennemi supérieur en nombre, sans omettre les ingérences régulières et tragiques du Führer. En face, les généraux victorieux de l'Armée rouge – Joukov, Vassilevski, Katoukov, pour ne citer qu'eux – ont également livré le témoignage de leurs expériences sur le champ de bataille. Malgré la richesse de ces ouvrages et la quantité des faits qui y sont rapportés, force est d'avouer qu'une certaine mythologie continue d'envelopper le récit du conflit germano-soviétique.

À l'Ouest, les comptes-rendus historiques, souvent orientés par le point de vue allemand, présentent un Reich vaincu malgré une très nette supériorité militaire. La valeur et la bravoure de ses soldats n'a pu endiguer la marée rouge qui a déferlé ; la Wehrmacht s'est effondrée face au poids du nombre de l'ennemi et en raison des projets par trop mirobolants de son chef, Hitler.

Quant aux Soviétiques, leurs mémoires transpirent le mensonge. Les contraintes idéologiques et politiques y sont pour beaucoup. Pour autant, à partir des années 1950, les dirigeants de l'URSS décident d'examiner les difficultés militaires de la Grande Guerre patriotique. En public, toutefois, personne n'évoque la faillite des planifications stratégiques, ni le sacrifice parfois inutile de centaines de milliers de soldats. Moscou et Stalingrad ont la cote et masquent les fiascos à grande échelle.

Grâce à l'analyse récente d'une grande quantité d'archives allemandes et soviétiques, l'étude de la guerre à l'Est peut désormais combler les vides historiographiques hérités de ces échecs retentissants. Parmi les défaites que les Soviétiques se sont ingéniés à effacer de leur histoire, celle de Kharkov, en mai 1942, détient assurément la palme du revers le plus désastreux. Or, cette bataille a été l'objet d'une enquête minutieuse commandée par l'état-major général soviétique et classifiée secret en 1951. Cette recherche exhaustive est basée sur les documents soviétiques mais aussi allemands de l'époque faisant le détail des opérations et incluant les évaluations des services de renseignements. Tout y est décortiqué et décrypté avec précision : correspondances privées et officielles des principaux acteurs, ordres de bataille, rapports d'opération des unités, comptes-rendus des quartiers généraux...

Le bilan de cette enquête, longtemps resté dans l'ombre, a été étudié de fond en comble par l'historien américain David Glantz à la fin des années 1990. Il sert de base à notre dossier, qui revient sur l'offensive catastrophique lancée par les Soviétiques à Kharkov et au piège tendu par la Wehrmacht. ■



Anatomie d'un désastre



Mai 1942, tête de pont de Barvenkovo, au sud-est de Kharkov. La 1^{re} armée de Kleist ferme un immense « chaudron » dans lequel sont enfermées les forces soviétiques. Kharkov est un véritable désastre pour l'Armée rouge. L'optimisme de l'hiver 1941-1942 cède la place à une grande inquiétude. Mais cette défaite historique « *pousse la direction militaire soviétique à adopter une approche plus réaliste et plus prudente de la conduite de la guerre* » (David Glantz).



Prélude à la tuerie

Vers la deuxième bataille de Kharkov (mai 1942)

Par Boris LAURENT

« Staline croyait qu'à l'été 1942 les Allemands seraient capables de lancer deux offensives à grande échelle et simultanément, le long de deux axes stratégiques – certainement sur Moscou et dans le sud du pays... Il était focalisé sur l'axe de Moscou, où 70 divisions allemandes opéraient. »

Général Joukov, in David Glantz, *Kharkov, 1942*

Quatre mois après l'attaque allemande (opération « Barbarossa », 22 juin 1941), grâce à des efforts qu'elle seule peut supporter, l'URSS parvient à mobiliser son vaste potentiel militaire et industriel et à jeter ses énormes ressources humaines contre la Wehrmacht. Cette mobilisation massive, couplée aux trop grandes ambitions allemandes, permet à l'Armée rouge d'éviter l'anéantissement complet.

Les leçons de l'hiver

Staline et la plupart de ses généraux sont convaincus qu'ils sont passés près de la destruction totale de la Wehrmacht – tout comme l'OKW croyait début décembre que les Soviétiques n'avaient plus de ressources. En conséquence, Staline pense que quelques divisions de plus seront suffisantes pour écraser

l'ennemi. Le haut commandement soviétique réalise aussi que c'est bien par manque de forces blindées mobiles qu'il a échoué dans la désintégration de son adversaire. Dès le mois de mars 1942, le NKO (Conseil des commissaires du peuple à la défense) et la *Stavka* mettent sur pied de nouvelles formations blindées expérimentales : les corps blindés et mécanisés, équivalents des *Panzerdivision* et *Panzergrenadierdivision*. Ces unités seront envoyées dans l'enfer de Kharkov et se feront littéralement étriller à cause de la formation lacunaire – car trop rapide – des équipages et l'absence de soutien aérien.

L'hiver ramène aussi l'optimisme chez les Russes. Staline pense que les attaques de l'hiver pousseront les Allemands à compléter massivement leurs forces pour un nouvel assaut sur Moscou, objectif ultime de Hitler. En conséquence, les

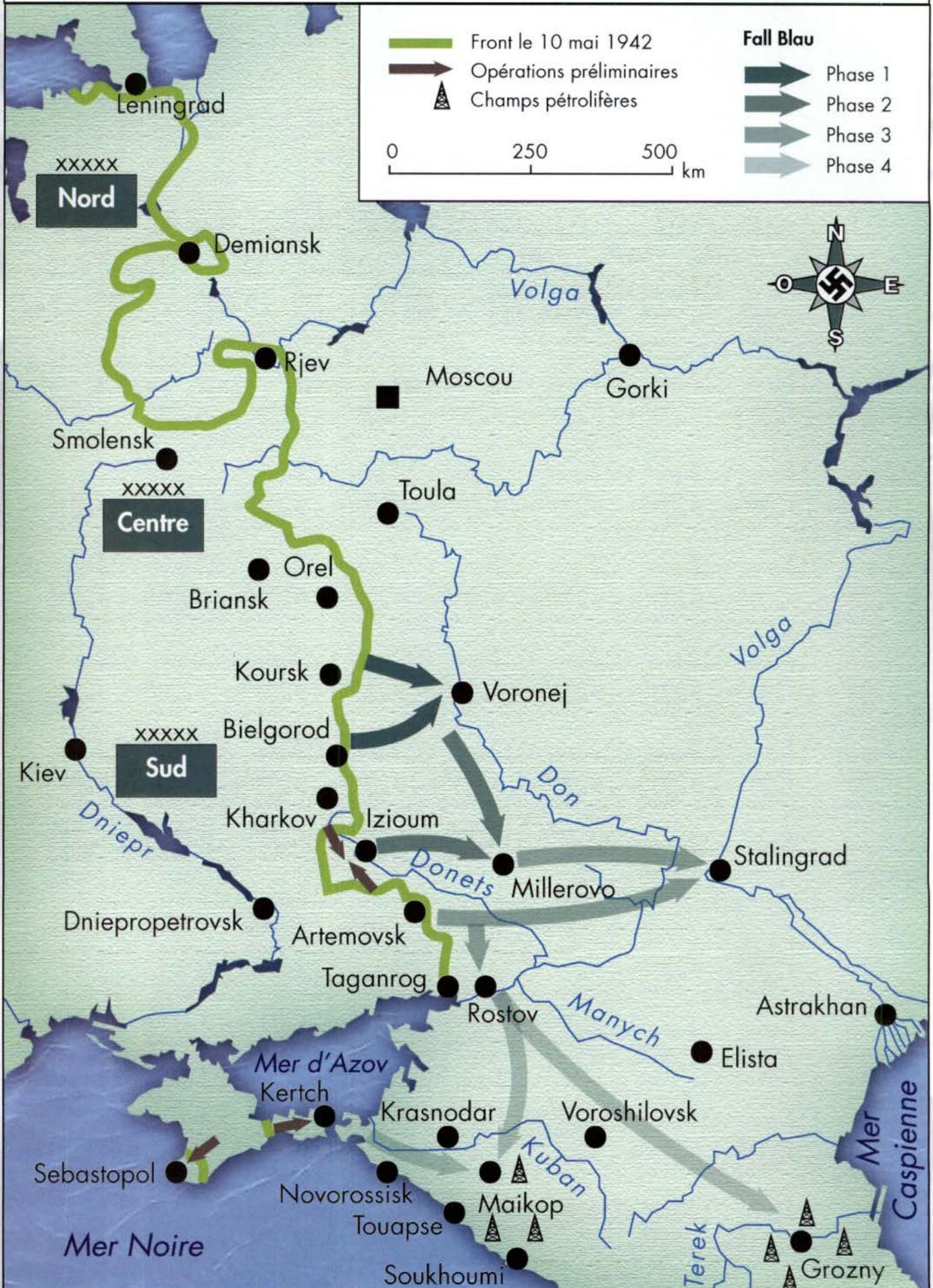
Soviétiques érigent un puissant réseau défensif en profondeur devant la capitale.

De son côté, l'échec de la Wehrmacht devant Moscou n'enlève pas à Hitler l'idée que l'Allemand est supérieur au Russe. L'OKW tire les mêmes conclusions qu'avant le déclenchement de Barbarossa : l'URSS peut être battue militairement ; les « hordes judéo-bolcheviques » peuvent être écrasées par une nouvelle campagne mortifère. En somme, le Reich doit détruire la substance de l'Armée rouge et se saisir d'objectifs économiques. La Wehrmacht devra donc reprendre son offensive à l'été vers le bassin du Donets, la boucle du Don à l'ouest de Stalingrad, puis foncer vers les puits de pétrole du Caucase. Le terrain, relativement plat, sera favorable aux opérations blindées, qui permettront l'encerclement à grande échelle des troupes soviétiques les moins



Cet *Oberfeldwebel* (adjudant chef) qui semble épuisé et choqué vient d'encaisser un véritable tonnerre roulant. Nous sommes le 12 mai 1942 dans le secteur de Kharkov. Les Soviétiques viennent de déclencher une offensive brutale qui surprend l'*Ostheer*. Ce soldat appartient peut-être à la 294^e division d'infanterie, quasiment détruite durant les premières heures de l'assaut. Pourtant, au troisième jour de la bataille, la Wehrmacht relèvera la tête et reprendra l'initiative pour finalement l'emporter.

Préliminaires et phases du plan Fall Blau



D'après Davy Lopez, in Jean Lopez, *Stalingrad, la bataille au bord du gouffre*, Economica, 2009

mobiles. Le 5 avril 1942, Hitler approuve l'opération « Fall Blau » par la directive n° 41. Ils sont nombreux, à l'OKW ou à l'OKH, à trouver ce plan irréaliste, mais personne ne propose d'autres options.

L'obsession de l'axe moscovite

Malgré les mises en garde de ses trois principaux conseillers – Joukov, Chapochnikov et Vassilevski – Staline, comme la majorité des commandants de Front, pense que l'attaque principale allemande du printemps et de l'été sera concentrée sur Moscou. Mais une question taraude l'état-major soviétique : comment défaire l'assaut ennemi et regagner l'initiative perdue à la fin de l'hiver ? Pour Joukov, il serait dangereux et prématuré de lancer une action offensive contre des forces allemandes mobiles et réapprovisionnées. En effet, une fois le premier choc passé, les Allemands pourraient reprendre leur marche, mais à partir d'une base bien plus avancée qu'en 1941. Selon lui, il faut d'abord s'arc-bouter sur un glacis protecteur et déclencher une action sur l'axe de Moscou pour tester l'ennemi.

À la fin de l'hiver 1941-1942, le *Vojd* (guide) Joseph Staline est persuadé que la Wehrmacht est battue. Malgré les avertissements de ses conseillers, il préfère écouter les généraux des échelons inférieurs, souvent les plus belliqueux. Une nouvelle fois, il préconise des offensives multiples qui, croit-il, finiront d'affaiblir l'ennemi. Terrible erreur...



DR

Un pacte antisoviétique Washington-Londres-Berlin ?

En 1951, l'étude sur la bataille de Kharkov commandée par l'état-major général soviétique et classifiée secret explique la gravité de la situation sur le front germano-soviétique. Nous sommes bien en pleine Guerre froide : « *La situation générale du front germano-soviétique en mai 1942 s'est considérablement détériorée à cause des Anglo-Américains, qui ont refusé d'ouvrir un second front en Europe. De plus, depuis l'automne 1941, ils ont ouvert des pourparlers avec les conseillers de Hitler afin de conclure une paix séparée dans le dos de l'URSS.* »

Chapochnikov est favorable à une posture défensive pour user l'adversaire et éventuellement l'attaquer lorsqu'il sera affaibli.

Mais Staline s'entête. Il pense pouvoir prendre les Allemands par surprise et saper leur moral déjà entamé durant l'hiver. Il faut frapper vite et fort à Smolensk, Leningrad, Demiansk, mais surtout à Kharkov, où les Soviétiques ont atteint des résultats durant l'hiver. Pour Vassilevski, la décision de Staline de « *défendre (Moscou) et d'attaquer simultanément est le point faible du plan* ».

Les succès de l'Armée rouge dans le secteur de Kharkov vont en fait nourrir tous les espoirs de Staline. Le 7 mars, la 38^e armée du lieutenant-général Moskalenko (Front du Sud-Ouest) vient frapper les défenses allemandes entre Stary Saltov et Pechenegi, au nord du fleuve Donets et à l'est de Kharkov, et parvient à établir une tête de pont avant de s'arrêter en avril. Plus au sud, la 6^e armée s'attaque à Balakleïa, sur la rive est du Donets, mais les Allemands s'y accrochent et parviennent à tenir le

secteur entre Chuguïev et Balakleïa. Ces succès limités retiennent toute l'attention de Staline, qui voit dans ce secteur le point le plus faible du dispositif allemand. Il ordonne à Timochenko de se tenir prêt pour des opérations à plus grande échelle. Timochenko est séduit par les possibilités qu'offrent ces opérations offensives entre Stary Saltov et la tête de pont de Barvenkovo (au nord et au sud de Kharkov), mais les difficultés rencontrées à Chuguïev l'obligent à contourner ce saillant, clé de ses plans. Cela aura de terribles conséquences.

Des fantassins soviétiques progressent difficilement en terrain marécageux sous la protection d'une mitrailleuse Maxim (date, unité et lieu inconnus). Cette photo a probablement été prise en 1941. Durant les premiers mois de l'attaque allemande, l'Armée rouge a totalement été dépassée et a commis de graves erreurs. Il n'en faut pas plus à Hitler et ses généraux pour se convaincre que l'URSS peut être définitivement battue par une nouvelle campagne militaire.



© Life

Front du Sud-Ouest (Timochenko)

Au 11 mai, le Front du Sud-Ouest est composé de 29 divisions de fusiliers, neuf divisions de cavalerie, une division de fusiliers motorisée, quatre brigades de fusiliers motorisées, 19 brigades de tanks et quatre bataillons indépendants de tanks (925 blindés).



© Life

Armées	Missions
6 ^e armée	Doit porter l'effort principal sur Kharkov
21 ^e armée	Défense du secteur Spartak, Miasoedovo et Pristen. Enfoncer les défenses ennemies à Bezliudova
28 ^e armée	Doit porter l'effort principal au nord-est de Kharkov
38 ^e armée	Doit pénétrer le secteur de Dragunovka, Peschanoe et Piatniskoe
Groupe d'armées Bobkine	Doit porter l'effort principal sur Kharkov et protéger le flanc de la 6 ^e armée
Réserves	2 ^e corps de cavalerie, 277 ^e et 343 ^e divisions de fusiliers

Front du Sud (Malinovski)

Bien qu'il ait émis des réserves sur la conduite des opérations, le colonel-général Malinovski se voit confier le commandement du Front du Sud. C'est ce Front qui repousse les Allemands à Rostov et rejette la 1^{re} armée de panzers de Kleist jusqu'au fleuve Mious. Face aux Allemands, les Soviétiques disposent de 12 divisions de fusiliers, une brigade de fusiliers, deux brigades de tanks et un bataillon indépendant de tanks.

Armées	Missions
9 ^e armée	Doit protéger le flanc gauche de la 57 ^e armée sur la tête de pont de Barvenkovo
57 ^e armée	Doit protéger les attaques de la 6 ^e armée et du groupe Bobkine
Réserves	5 ^e corps de cavalerie, 30 ^e , 34 ^e et 60 ^e divisions de cavalerie, 12 ^e brigade de tanks



© Life

L'option Kharkov

D'après les mémoires de Moskalenko, le lieutenant-général Bagramian, chef de la direction du groupe opérationnel de Timochenko, est persuadé que la 6^e armée allemande est à genoux, que ses réserves stratégiques ont été dispersées, et qu'en conséquence aucune opération offensive décisive n'est prévue avant au moins la mi-mai 1942. Ignorant les rapports de ses services de renseignements – qu'il a pourtant approuvés! –, Bagramian ajoute : « Nous considérons que l'ennemi, malgré ses échecs de l'automne et de l'hiver devant Moscou, reprendra son offensive sur la capitale dès le printemps. » Enfin, il conclut en notant que l'opération prévue dans le secteur de Kharkov permettra de libérer la ville et de détourner les Allemands de Moscou.

Pourquoi tant d'entêtement ? La réponse est politique. Sachant que Staline est impatient et croit qu'une action au sud est primordiale, Bagramian et Timochenko le confortent contre l'avis de Joukov, Vassilevski et Chapochnikov ; simple lutte de clans et volonté de plaire au chef. Elle est aussi caractéristique d'un phénomène pour le moins étonnant : l'auto-intoxication. Bagramian se persuade que les panzers attaqueront Moscou par le sud.

Le 28 avril, le conseil militaire du Sud-Ouest publie la directive n° 00275. Revue par la Stavka, elle prévoit une



DR

Hitler, Bock (commandant du groupe d'armées Sud) et Paulus (commandant de la 6^e armée) préparent les prochaines phases du plan Fall Blau. Contrairement à 1941, le Führer ne définit qu'un axe stratégique prioritaire : le sud et le Caucase. Son objectif est de saigner l'Armée rouge et de s'emparer des puits de pétrole caucasiens. Hitler passera tout près de cet exploit.

attaque principale sur la tête de pont de Barvenkovo puis une secondaire sur la tête de pont de Stary Saltov. Les deux forces soviétiques doivent ensuite converger à l'ouest de Kharkov avant d'encercler et détruire les défenseurs allemands. Les unités de fusiliers russes devront infiltrer les défenses tactiques ennemies le troisième ou quatrième

jour des opérations, tandis que les unités mobiles compléteront l'encercllement de la ville. Toutes les unités devront être prêtes le matin du 4 mai. De quelles forces disposent les Soviétiques ? Timochenko peut compter sur 29 divisions d'infanterie, 18 brigades blindées et deux corps de cavalerie, soit 765 000 hommes. Parmi ces unités, la



DR

Contrairement à leurs opposants soviétiques, les soldats allemands, au printemps 1942, sont encore menés par des vétérans d'expérience qui ont connu les champs de bataille de Pologne, de France et d'URSS durant la première année de l'offensive. Malgré les déconvenues de l'hiver, officiers et sous-officiers allemands sont motivés par l'espoir et la croyance en la victoire finale du Reich.

28^e armée a été entièrement détruite par le *Panzergruppe Guderian* au mois d'août 1941. Reformée en novembre, elle compte dans ses rangs l'excellente 13^e division de fusiliers de la Garde

Plus qu'une simple libération de Kharkov, le maréchal soviétique Timochenko propose à Staline une percée jusqu'au Dniepr. Son plan prévoit un double enveloppement de Kharkov puis une offensive vers le fleuve ukrainien. Ici, des sapeurs allemands préparent le franchissement du fleuve durant l'été 1941.



DR



DR

Staline et Nikita Khrouchtchev en 1936. Durant l'invasion allemande de 1941, Khrouchtchev est nommé commissaire militaire à la direction du Front du Sud-Ouest. Comme Timochenko, il est favorable à des actions offensives. Malgré la faiblesse des unités soviétiques, Khrouchtchev se montre très optimiste.

Groupe d'armées Sud à Kharkov (Bock)

Face au Front du Sud soviétique, les Allemands disposent de 24 divisions d'infanterie, trois divisions de panzers, cinq divisions motorisées et deux divisions de cavalerie.

Les 3^e et 23^e divisions de panzers ainsi que la 71^e division d'infanterie complètent le regroupement dans le secteur de Kharkov dès le 11 mai.

6 ^e armée	17 ^e armée	1 ^{re} armée de panzers (Kleist)
VIII ^e corps d'armée	IV ^e corps d'armée	XXXXIX ^e corps de montagne
XVII ^e corps d'armée	XXXXIV ^e corps d'armée	III ^e corps de panzers
XXIX ^e corps d'armée	LII ^e corps d'armée	14 ^e division de panzers
LI ^e corps d'armée		XIV ^e corps motorisé
		Corps mobile italien
		Corps de cavalerie roumain
		Réserves (16 ^e et 60 ^e divisions motorisées)



DR

commandée par un illustre officier, le major-général Rodimtsev – cette division s'illustrera durant la bataille de Stalingrad. La 6^e armée est une unité de vétérans qui a encaissé l'assaut allemand initial en juin 1941. Réactivée en septembre, elle a brillamment réussi à perforer les défenses allemandes et à créer le saillant de Barvenkovo. Elle compte dans ses rangs la fameuse 5^e brigade de tanks de la Garde. C'est son unité la plus expérimentée, qui a gagné son prestigieux statut de « Garde » grâce à ses actions durant les opérations à Barvenkovo en janvier 1942.

Mais, en réalité, c'est bien le plan de Timochenko qui est complètement déséquilibré. En effet, il masse deux armées affaiblies (9^e et 57^e) au sud de Kharkov, là où justement les Allemands concentrent leurs unités les plus puissantes, qui forment le centre de gravité, le point d'effort maximum (*Schwerpunkt*).

Les Allemands soupçonnent quelque chose... mais quoi ?

Malgré les réserves de Chapochnikov, dont les prudentes mises en garde sont toutes repoussées par Staline, Timochenko est sûr de son coup. Il est appuyé par le maître du Kremlin, qui



DR

Les combats menés à Kharkov et sur le Donets seront particulièrement violents. Après deux jours d'offensive, les Soviétiques vont marquer le pas et ne parviendront jamais à réduire les positions clés allemandes de Krasnograd et de Ternovaïa, puissamment fortifiées.

Les immenses batailles d'encerclement de l'année 1941 ont considérablement affaibli l'Armée rouge qui a perdu la plupart de ses cadres. La Wehrmacht a en outre fait des millions de prisonniers (photo). En quelques mois, les divisions de fusiliers et les corps mécanisés soviétiques ont été complètement désorganisés.



ordonne que cette affaire soit « chasse gardée » du Front du Sud-Ouest ! Dans ses mémoires, Moskalenko parlera de l'amateurisme de l'Armée rouge « qui ne prévoit aucun plan de regroupement, ne dispense aucun ordre clair concernant les ordres et priorités de passage sur les têtes de pont, sans parler de l'absence partielle de maskirovka ». De plus, Bagramian, tout comme les chefs soviétiques, ignore totalement ce qui se trame du côté allemand. Le 25 mars, le groupe d'armées Sud émet la directive pour l'opération « Fridericus » – l'une des phases préliminaires du plan Fall Blau – qui prévoit l'anéantissement des forces soviétiques sur la tête de pont d'Izioum-Barvenkovo. Le 20 avril, le général Halder note « qu'au sud, opposé au front de Kleist, mouvements confus et silence radio ». Deux jours plus tard, il écrit que « les mouvements devant le

groupe Kleist continuent. Opposé à la 6^e armée, l'ennemi bouge ses forces vers le sud » (NDLR : vers Izioum). Dès le 1^{er} mai, les services de renseignements de l'armée – le FHO du lieutenant-colonel Gehlen – comprennent que Staline a choisi de lancer des offensives « locales » au nord de Kharkov. Le 4 mai, Halder note encore que les Soviétiques concentrent des forces au nord-ouest du saillant d'Izioum et se préparent à attaquer dans le secteur de Volchansk. Le 8 mai, Bock, commandant du groupe d'armées Sud, écrit : « Les Russes vont probablement nous devancer avec leur propre attaque. » Deux jours plus tard, il repère l'activité des Soviétiques, mais sans savoir si elle précède une attaque d'envergure. En

fait, personne ne sait que l'objectif est la ville de Kharkov et que les Soviétiques ont prévu un encerclement.

Pour Timochenko et Staline, il est vital de lancer une offensive dans la région de Kharkov pour prendre les Allemands de vitesse et les empêcher de lancer leur campagne d'été. Timochenko pense qu'en attaquant Kharkov, ses forces battront les unités allemandes à l'est du Dniepr, empêcheront la seconde offensive germanique et affaibliront l'effort principal sur Moscou. Les deux hommes voient juste sur l'importance du secteur de Kharkov, mais sont persuadés que les Allemands attaqueront massivement Moscou, alors que ces derniers préparent leur deuxième grande offensive stratégique vers le sud... ■

Mai 1942, l'Armée rouge fait mouvement vers le secteur de Kharkov, où Timochenko doit déclencher une offensive. Fusiliers et chars T-34 ont été préalablement cachés dans les forêts en vue de l'opération. En réalité, les deux camps planifient leurs missions les plus importantes pour l'été 1942 au même endroit, dans le secteur sud du front germano-soviétique.





La Wehrmacht piège l'Armée rouge

Le hasard et les fautes (12-16 mai 1942)

Par Boris LAURENT

« À 13h00, alors que j'étais au poste de commandement du Front, j'ai reçu un coup de téléphone, et dans le combiné, j'ai entendu la voix angoissée de Moskalenko. Il m'a dit que l'ennemi, appuyé par de puissantes formations aériennes, était en train de contre-attaquer avec des chars lourds contre son flanc le long de l'axe Stary Saltov. »

Général Bagramian

Validée au mois d'avril 1942, l'opération sur Kharkov doit être lancée le 12 mai. Mais le manque d'expérience dans les opérations offensives dont a fait preuve l'Armée rouge jusqu'alors se répète durant tout le mois d'avril et le début du mois de mai. Aucun plan d'ensemble n'est prévu pour repositionner les unités en vue de l'offensive. Sur 32 régiments d'artillerie devant ouvrir l'attaque, 17 seulement sont en position. Les interminables retards sont une véritable plaie, et certaines unités seront incomplètes jusqu'au 15 mai ! Mais Staline maintient l'offensive, car il est sûr de la victoire.

Le groupe de choc Nord passe à l'attaque

Le 12 mai, à 6h30, l'artillerie soviétique écrase les positions fortifiées allemandes, dont les coordonnées ont été préalable-

ment données par les unités de reconnaissance. Puis les mitrailleuses balayent les tranchées avancées, tandis que les avions larguent leurs bombes sur les positions défensives situées en arrière. À 7h00, l'assaut au sol débute, et c'est la 28^e armée qui ouvre les hostilités. Ses divisions traversent les positions, solidement défendues, et les secteurs avancés de la Wehrmacht tombent rapidement. La redoutable 13^e division de fusiliers de la Garde sécurise la périphérie de Peremoga, au nord-est de Kharkov, dès le 12 au soir. Plus au nord, la 169^e division de fusiliers enfonce la 294^e division d'infanterie allemande, obligée de décrocher pour éviter la destruction totale. Un couloir est creusé vers Liptsi et la rivière Kharkov sur les arrières allemands, tandis qu'une partie de la division remonte vers Ternovaïa.

Tout comme la 28^e armée, la 38^e armée de Moskalenko débute son offensive à

6h30 avec une demi-heure de préparation d'artillerie. Puis les groupes d'assaut d'infanterie et de tanks entament leur progression dans les champs de mines et les barbelés préalablement neutralisés et ouverts par les sapeurs. Les grappes de fusiliers montés sur les tanks avancent, couverts par des centaines d'avions qui écrasent les positions allemandes durant 20 minutes entre Peremoga et Bolchaïa Babka. Pourtant, il apparaît très vite aux commandants soviétiques que des positions ennemies ont survécu aux tirs d'artillerie. L'infanterie allemande cueille les fusiliers russes par des tirs de mitrailleuses et lance des unités de réserve dans de violentes contre-attaques, ralentissant brièvement la progression soviétique. Seule la 226^e division de fusiliers parvient à forcer les défenses allemandes dans le village de Bolchaïa Babka, mais le prix payé pour capturer cette position clé est effrayant : plus de 50 % de pertes !

Schickt dieses Heft an die Front
- es ist ein Heimatgeuß

von

Kölnische

Illustrierte Zeitung

Preis 20 Pfg.

Druck und Verlag von M.
DuMont Schauberg, Köln

Spanien Pesetas 125

Nummer 21 / 17. Jahrgang

21. Mai 1942



Vor dem Angriff

Une du Kölnische Illustrierte Zeitung daté du 21 mai 1942. La bataille fait rage depuis le 12 mai. Les premiers chocs passés, les Allemands relèvent la tête et bénéficient d'énormes erreurs de leur adversaire, qui perd le sens des réalités, ordonnant des contre-attaques alors que les unités, bien trop affaiblies, sont incapables de faire le moindre mouvement.

Corrélations des forces : Front du Sud-Ouest (12 mai 1942)

Front Sud-Ouest	Forces	Corrélation	6 ^e armée allemande
Divisions de fusiliers	32*	2,1/1	15 divisions d'infanterie
Divisions de cavalerie	9	Supériorité absolue	0 division de cavalerie
Blindés	925	2,5/1	370 panzers (3 ^e et 23 ^e divisions de panzers)
Canons	1154	1,3/1	872
Mortiers	1706	1,7/1	1024

*Quatre brigades sont comptées comme deux divisions.

D'après David Glantz, *Kharkov, 1942*, Ian Allan, 2010

Timochenko s'entête

Le taux de pertes très élevé sur toute la longueur du front fait comprendre à Moskalkenko que les Allemands ont engagé leurs réserves très tôt – et non au bout du cinquième ou sixième jour, comme l'avait pensé le service de renseignements – et qu'ils disposent encore de corps d'armée à très haute valeur combattive pour de futures actions dans le secteur de Kharkov. Ce sont bien deux

divisions allemandes (71^e et 294^e) et non une qui font face à la 38^e armée. En outre, des mouvements ennemis près du saillant de Chuguïev avec une possible concentration de panzers à l'est de Kharkov sont repérés. Or, Moskalkenko ne dispose plus d'aucune armée en second échelon. Enfin, des documents allemands récupérés à Pechanoe indiquent que l'ennemi, redoutant une attaque soviétique, a pris soin de renforcer son dispositif.

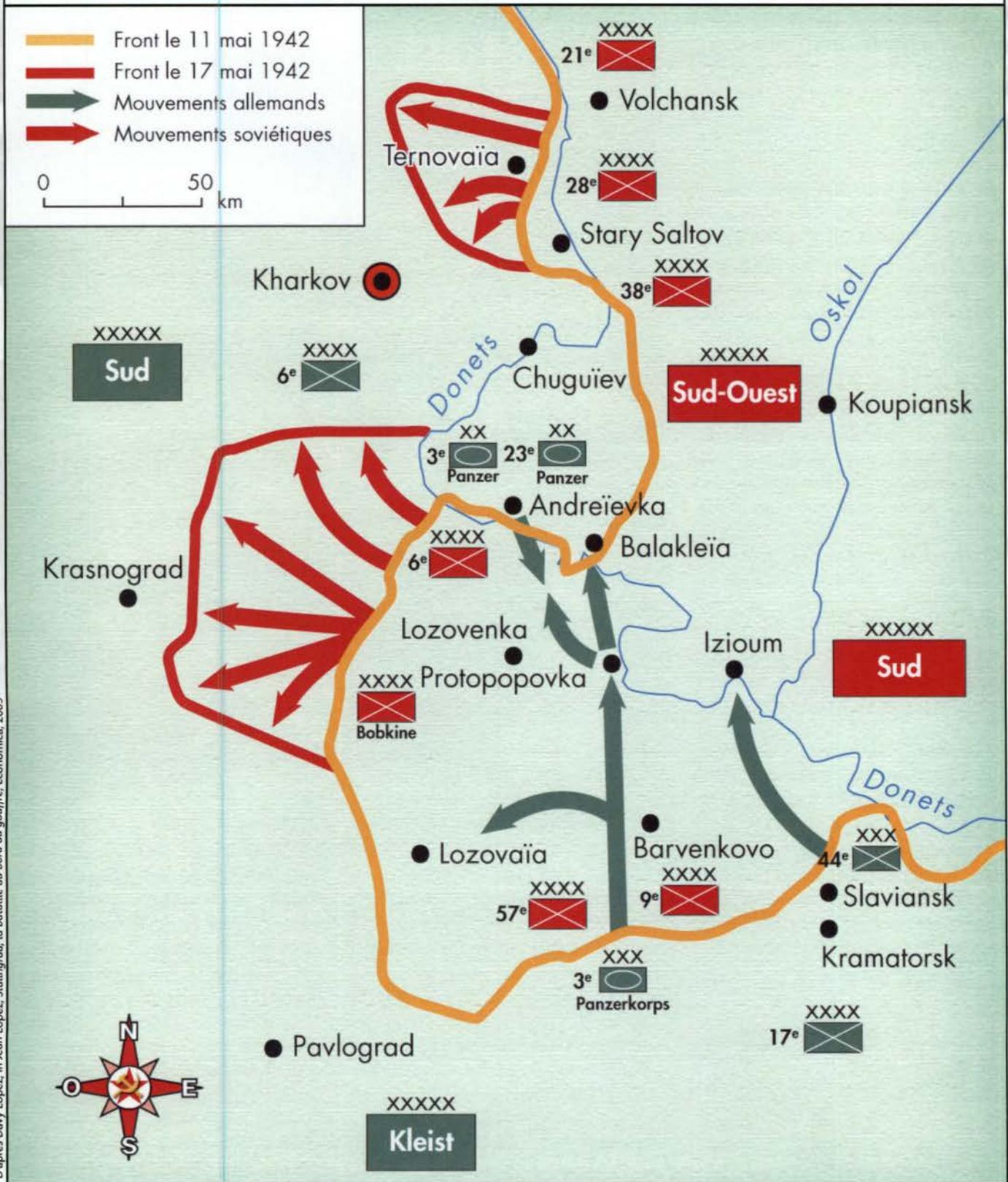
Dans ses mémoires, Moskalkenko affirme avoir averti Timochenko de la menace causée par les réserves allemandes et lui avoir urgemment demandé de déplacer l'axe d'effort principal dans le secteur de la 13^e division de la Garde, où les progrès ont été les plus probants. L'idée est alors de renforcer la pointe soviétique pour qu'elle écrase les réserves allemandes. Mais Timochenko ne va pas exécuter cette manœuvre, car il estime qu'un succès de la 6^e armée soviétique au sud dispersera la menace que font planer les renforts allemands en blindés sur le groupe de choc Nord.

Kharkov en janvier 1942. Au fil des mois, la ville devient un immense dépôt à ciel ouvert de la Wehrmacht. Tout converge vers la cité par wagons entiers : munitions, matériel divers, équipement, armes, véhicules, nourriture... Tout doit être prêt pour la grande offensive d'été allemande. Le 12 mai, les Soviétiques ne sont qu'à 30 kilomètres de la ville.



DR

Bataille de Kharkov (mai 1942)



D'après Davy Lopez, in Jean Lopez, Stalingrad, la bataille au bord du gouffre, Economica, 2009

Les Soviétiques optimistes

Côté allemand, c'est la panique. Le colonel von Bechtelzheim, chef d'état-major du XXIX^e corps d'armée, écrit : « Aux premières heures du 12 mai, tout le monde à Kharkov fut réveillé par un grondement formidable d'artillerie venant de l'est. Alors que les Allemands à Slaviansk

et Taranovka étaient encore occupés à préparer leur contre-attaque sur la poche de toutes ses forces à Kharkov (...). » Bechtelzheim confirme par la suite les succès soviétiques au nord de Kharkov : « La 294^e division allemande a été virtuellement annihilée alors qu'elle encaissait

le plus fort de l'attaque. Ternovaïa tenait bon au milieu de la marée soviétique qui, quelques jours plus tard, atteignit la périphérie de Liptsi, près de la grande route Kharkov-Bielgorod-Koursk. »

D'après l'étude de l'état-major soviétique classifiée en 1951, le renseignement du Front du Sud-Ouest repère

Le lieutenant-général Moskalenko commande la 38^e armée depuis mars 1942. Moskalenko est un officier d'expérience. Il tente plusieurs fois d'avertir Timochenko du danger que font planer les réserves allemandes, mais il n'est pas écouté.

deux *Panzerdivisionen* qui se regroupent face au groupe de choc Nord, mais ne voit pas les trois régiments d'infanterie qui les accompagnent. Toujours d'après cette étude, l'activité aérienne allemande est quasiment nulle. À ce moment, la Direction du Front du Sud-Ouest est très optimiste et pense pouvoir atteindre tous les objectifs – prise en tenaille autour de Kharkov et poussée jusqu'au Dniepr. Bagramian témoignera de l'extrême confiance du haut commandement et de l'état-major du Front. D'après lui, l'apparition des deux divisions de panzers indique clairement que Paulus pense que l'offensive partie de la région de Volchansk est la plus dangereuse.

Sur le fil du rasoir

Le 12 mai au soir, le commandement allemand est face à un dilemme. Doit-il déplacer les forces prévues pour l'opération « Fridericus » (attaque au sud de Kharkov) pour les utiliser au nord de Kharkov, ou doit-il les envoyer renforcer les lignes de défense de la 6^e armée près de Taranovka, au sud-est de Kharkov ? Paulus note : « (...) attaqué par 12 divisions de fusiliers et 300 tanks. Les vétérans qui se sont battus durant tout l'hiver ont été impressionnés par les masses blindées qui ont foncé sur eux durant la matinée. Bock a



dit à Halder que la 6^e armée se battait "pour sa vie". »

Si Bock s'inquiète de l'état de la 6^e armée, il regarde surtout vers Kharkov. La cité est en effet devenue au fil des semaines un gigantesque dépôt d'approvisionnement pour les futures opérations (plan Fall Blau). Tout le matériel, les équipements divers, les véhicules, l'intendance, le carburant et les munitions convergent vers Kharkov, alors que les Soviétiques sont à moins de 30 kilomètres. Halder parvient à convaincre Hitler d'engager la 23^e division de panzers et les 71^e et 113^e divisions

Dès le 16 mai, les Allemands lancent plusieurs contre-attaques particulièrement violentes appuyées par un grand nombre d'avions. En fait, cette bataille âprement disputée va convaincre Hitler et son haut commandement que le *Landser* (le soldat allemand) est intrinsèquement supérieur à son opposant, incapable de coordonner une attaque ou de manœuvrer ses corps blindés.

d'infanterie prévues pour Fridericus. Bechtelzheim note : « Le groupe d'armées rappelle en urgence la 4^e flotte aérienne de Crimée – où, heureusement, la victoire est acquise – pour la déployer sur le champ de bataille de Kharkov. » Ces troupes, appuyées par l'aviation, parviennent à bloquer les Soviétiques et finalement à les repousser. Kharkov semble alors sauvée.

Au sud, le groupe de choc Sud lance les hostilités au même moment que le groupe Nord. La 6^e armée de Gorodnianski et le groupe Bobkine performent les 8^e et 51^e corps d'armée allemands et s'enfoncent de 12 à 15 kilomètres ! Pourtant, le groupe Bobkine opère sans aucun appui aérien. La raison tient au manque de coopération entre les quartiers généraux des Fronts du Sud-Ouest et du Sud. « Le commandement aérien du Front du Sud, désigné comme appui du groupe Bobkine, n'a participé à aucun développement du plan ni à aucune opération de soutien lors de

ses offensives. » (rapport classé secret, 1951). L'absence de reconnaissance et d'appui aérien explique en partie l'échec du renseignement soviétique, qui ne repère pas les réserves opérationnelles allemandes (113^e division d'infanterie et 305^e division d'infanterie, nouvellement arrivée à Kharkov).

Les panzers sauvent Kharkov

Dans le secteur nord, les combats les plus violents engagent la 28^e armée, qui tente désespérément de prendre le point clé allemand de Ternovaïa. Le 13 mai, trois divisions sont jetées dans la bataille et tentent de pénétrer dans la ville par l'est, le nord-est, le sud-est et le sud. Mais rien n'y fait. La garnison allemande est indélogeable. Sur le flanc gauche, la 13^e division de fusiliers de la Garde parvient à s'enfoncer en direction de Russkie Tichki et pénètre dans Peremoga. Mais les services de rensei-

gnements font état de larges concentrations d'unités blindées et d'infanterie allemandes à l'est de Kharkov. Les rapports voient juste, et dans l'après-midi, une puissante attaque allemande menace d'effondrement tout le front de la 38^e armée. Pourtant, Moskalenko avait réussi une impressionnante chevauchée. Sa 226^e division de fusiliers, appuyée par la 36^e brigade de tanks, avait perforé les défenses allemandes avant de s'enfoncer de 12 kilomètres dans le dispositif ennemi, touchant la périphérie sud de Kharkov. Mais les Soviétiques ignorent que la retraite allemande les conduit directement dans un piège. Le coup de boutoir des 3^e et 23^e Panzerdivisionen appuyées par trois régiments d'infanterie – non repérés – frappe frontalement deux divisions soviétiques, sauvées de la destruction par des renforts dépêchés en toute urgence. En réalité, c'est bien tout le front de Moskalenko qui est la proie de puissantes attaques. Les pertes soviétiques sont énormes. Un jour après

Les fautes de Timochenko

« Le succès du Front du Sud-Ouest dépendait entièrement du tempo offensif. Cependant, Timochenko a sous-estimé l'habileté de l'ennemi à manœuvrer ses forces et a fait des erreurs de jugement en pensant que les réserves stratégiques de l'ennemi seraient déployées plus tard (selon le plan général, leur déploiement était prévu à partir du cinquième ou du sixième jour de l'offensive). »

Rapport classé secret, 1951

le début de l'opération, la 38^e armée est hors de combat.

Timochenko manque le coche

Au sud, les Soviétiques vont rater une occasion de remporter la partie. Après la percée du 12 mai, le 6^e corps de cavalerie du groupe Bobkine s'enfonce de 20 kilomètres sur l'axe de Krasnograd tandis que la 6^e armée avance de 16 kilomètres. Le 14 mai, les Soviétiques pénètrent le dispositif allemand de 25 à 40 kilomètres ! Le colonel Bechtelzheim note alors que les troupes allemandes et hongroises « montrent des signes d'effondrement » et que « la ligne de front à l'ouest de la boucle du Donets semble sur le point de s'écrouler. » En réalité, c'est tout le VIII^e corps d'armée de Paulus qui est séparé de son aile droite, la 1^{re} armée de panzers commandée par Kleist. À ce moment, Gorodnianski fait monter le deuxième échelon de sa 6^e armée – deux divisions de fusiliers –, mais les

DR





DR

Photo extraite du magazine de propagande allemand *Signal*. La pièce antichar ne peut rien contre les tanks T-34. Mais les Soviétiques coordonnent mal leurs corps blindés, qui perdent en efficacité. En outre, les assauts russes ne sont presque pas appuyés par l'aviation, alors que la Luftwaffe va multiplier les sorties.

21^e et 23^e corps de tanks sont laissés à l'arrière. Le rapport de 1951 insiste sur le fait « qu'en conséquence, la distance séparant les deux corps d'armée de la ligne de front a augmenté pour atteindre 35 kilomètres. » Or, ces deux corps n'ont pas été repérés par les Allemands. C'est le 14 mai qu'il aurait fallu les engager pour une remontée vers Kharkov par le sud, mais ils sont bien trop éloignés pour être lâchés au bon moment. Timochenko voit la victoire lui échapper.

Au nord, la situation devient de plus en plus compliquée. Les Allemands exploitent les succès des deux divisions de panzers à la jonction des 28^e et 38^e armées, à Peremoga. Sur l'axe de Kharkov, la 4^e flotte aérienne de Richthofen pilonne les deuxièmes échelons des deux armées russes. Les Soviétiques se montrent incapables de prendre Ternovaïa, ravitaillée par les airs et appuyée par des unités parachutistes. Partout l'*Ostheer* allume des feux. Des *Kampfgruppen* sont créés pour contre-attaquer les 28^e et 38^e armées en plusieurs endroits. Les Soviétiques gaspillent une nouvelle occasion de

prendre l'ascendant. Bagramian décrira l'incapacité d'entreprendre de vastes opérations sur le flanc droit du groupe de choc Nord pour attaquer les forces allemandes de Kursk et Bielgorod appelées en renforts : « *Le Front de Briansk aurait pu nous porter assistance dans l'offensive sur Kharkov. Le report de l'offensive de ses 40^e et 48^e armées fut malheureux. Ce n'est pas difficile d'imaginer l'influence qu'aurait eu une puissante attaque contre l'axe Kursk-Lgov sur l'issue de la bataille et sur toute l'opération à Kharkov.* »

Kleist arrive !

Le 14 mai, le commandement allemand prend une décision qui va complètement changer la configuration des opérations et l'issue même de la bataille. Ce jour-là, Kleist rassemble ses forces blindées pour un assaut sur Izioum au moment où les forces allemandes au sud de Kharkov sont en train de craquer et alors que le saillant de Slaviansk est exposé à une contre-attaque locale. À cet instant précis, la poussée prévue pour l'opération Fridericus est impossible.

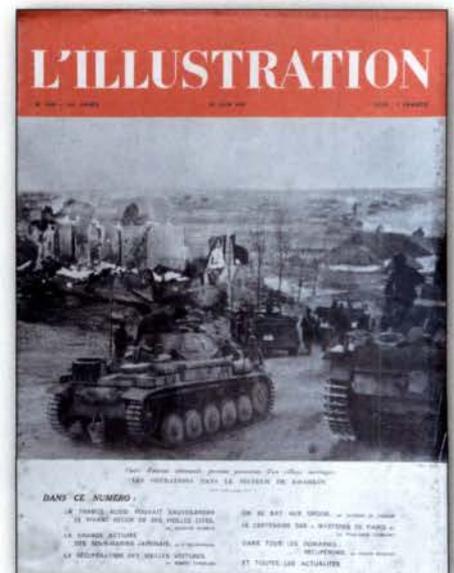
Une du magazine *L'illustration* daté du 20 juin 1942 et relatant les combats autour de Kharkov. Il s'agit peut-être des blindés de la 1^{re} armée de panzers qui se dirigent vers Barvenkovo pour faire la jonction avec la 6^e armée de Paulus.



DR

Le *Generalfeldmarschall* von Bock, commandant du groupe d'armées Sud. Le 12 mai, Bock panique et affirme à Halder que la 6^e armée ne survivra probablement pas aux assauts soviétiques. Bock est un officier réaliste qui comprend que la guerre à l'Est est complexe. Il s'oppose de plus en plus à Hitler. Il le paiera en juillet 1942 lorsque Hitler le relèvera définitivement de son commandement.

Bock peut lancer une attaque locale avec la 17^e armée contre les forces soviétiques au sud d'Izioum. Mais, privée des deux divisions de panzers de la 6^e armée immobilisées dans les combats à l'est de Kharkov, cette attaque limitée a peu de chances d'atteindre Izioum et ne pourra donc pas aider la 6^e armée. Il propose alors d'engager quelques divisions de la 1^{re} armée de panzers pour appuyer la 17^e armée dans sa course vers Izioum. Il existe une autre solution, dite « grande solution », qui engagerait toute



DR

la 1^{re} armée de Kleist rassemblée pour Fridericus. Bock, psychologiquement affaibli, espère que Hitler ne choisira pas cette option très dangereuse, mais le Führer tranche : ce sera la « grande solution ». Les panzers de Kleist doivent se rassembler à Barvenkovo avant de pousser vers Balakleïa, faire la jonction avec la 6^e armée de Paulus et détruire les forces soviétiques encerclées dans le « chaudron ». La situation est alors extrêmement tendue et, à la dernière minute, Bock craque nerveusement. Bechtelheim rapporte : « Juste avant que l'attaque ne débute, une crise se développe au sein du commandement allemand. Le 14 mai, après que tous les ordres pour l'attaque furent donnés aux unités, le *Feldmarschall von Bock* perd soudainement confiance. Dans une atmosphère délétère causée par la progression ennemie sur Poltava et par une puissante attaque sur Slaviansk, Bock propose d'annuler une attaque à l'issue douteuse et d'envoyer en toute urgence les forces mobiles de Kleist de Dniepropetrovsk à Poltava. (...) Adolf Hitler, lors d'une discussion téléphonique,

Le général Paulus, commandant de la plus puissante armée du groupe Sud, la 6^e armée, est un nouveau venu dans la chaîne de commandement. Protégé de Reichenau (ex-commandant de la 6^e armée), il aide Bock à stabiliser le front du sud durant l'hiver 1942. Reconnu pour être un excellent officier d'état-major, beaucoup doutent de ses capacités de commandement sur le terrain.

désapprouve le point de vue de Bock et lui ordonne de s'en tenir strictement au plan d'une attaque à partir du sud. »

Bock, Paulus et Kleist sont à bout de nerfs et redoutent une catastrophe. Mais la décision de Hitler va sceller le destin de l'offensive soviétique. Surtout que Timochenko va commettre une terrible erreur. Il reçoit des informations faisant état d'un regroupement d'unités allemandes sur le flanc droit du Front du Sud. Le rapport secret daté de 1951 indique que ces renseignements « ne reçoivent pas l'attention nécessaire, tout comme les informations récoltées après les reconnaissances aériennes et les interrogatoires menés auprès des prisonniers.



Le haut quartier général n'est simplement pas mis au courant. N'ayant aucune information sur les préparations d'une offensive ennemie contre le flanc sud du saillant de Barvenkovo, le maréchal Timochenko décide d'engager ses deux corps de tanks au soir du 16 mai » pour exploiter la percée des 13 et 14 mai. Au moment où les deux corps blindés soviétiques (21^e et 23^e) s'appêtent à foncer vers l'ouest, Kleist est sur le point de déclencher son coup de faux plein nord, vers Barvenkovo, et ainsi refermer une immense nasse, sans personne pour lui barrer la route. ■

Le *Feldmarschall* von Kleist, patron de la 1^{re} armée de panzers a participé aux campagnes de Pologne, de France, et a mené le 1^{er} *Panzerkorps* tambour battant en Ukraine et dans le sud de la Russie durant l'été et l'automne 1941, parvenant même jusqu'à Rostov avant décrocher suite à la contre-offensive soviétique. Véritable « guerrier », Kleist est à la tête d'une puissante armée blindée appelée à jouer un rôle crucial au mois de mai 1942.



DR



La percée de Kleist

Un piège tendu... involontairement !

Par Boris LAURENT

« Ayant perdu la bataille en mai, les forces soviétiques ont perdu une tête de pont opérationnelle importante et se sont retrouvées sur la défensive dans des conditions défavorables. Cela a servi de terrible leçon. »

**Moskalenko, *Na iuogo-zapadnom napravlenii*, T. 1
(*On the southwestern axis*, Vol. 1),
in David Glantz, *Kharkov 1942*, page 340.**

Du 12 au 17 mai, le Front du Sud, situé sur la tête de pont de Barvenkovo, tente d'appuyer l'offensive générale, mais sans succès. Dans ses mémoires, Bagramian explique ces échecs par le manque de discernement et l'entêtement de l'état-major de la 9^e armée, qui brûle ses réserves pour se saisir de points fortifiés allemands inexpugnables. En conséquence, « lorsque Kleist a débuté son offensive, les réserves ont été incapables de se regrouper et d'occuper les positions défensives des formations opérationnelles de la 9^e armée » (Bagramian). Deuxième erreur, les rapports de reconnaissance aérienne sont minorés, et le regroupement et les intentions de l'ennemi ne sont pas repérés – malgré les avertissements angoissés de Vassilevski.

Alors que les Allemands se battent rageusement dans le saillant de Chuguïev, la 1^{re} armée blindée de Kleist se prépare à lancer deux puissants assauts au sud – Barvenkovo et Slaviansk – pour couper

les défenses de la 9^e armée soviétique. En quelques jours, le rapport de force se déséquilibre complètement au profit des Allemands.

La progression allemande est spectaculaire

« Le grondement du tonnerre a rempli l'air. Des fontaines de terre explosèrent en l'air, des branches d'arbres volèrent en éclats au-dessus des cratères d'obus – image traditionnelle d'un bombardement d'artillerie précédant une offensive. » (Obersturmbannführer Paul Carell). Le 17 mai, les forces allemandes attaquent l'axe de Barvenkovo. Dès 8h00, les défenses de la 9^e armée soviétique sont pénétrées en différents endroits. Les flancs et les arrières sont enfoncés par les unités motorisées et blindées allemandes, qui perforent le système adverse de 6 à 10 kilomètres au nord, sur l'axe de Barvenkovo. Les raids aériens détruisent le poste de commandement auxiliaire et le centre de communi-

cations de la 9^e armée. Toutes les liaisons entre le quartier général du Front du Sud et les commandements des armées sont coupées. À midi, les Allemands se sont enfoncés de 20 kilomètres sur les axes d'Izioum et de Barvenkovo. Chaque unité soviétique lutte maintenant pour sa propre survie. La 57^e armée du général Podlas est frappée par la 14^e division de panzers, qui fonce vers Barvenkovo.

L'héroïsme des officiers et des soldats soviétiques, vanté par le rapport secret de 1951, ne peut rien face aux unités allemandes, qui emportent tout sur leur passage, aidées, il est vrai, par les 2 000 sorties de la Luftwaffe (contre 67 pour l'aviation rouge) !

Les errements des groupes de choc Nord et Sud

Au moment où le flanc droit du Front du Sud mène des combats défensifs désespérés, le groupe de choc Sud continue son offensive. La 6^e armée passe la rivière



Champ de bataille dévasté, cratères remplis d'eau, boue, explosions des tirs d'artillerie et fantassins montant à l'assaut de l'ennemi, tout rappelle les terribles images de la Grande Guerre. Mais nous sommes fin mai 1942, non loin du Donets, près d'Izioum, où les Soviétiques tentent désespérément de passer la rivière pour s'extirper du « chaudron ». La bataille se transforme en véritable massacre.

DR

Corrélations des forces : Front du Sud (12 mai 1942)

Front du Sud	Forces	Corrélation	6 ^e armée allemande
Divisions d'infanterie	32*	1,2/1	29 divisions
Divisions de cavalerie	3	1,5/1	2 divisions de cavalerie
Blindés	209	1/2,4	510 panzers
Canons	2089	1/1,9	4090
Mortiers	5513	3,8/1	1148

*Le nombre de divisions inclut six brigades, dont deux brigades équivalentes à une division.

D'après David Glantz, *Kharkov, 1942*, Ian Allan, 2010

Berestovaïa et les 21^e et 23^e corps de tanks se mettent enfin en mouvement puis sectionnent la ligne Krasnograd-Kharkov. Pendant ce temps, le groupe Bobkine tente de prendre Krasnograd mais se « casse les dents » sur une défense imperméable. Il faut dire que sa situation logistique est catastrophique. Ses unités de tête sont en effet à 190 kilomètres de leur base ! Comment prendre Krasnograd sans stock de munitions, sans pièces de rechange pour les véhicules, alors que la ville est la base arrière des Allemands !

Au nord, Timochenko ordonne à la 38^e armée de se tenir prête pour une offensive, mais Moskalenko rapporte que son armée, à bout de souffle, ne pourra engager le combat que le 18 mai.

Le général von Kleist, commandant de la 1^{re} Panzerarmee, lance un véritable coup de faux plein nord qui piège toutes les forces soviétiques dans un immense « chaudron ». À partir de juin, son armée blindée foncera jusqu'aux puits de pétrole du Caucase. Il parviendra jusqu'à Maïkop, sur la mer Noire, mais échouera à capturer Grozny et Bakou.



DR

La réorganisation des unités de tanks en vue de l'offensive fait perdre un temps précieux aux Soviétiques et profite aux Allemands, qui devançant l'assaut ennemi en débutant leur attaque le 17 à 6h00. Les 3^e et 23^e Panzerdivisionen appuyées par la 71^e division d'infanterie percutent la 28^e armée et repoussent violemment la 244^e division de fusiliers. Les panzers et l'infanterie parviennent jusqu'à Ternovaïa, relèvent la garnison et se donnent le temps de faire le plein de carburant et de munitions avant de reprendre leur offensive vers l'est.

Mais une nouvelle fois, les Soviétiques commettent une énorme erreur, et c'est l'étude de 1951 qui en fait le détail : « *Le 17 mai au soir, le quartier général du Front du Sud-Ouest reçoit des informations issues de documents allemands classés secrets et capturés par les services de renseignements de la 38^e armée. Il apparaît clairement que le 11 mai, le commandement allemand avait ordonné aux 3^e et 23^e Panzerdivisionen ainsi qu'à la 71^e division d'infanterie de se tenir prêtes pour une puissante attaque vers Balakleïa et Izioum prévue pour démarrer entre le 15 et le 20 mai. Bien que capturés le 13 mai, ces documents ne sont parvenus à l'état-major de la 38^e armée que le 17.* »

Dès lors, Bagramian comprend que les Allemands tentent d'encercler toutes les forces soviétiques dans le saillant.

Le 22 mai, la 14^e Panzerdivision atteint la rive nord du Donets. De l'autre côté de la rivière, la pointe de la 6^e armée de Paulus est déjà là. Le saillant d'Izioum se referme sur les forces de Timochenko, qui n'a plus d'autre choix que de stopper son offensive à l'ouest.

Les Allemands découvrent le plan de Timochenko

Le 18, Timochenko contacte la Stavka : impossible de modifier la direction d'attaque de la 6^e armée et du groupe Bobkine pour contenir l'attaque de Kleist sur Izioum. D'après Bagramian, Khrouchtchev persuade Staline de stopper l'offensive du Front du Sud-Ouest pour limiter la casse, mais finalement, c'est bien Timochenko qui a le dernier mot en donnant l'assurance au Vojd – surnom donné à Staline et qui signifie « guide » – qu'il peut liquider la menace à Barvenkovo sans détourner l'attaque de la 6^e armée et de Bobkine. Vassilevski tente alors de convaincre Staline de tout stopper pour éviter une déroute. En vain. En réalité, les archives soviétiques montrent que Khrouchtchev, Timochenko et Bagramian signent le 19 mai un rapport envoyé à la Stavka qui



DR

Comparaison des forces allemandes et soviétiques

	Front de pénétration de la 9 ^e armée (96 km)			Secteurs allemands (41 km)		
	9 ^e armée	Allemands	Ratio	9 ^e armée	Allemands	Ratio
Bataillons	58	81	1/1,4	34	59	1/1,7
Canons	408	826	1/2,0	107	794	1/7,4
Mortiers	568	768	1/1,3	275	570	1/2,1
Blindés	52	340	1/6,5	52	340	1/6,5
Canons antichars	31	570	1/18	80	380	1/4,7

D'après David Glantz, *Kharkov, 1942*, Ian Allan, 2010

oculte complètement la situation catastrophique du Front du Sud le 18 mai ! Rien n'est dit sur l'attaque de Kleist au sud, alors que la position de la 9^e armée est intenable. Le 18, le III^e *Panzerkorps* et la 14^e *Panzerdivision* s'emparent de Barvenkovo. Le général Podlas, chef de la 57^e armée, tente une manœuvre de dégagement tandis que l'étau se resserre, mais son armée est taillée en pièces et tout son état-major est liquidé ; lui-même trouve la mort dans l'opération.

Ce n'est que le 19 mai que Timochenko prend conscience de la dure réalité. Non seulement son offensive a échoué, mais tout le groupe de choc Sud et deux armées du Front du Sud sont au bord de l'effondrement. Il ordonne que la 6^e armée se tourne vers le sud et le sud-est pour prendre les ponts sur le Donets puis demande à la *Stavka* l'autorisation de réunir toutes les unités encore debout pour lancer une puissante attaque à



Le *Landser* retrouve le moral après le choc des premiers jours, durant lesquels il a encaissé un terrible assaut. Ce servent de mitrailleuse fait route vers la position d'où il devra bloquer la tentative de percée soviétique.



Ce chasseur de chars allemand Marder III vient de mettre dans le mille ! Face aux Allemands, les unités de tanks soviétiques font piètre figure. Trop récentes, mal encadrées et mal coordonnées, elles sont surclassées par les formations de panzers.

attendent comme « l'araignée sur sa toile » (Paul Carell). Ralenties par un embouteillage monstre causé par le rétrécissement de la poche, les unités soviétiques sont à la merci de la Luftwaffe qui, comme à l'entraînement, n'a plus qu'à hacher son ennemi sans craindre de riposte. Les fusiliers russes se jettent sur les positions germaniques avec l'énergie du désespoir et se font littéralement saigner par les nids de MG-42. Lorsqu'une place allemande est submergée, les hommes se battent à la baïonnette, à la pèle, au poignard, dans des combats d'une brutalité inouïe ! À l'est du Donets, les restes de la 38^e armée de Moskalenko tentent de crever le « sac » et parviennent à extirper 22 000 hommes seulement du piège mortel. Sur les 765 300 soldats soviétiques, 170 958 ont été tués ou faits prisonniers et 106 232 ont été blessés. 277 190 soldats ont été rayés de l'ordre de bataille en deux semaines, et parmi eux l'Armée rouge a perdu ses cadres les plus expérimentés, la « crème » de ses officiers.

Izioum et crever la nasse. Vassilevski donne son feu vert.

Les ordres de Timochenko, donnés trop tardivement, vont en fait hâter la destruction de toutes les forces soviétiques. En effet, le 19 mai au soir, les Allemands interceptent les transmissions radio et savent dès lors que l'ennemi vient de changer ses plans, notamment en relevant la pression sur la 6^e armée de Paulus. Hitler et Bock décident alors de déclencher toute l'opération Fridericus, à laquelle il manquait encore le mouvement de la tenaille nord, en particulier de la 23^e Panzerdivision.

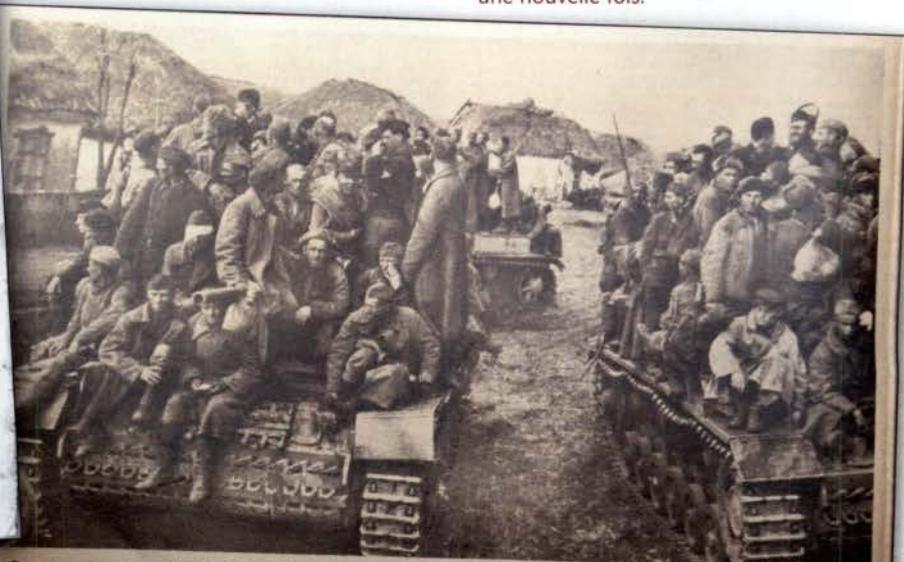
Kharkov aux mains des Allemands, la route du Caucase s'ouvre dangereusement. Les premières phases du plan Fall Blau (juin 1942) seront un cauchemar pour les Soviétiques.

De la bataille défensive au massacre

Le 20 mai, Bock et Kleist scellent le destin des forces de Timochenko dans le saillant de Barvenkovo. La 14^e Panzerdivision prend Protopopovka et réduit la pointe du saillant jusqu'à Balakleïa de 19 kilomètres. Paulus engage les 3^e et 23^e Panzerdivisionen de Volchansk vers Izioum pour terminer Fridericus. Le 21 mai, Timochenko ordonne aux 6^e et 38^e armées de lancer une attaque et de faire la jonction sur le Donets, dans le secteur de Balakleïa. En vain. Aucune des deux armées n'est en mesure d'entreprendre le moindre mouvement.

Du 22 au 28 mai, dans l'immense poche formée à l'ouest du Donets, se tient non plus une immense bataille mais un véritable massacre. Les forces soviétiques tentent le tout pour le tout pour desserrer l'étau et s'ouvrir un corridor sur le Donets, mais les Allemands

À Kharkov, les Soviétiques laissent plus de 170 000 soldats « sur le carreau ». L'attrition biologique voulue par Hitler semble atteinte une nouvelle fois.



Ostwärts CHARKOW
MOTORISIERT IN DIE GEFANGENSCHAFT

200 Bolschewisten auf den deutschen Panzern, die ein Dorf säuberten und die überwältigten Sowjets gleich zur Sammelstelle beorderten.
Aufnahme: 76. Kampferklärung von Dines, 24.6.42

À l'est de Kharkov, 200 bolchévistes, « motorisés » sur deux chars d'assaut allemands, sont achetés vers le cauchemar, un tas de cadavres en village, attendant les Russes s'y trouvent et les massacrent par le reste de la troupe.

Des conséquences désastreuses

La victoire de Kleist est complète. Le saillant d'Izioum a été réduit à néant et offre à l'Ostheer une très bonne base de départ pour le lancement du plan Fall Blau. Pour Hitler, Bock et même le très anxieux Halder, les piètres prestations de l'Armée rouge durant l'été 1941 se répètent. Les Soviétiques sont incapables de mener une offensive à la belle saison. Ils sont et seront toujours inférieurs aux Allemands. Ainsi, pour le Führer, l'affaire est entendue, et l'Allemagne ne peut que gagner dans le Caucase.

Pour les Soviétiques, c'est une véritable gifle que la Wehrmacht vient de leur asséner. En sous-estimant les capacités de l'Ostheer et en ne voyant pas les intentions ennemies – malgré tous les signaux –, Staline, la Stavka, Timochenko, Bagramian et Khrouchtchev ont ruiné leurs chances en fonçant dans un piège... que les Allemands ne leur avaient pourtant pas tendu volontairement ! C'est bien le hasard qui a placé la pointe de l'offensive soviétique sur les unités allemandes les plus puissantes. Mais même si les Soviétiques avaient connu plus de succès durant les opérations, la puissance de l'Ostheer aurait de toute façon fait la différence. Au pire, le plan Fall Blau et sa phase préliminaire (Fridericus) auraient été lancés avec quelques semaines de retard, et l'Armée rouge n'aurait rien pu y changer, même en prenant Kharkov.

Certes, les Soviétiques ont vraiment joué de malchance, mais ils ont aggravé une situation déjà compromise en multi-

Bibliographie

Erickson, John, *The Road to Stalingrad*, Cassel, 2007, 608 pages.

Glantz, David, *Kharkov 1942, Anatomy of a Military Disaster through Soviet Eyes*, Ian Allan Publishing, 2010, 415 pages.

Glantz, D., *To the Gates of Stalingrad: Soviet-German Combat Operations, April-August 1942*, University of Kansas, 2009, 678 pages.

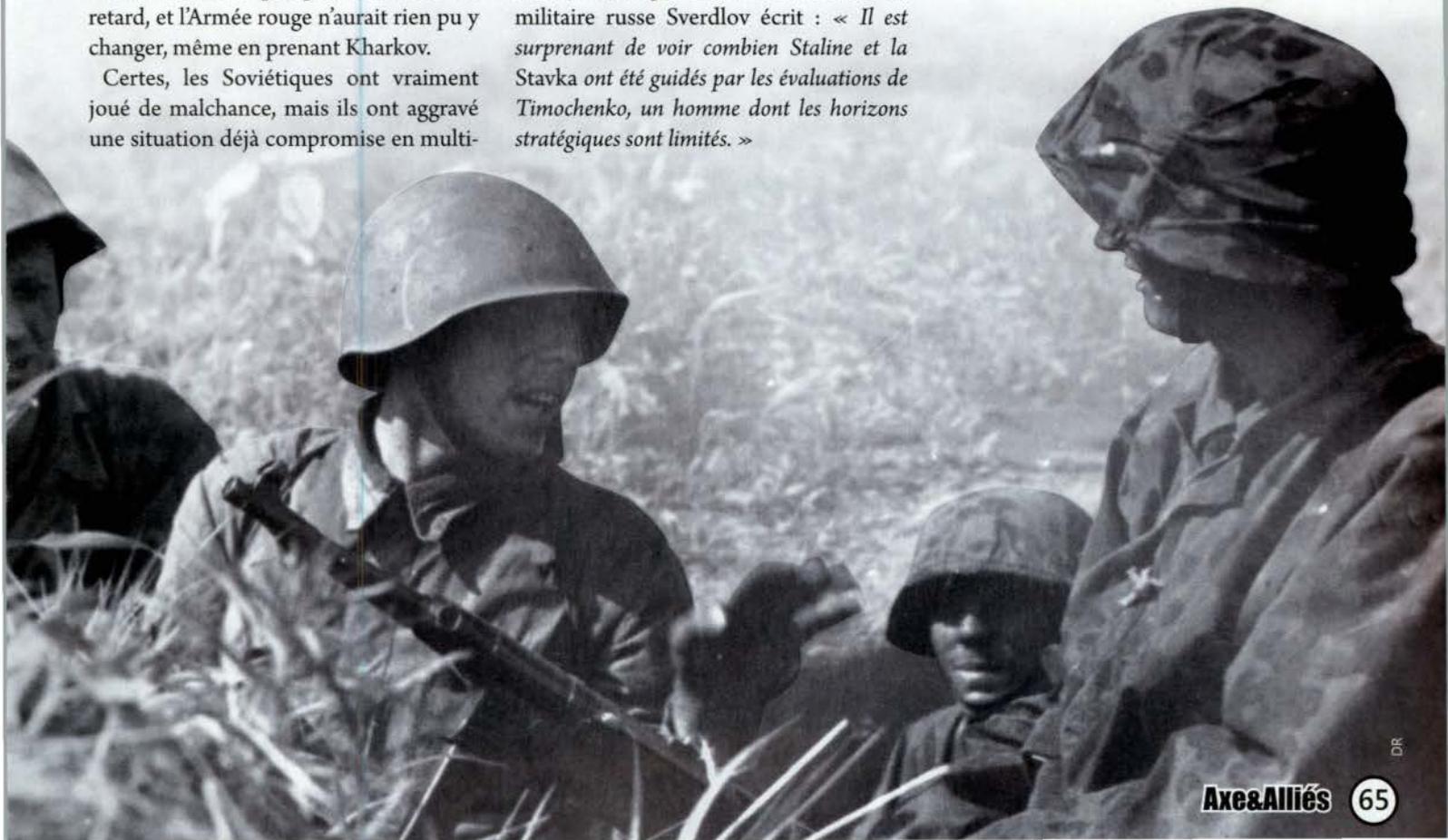
Lopez, Jean, *Stalingrad, la bataille au bord du gouffre*, Economica, 2008, Paris, 485 pages.

Overy, Richard, *Russia's War: A History of the Soviet Effort, 1941-1945*, Penguin, 1998, 432 pages.

pliant des erreurs fatales. Le rapport classé secret de 1951 en dresse la liste. La première et la plus importante a été l'échec complet du renseignement : mouvements d'unités, 1^{re} armée de Kleist, *Panzerdivisionen* à Kharkov... Les Soviétiques n'ont rien vu, et lorsqu'ils ont pu repérer des unités, l'information n'est jamais remontée dans les temps. En outre, les Soviétiques ont été incapables de manœuvrer leurs corps de tanks, avec des distances record entre les unités de tête et les bases arrière. Le troisième échec est celui de l'aviation, qui a laissé les Allemands maîtres du ciel. La coordination entre les Fronts du Sud-Ouest et du Sud a été catastrophique, et Timochenko n'a jamais réagi à temps pour faire face à la contre-attaque allemande. L'historien militaire russe Sverdlov écrit : « Il est surprenant de voir combien Staline et la Stavka ont été guidés par les évaluations de Timochenko, un homme dont les horizons stratégiques sont limités. »

Staline et Timochenko, portés par les victoires de l'hiver, ont été ivres d'optimisme et ont cru possible une victoire totale à Kharkov. Moskalenko parlera à juste titre du conditionnement idéologique et psychologique qui a guidé le Vojd et ses généraux. Comme l'a écrit David Glantz, « malheureusement, ce sont les soldats soviétiques qui en ont payé le prix ». ■

Un prisonnier soviétique est interrogé par des soldats allemands. Partout l'offensive allemande atteint ses objectifs. Hitler pense alors que l'Armée rouge, à l'image de ce soldat, est à la dérive. Il croit que la partie est gagnée et que le pétrole du Caucase sera bientôt allemand.





Les femmes SS

Les auxiliaires féminines de l'Ordre noir

Par Boris LAURENT

« L'Ange blond d'Auschwitz », la « Chienne de Buchenwald », le « Monstre de Kalmenhof », la « Terreur de Ravensbrück »... elles portent de sinistres surnoms et sillonnent les allées des camps de concentration et d'extermination nazis. Ces femmes, ouvrières, infirmières, secrétaires ou médecins dans le civil, se sont portées volontaires pour entrer dans la SS ou ont été enrôlées par les services de l'Ordre noir de Himmler pour devenir des auxiliaires féminines.

D'après les témoignages des survivantes, ces femmes SS (auxiliaires féminines ou *Aufseherinnen*) font preuve d'une cruauté et d'une violence inouïes et sèment la terreur parmi les prisonnières. Elles sont des milliers à servir dans les camps de concentration mais aussi dans des asiles et des hôpitaux, où des centaines de milliers de handicapés physiques et mentaux sont exterminés en vertu de la loi d'euthanasie promulguée sur ordre de Hitler en 1939. Durant toute la guerre, elles terrorisent les détenus et se livrent à des actes d'une rare barbarie.

De la cuisine au camp de concentration

Les femmes occupent une place centrale dans le projet hitlérien de *Volksgemeinschaft* (communauté du

peuple). Contrairement à l'autre grande dictature – l'URSS –, elles ne participent pas à l'effort commun dans les usines, dans les champs ou dans l'armée. La femme allemande doit d'abord fournir au Reich des enfants qui seront autant de soldats et de colons pour les territoires conquis à l'Est (espace vital ou *Lebensraum*). La politique nataliste allemande, particulièrement agressive, les encourage à mettre au monde le plus d'enfants possible. La SS de Himmler crée même un programme spécial appelé *Lebensborn* – source de vie –, sorte de pouponnières SS où sont élevés des enfants au sang pur issus de relations entre femmes allemandes et officiers de l'Ordre noir.

Au sein de l'association des femmes nationales-socialistes, l'organisation des femmes allemandes, dans les écoles ou dans la ligue des jeunes filles allemandes,

les valeurs de la famille et du dévouement au mari sont constamment enseignées. La règle des trois K prévaut : *Kinder, Kirche, Küche* (enfant, église et cuisine).

Le déclenchement de la guerre en 1939 et son intensification après l'attaque contre l'URSS (22 juin 1941) contraignent les autorités nazies à revoir la position de la femme dans la société allemande. Le « Prends une poêle, un ramasse-poussière et un balai et épouse un homme », préconisé par Göring dans ses « Neuf commandements dans la lutte ouvrière » publiés en 1934, a vécu. Le besoin toujours croissant de main d'œuvre pour remplacer les hommes partis au front oblige les femmes à travailler, notamment dans les usines – dans le cadre de l'année du Devoir, par exemple – ou à rejoindre les rangs de la Wehrmacht ou de la SS. Dans ces deux dernières organisations, il n'est pas



L'*Aufseherin* Ilse Koch, devenue tristement célèbre par sa cruauté, est surnommée la « Chienne de Buchenwald » ou encore la « Sorcière de Buchenwald ». Sa spécialité : la collection de tatouages humains ! Elle épouse le premier commandant du camp de Buchenwald, le SS Karl Koch, qui sera par la suite le commandant du camp de Lublin. Ilse est condamnée à la réclusion à perpétuité par le tribunal militaire de Dachau institué par la 3^e armée US – qui instruira le procès des criminels SS pour le massacre de Malmédy. Ilse Koch se suicidera en 1967.

question pour les femmes de combattre, contrairement au personnel féminin dans l'Armée rouge. Leurs tâches sont avant tout administratives et médicales – infirmières ou médecins. Dans la SS, elles servent comme *Schwester* (« sœur », indiquant leur statut d'infirmière) ou comme *Aufseherinnen* (auxiliaires féminines, gardiennes des camps).

Déshumanisation

Les *Aufseherinnen* sont issues de milieux sociaux très divers. Dans une large proportion, elles appartiennent aux classes moyennes et ouvrières. Beaucoup d'entre elles sont sans emploi, ou d'anciennes coiffeuses, institutrices, contrôleuses de tramway, et même, pour certaines, chanteuses d'opéra ! La petite et moyenne bourgeoisie côtoie les paysannes ou les ouvrières qui rêvent de s'élever socialement... et de servir l'Allemagne. En de très rares occasions, elles sont d'origine aristocratique par naissance ou mariage. On trouve parmi elles « nombre de volontaires, des grosses filles rouges et brutales » (Philippe Aziz) attirées par une solde élevée. En effet,

La « Hyène de Belsen »

« Elle avait l'air d'un ange » (Olga Lengyel). Que l'on ne s'y trompe pas, cette *Aufseherin*, qui débute sa carrière à 18 ans dans le camp de Ravensbrück en 1943 – après avoir été aide-soignante et raté ses études d'infirmière – se taille très vite une réputation de sadique. L'« ange » se révèle rapidement cruel et n'hésite pas à utiliser son fouet en permanence glissé dans sa botte. Irma Grese terrorise les détenues. Elle est transférée à Auschwitz, où elle gagne son surnom d'« Ange blond », puis à Belsen, où elle est vite affublée du sobriquet moins flatteur de « Hyène ». Arrêtée à la fin de la guerre, elle est accusée d'avoir tué des prisonniers, directement avec le pistolet qu'elle portait toujours ou en les faisant fusiller, et d'en avoir torturé d'autres. Elle est pendue à l'âge de 21 ans en décembre 1945. Son dernier mot fut « *Schnell!* »



une jeune fille de 22 ans célibataire peut débuter sa carrière à 35 Reichsmarks ; si elle est mariée, elle reçoit un peu plus de 135 RM, auxquels s'ajoutent 10 RM par enfant à charge. L'administration des camps fournit l'uniforme, les bas et les chaussures, ce qui permet de faire des économies.

Le recrutement s'effectue par petites annonces, via la ligue des jeunes filles

allemandes ou par recrutement forcé de la SS, qui pioche les futures gardiennes dans les usines. Certaines enfin sont d'anciennes surveillantes de camps de rééducation à qui on a fait miroiter des conditions de travail moins pénibles et un revenu plus conséquent. On estime à 3 500 le nombre de gardiennes qui passent par le camp de Ravensbrück pour suivre leur formation – le camp de Ravensbrück devient centre de stage obligatoire à partir de 1942.

Quelles tâches sont assignées à ces gardiennes ? Les *Aufseherinnen* nouvellement arrivées à Ravensbrück ignorent ce que l'on attend d'elles. Himmler prend soin en effet d'entourer la réalité du travail d'un voile de mystère. Aussi, lorsqu'elles arrivent dans le camp, beaucoup sont effarées par ce qui s'y passe. Mais en quelques jours, la déshumanisation des gardiennes est complète. La prise en main par les anciennes et l'atmosphère délétère transforment les plus innocentes en sauvages matonnes. Germaine Tillion, célèbre ethnologue française et résistante déportée à Ravensbrück, explique que certaines gardiennes prenaient plaisir à frapper



Les femmes servant dans la Wehrmacht (souvent dans l'administration) mais aussi dans la SS (gardiennes des camps) sont appelées « souris grises » à cause de la couleur de l'uniforme qu'elles portent. Le prestige de l'uniforme est important chez les gardiennes des camps, qui voient dans leur engagement une opportunité d'ascension sociale.



DR

Des prisonnières du camp de Ravensbrück – réservé aux femmes – sous la garde d'une *Aufseherin* portant la longue capote grise et le calot. Les détenues travaillent essentiellement dans l'industrie d'armement et les mines de sel.

les déportées, et notamment les plus faibles. Les autres battaient les prisonnières « avec rudesse et simplicité, comme un paysan sur son âne ».

Comme les hommes

À l'instar de leurs homologues masculins de la *Totenkopfverbände* – unité à « tête de mort » –, dont le chef Theodor Eicke a publié le tristement célèbre *zur Aufrechterhaltung der Zucht und Ordnung* ou Maintien de la discipline et de l'ordre qui prévoit une graduation des châtements pour chaque infraction ou crime, les femmes SS reçoivent elles aussi une formation poussée sur les différentes manières de punir les prisonniers.

Il faut dire que dans ce domaine, les *Aufseherinnen* excellent. L'*Oberaufseherin* Anna Klein-Plaubel de Ravensbrück traverse régulièrement les dortoirs et frappe violemment toutes celles qui ne se mettent pas en rang rapidement. Sa remplaçante, Luise Brunner, prend un plaisir sadique à garder les prisonnières dehors dans le froid durant d'interminables appels. Certaines, comme Gertrude Lefebvre, sont carrément hystériques et alcooliques et passent leur temps à injurier les détenues et à les battre. Dorothea Binz,

Oberaufseherin sous les ordres de Klein-Plaubel, n'hésite pas à les frapper à coups de pioche en riant aux éclats ! Juliette Collier, une ancienne détenue, note finalement que « toutes ces femmes étaient de *mœurs épouvantables. Elles cherchaient les contacts des ouvriers de l'usine ou des soldats allemands* ». Les relations entre *Aufseherinnen* et gardiens masculins sont en effet monnaie courante. La hiérarchie laisse faire. Pour quelques rares auxiliaires, un amant officier ou un mariage avec un haut gradé sont l'occasion de monter dans l'échelle sociale et de jouir de certains privilèges. C'est le cas de la redoutable Ilse Koch, plus connue comme la « Chienne de Buchenwald » ou « Sorcière de Buchenwald » (*Die Hexe von Buchenwald*), spécialisée dans la collection de tatouages prélevés sur les prisonniers, qui se marie avec le premier commandant de ce camp, Karl Otto Koch. Celui-ci, alors très en vue dans la SS et particulièrement bien noté par Theodor Eicke, mène grand train. La SS découvre par la suite un vaste réseau de corruption et de détournement de fonds appartenant à l'Ordre noir. Koch est jugé par un tribunal SS et reconnu coupable, entre autres, de détournements de biens, de meurtre (!), de violation des lois douanières... Condamné à mort, il est exécuté en avril 1945. Ilse Koch

Les femmes SS peuvent être engagées comme gardiennes ou comme infirmières (*Schwester*). Ce document sanctionne l'obtention d'une décoration militaire pour l'infirmière Linda Ink, qui sert dans la *20. Waffen-Grenadier Division* de la SS (division estonienne).

échappe à la peine capitale. Elle sera toutefois condamnée à la prison à vie par un tribunal ouest-allemand en 1951 et se suicidera en 1967.

Les infirmières de la mort

Si ces milliers de femmes servent comme gardiennes des camps, elles sont nombreuses à rejoindre les rangs des *Schwester* ou infirmières. Celles-ci se distinguent des *Aufseherinnen*. Issues pour la majorité de la bourgeoisie allemande, elles sont toujours « tirées à quatre épingles » dans des tenues strictes et sont dépourvues de toute vulgarité. À Ravensbrück, les infirmières ne participent pas aux beuveries organisées par les SS et notamment le médecin du camp, le Dr Rosenthal. L'équipe médicale est placée sous le comman-



DR



© Life

Camp de Bergen-Belsen, 23 avril 1945. L'armée britannique, qui a libéré le camp le 15 avril, surveille les *Aufseherinnen* Anneliese Kohlmann, Charlotte Pliquet, Freida Walter et Ilse Förster, qui enterrent les cadavres de prisonniers morts de mauvais traitements, abattus par les gardiens ou ayant succombé au typhus.

dement de l'*Oberschwester* Elizabeth Marschall, connue pour avoir secondé le Dr Gebhardt dans ses terribles expériences.

Germaine Tillion a dressé un portrait de ces infirmières : « Il y avait une majorité de vieilles filles haineuses : l'aigre et blême Schwester Lisa, rancie dans le célibat et qui ressemblait à un long salsifis gratté ; l'inférieure Erika, d'autres qui étaient passives et indifférentes, telle la Schwester Martha donnant flegmatiquement les pastilles de poison et l'aspirine, aussi impartiale dans un cas que dans l'autre. »

Mais la pire des femmes appartenant au corps médical du camp est sans aucun doute le Dr Herta Oberheuser. Contrairement à son collaborateur à Ravensbrück, le Dr Schydlausky, elle n'appartient pas à la SS, mais elle exercera son activité dans l'Ordre noir tout au long de la guerre. Lors des visites médicales, Oberheuser a coutume de faire défiler les prisonnières comme du bétail. Elle pratique l'euthanasie en injectant du pétrole dans les veines de détenues. Lors de son procès, elle affirmera avoir agi pour soulager les malades de leurs souffrances ! Elle est arrêtée en 1945 et traduite devant le tribunal de Nuremberg. Elle sera d'ailleurs la seule femme dans le box des accusés lors du « Procès des médecins ». Froide, elle affirme devant ses juges : « Je n'ai fait qu'obéir aux ordres de mes supérieurs. » Malgré les nombreux témoignages des anciennes prisonnières, elle échappe à la peine de mort. Les Dr Gebhardt et Schydlausky seront pour leur part exécutés en 1948 pour crimes



© National Archives

Josef Kramer sert comme adjoint de Rudolf Höss à Auschwitz puis dirige le camp de Natzweiler-Struthof avant d'être nommé commandant de Bergen-Belsen, où il rejoint Irma Grese (à gauche). Il sera condamné à mort et pendu le 13 décembre 1945.

de guerre et crimes contre l'humanité. Herta Oberheuser est condamnée à 20 ans de prison mais vite relâchée pour « bonne conduite ». Elle exercera la médecine jusqu'en 1958 avant d'être radiée de l'Ordre des médecins.

Beaucoup de ces infirmières ou médecins de la mort échappent à la justice des vainqueurs, certaines se mêlant aux flots continus de civils fuyant les combats. D'autres, capturées, ne feront que quelques années de prison malgré leurs crimes odieux. Mais toutes justifieront leurs actes de la même manière : elles n'ont fait qu'obéir aux ordres. ■

Bibliographie

- ▶ Aroneanu, Eugene, ed. *Inside the Concentration Camps* Trans. Thomas Whissen. New York: Praeger, 1996.
- ▶ Aziz, Philippe, *Les médecins de la mort*, 4 tomes, Famot, Paris, 1975.
- ▶ Brown, Daniel Patrick, *The Camp Women. The Female Auxiliaries Who Assisted the SS in Running the Nazi Concentration Camp System*. Atglen, Schiffer Publishing, 2002.
- ▶ Thalmann, Rita, *Être femme sous le III^e Reich*, Robert Laffont, Paris, 1982.



Ilse Koch lors de sa comparution au tribunal militaire de Dachau en 1947. En 1948, faute d'éléments prouvant qu'Ilse Koch a sélectionné des prisonniers pour les tuer et ainsi prendre leurs tatouages, sa peine de prison à perpétuité se voit réduite à 8 ans.



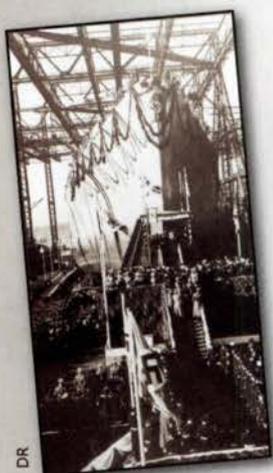
Irma Grese (à gauche), alias « l'Ange blond d'Auschwitz » ou la « Hyène de Belsen ». À droite, Hilde Lohbauer, surnommée « la SS sans uniforme », est une ancienne détenue de droit commun du camp de Ravensbrück. Elle devient kapo puis responsable du service du travail. Elle sera condamnée à 10 ans de prison et libérée en 1950.

Le cuirassé "Bismarck"

Le fleuron de la Kriegsmarine

Par **Christophe PRIME**

L'avènement au pouvoir d'Adolf Hitler s'accompagne d'un ambitieux programme de réarmement qui contourne allègrement les clauses du traité de Versailles. L'amiral Erich Raeder conçoit l'ambitieux plan Z, qui doit permettre à son pays de se doter d'une puissante flotte de surface pour concurrencer la Royal Navy et dont les cuirassés de poche constituent l'épine dorsale.



DR

Hambourg, 14 février 1939. Le Führer Adolf Hitler vient célébrer le lancement du cuirassé. Ce bâtiment symbolise à lui seul la volonté de Hitler de réarmer l'Allemagne malgré les clauses du traité de Versailles.

Hitler visite le cuirassé avec l'amiral Raeder et le commandant du bâtiment, le Kapitän zur See Lindemann. L'armement du *Bismarck* est impressionnant, avec notamment ses huit canons de 380 mm.

La nouvelle génération de cuirassés allemands allie vitesse, protection et puissance de feu. La conception du *Bismarck* et de son sistership, le *Tirpitz*, est lancée en 1934. Le déplacement, fixé à 35 000 tonnes, passe à 42 600 tonnes, soit bien au-dessus des 10 000 tonnes autorisées par le traité de Versailles.

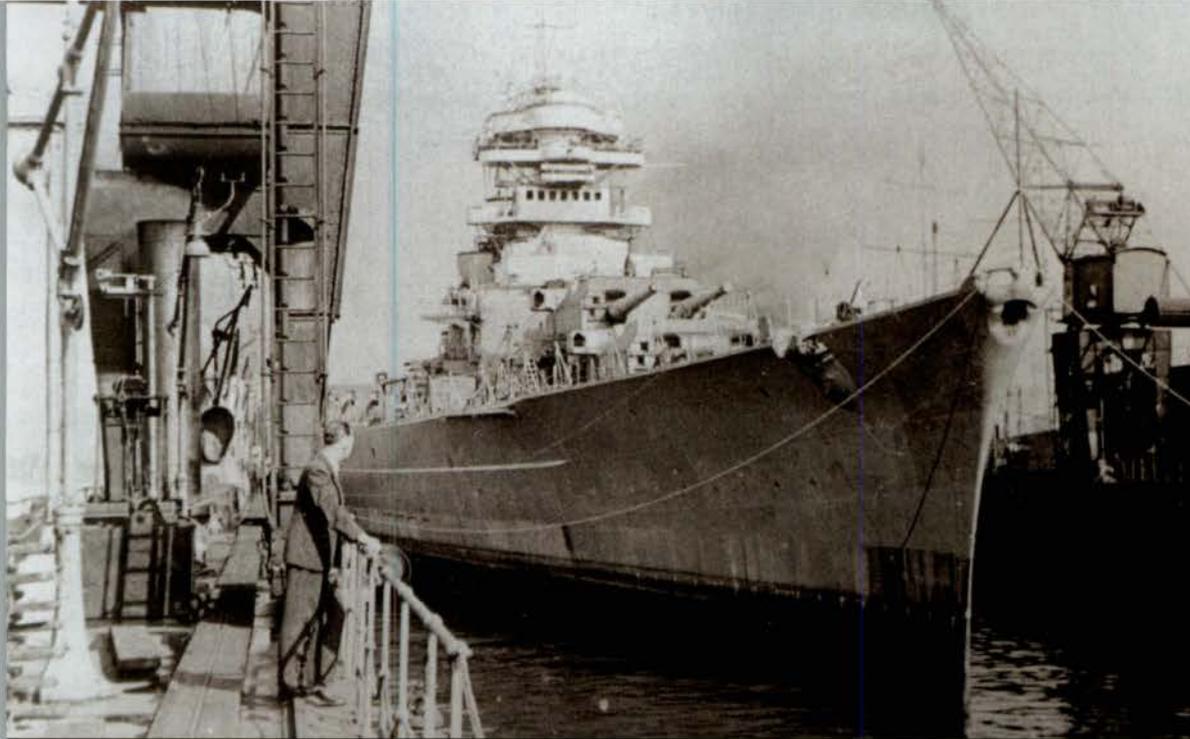
Les canons de 380 mm répartis dans quatre tourelles constituent l'armement principal. Douze pièces de 150 mm et 16 de 105 mm complètent l'arsenal. Les ponts supérieurs sont hérissés de canons de 37 mm et de 20 mm de *Flak*. La coque, longue de 251 mètres, est effilée et reste très élégante. Sa largeur hors norme lui confère une

stabilité à toute épreuve, et son blindage lui permet d'encaisser les coups directs les plus sévères. L'acier est épais de 360 mm à certains endroits. Bien que son déplacement atteigne 51 000 tonnes à pleine charge, la vitesse du *Bismarck* frôle les 31 nœuds.

Le bâtiment est propulsé par trois turbines à vapeur Blohm & Voss qui permettent d'aller encore plus vite que les autres navires – cette technologie est directement inspirée des *dreadnoughts* britanniques, dont le premier modèle, le *HMS Dreadnought*, a été lancé en 1906.

Le bâtiment sort du port de Hambourg le 14 février 1939 et entre en service le 24 août 1940 sous les ordres du capitaine de vaisseau





L'épave du cuirassé est retrouvée en 1989 par l'océanographe Robert Ballard à plus de 600 kilomètres au nord-ouest de Brest. Le réalisateur canadien James Cameron a tourné un documentaire sur le cuirassé en 2002 (*Expedition: Bismarck*).



Une puissante tourelle de 380 mm. Le *Bismarck* dispose d'un système d'optique (de fabrication Zeiss) et de calcul pour la conduite de tirs très performants.

suit seul sa route vers le sud. Traqué sans relâche, le cuirassé échappe aux torpilles des bombardiers Swordfish du porte-avions *HMS Victorious*. Les Britanniques perdent alors la trace du cuirassé allemand.

Après 36 heures d'attente, un Catalina du *Coastal Command* repère le *Bismarck* à 790 miles de Brest. Les Swordfish lancent deux nouvelles attaques. La seconde est la bonne. Une torpille bloque le gouvernail, paralysant le navire allemand. Le 27, à 9h du matin, en pleine tempête, le *HMS Rodney* et le *HMS King George V* ouvrent le feu à 15000 mètres. Après une heure de combat, le *Bismarck* n'est plus qu'une épave rongée par les flammes. Pendant que l'équipage hâte sa fin en le sabordant, le croiseur *Dorsetshire* donne le coup de grâce. Le cuirassé allemand sombre pavillon haut, entraînant avec lui 1977 hommes. Pour Churchill, l'honneur est sauf. ■

Ernst Lindemann. Ce fleuron de la flotte du III^e Reich, le navire de guerre le plus puissant du monde jusqu'à l'entrée en lice du cuirassé géant japonais *Yamato*, inspire la crainte au sein de l'amirauté britannique. Début 1941, Raeder organise l'opération « Rheinübung », qui doit mettre en œuvre un impressionnant groupe de chasse autour du *Bismarck*.

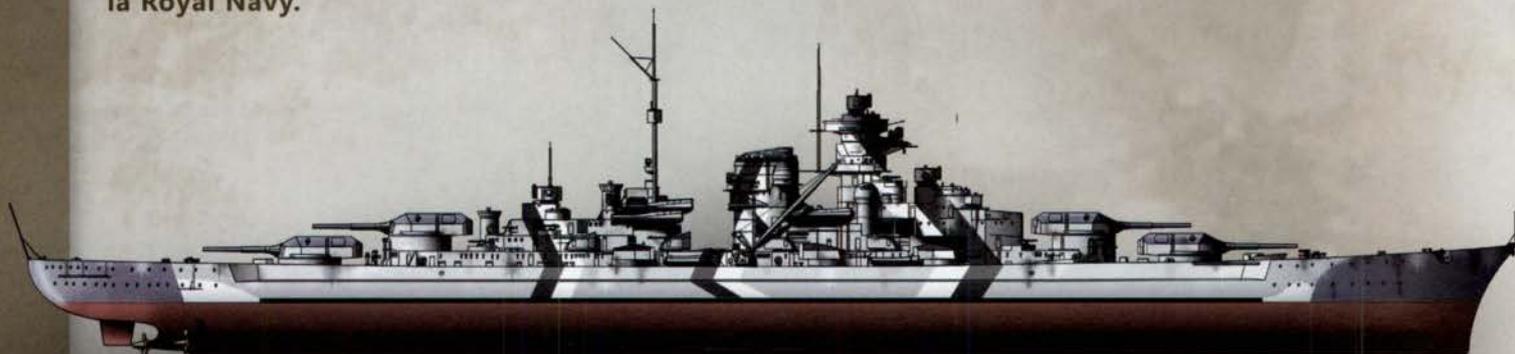
Le prédateur des mers appareille le 18 mai, accompagné du croiseur lourd *Prinz Eugen*. L'escadre allemande du contre-amiral Lütjens est rapidement repérée par la Royal Navy, qui met toutes ses forces en alerte. Après avoir fait escale à Bergen, les deux bâtiments gagnent l'Atlantique en contournant l'Islande pour intercepter les convois rejoignant l'Écosse. Les mauvaises conditions météorologiques leur permettent d'échapper à leurs poursuivants jusqu'au soir du 23 mai, lorsque les croiseurs *Suffolk* et *Norfolk* établissent le contact radar à la sortie du détroit du Danemark.

Le 24 à l'aube, les croiseurs de bataille *HMS Hood* et *HMS Prince of Wales* engagent le combat. Le *Bismarck* et le *Prinz Eugen* ripostent en concentrant leur feu sur le *Hood*, qui est mortellement atteint. Pris à partie, le *Prince of Wales* est sévèrement avarié et doit rompre le combat. Malgré une importante fuite de mazout, le *Bismarck* pour-

Appareillage du *Bismarck* en mai 1941. Ce bâtiment doit mener la guerre aux convois alliés en mer du Nord, mais il sera coulé par la Royal Navy moins d'un mois après le début de l'opération.



Le *Bismarck* symbolise la renaissance et la fierté de la marine de guerre allemande après le diktat de Versailles. Ce bâtiment est celui de tous les superlatifs. Il est l'orgueil du III^e Reich, dont l'objectif est de surclasser la Royal Navy.

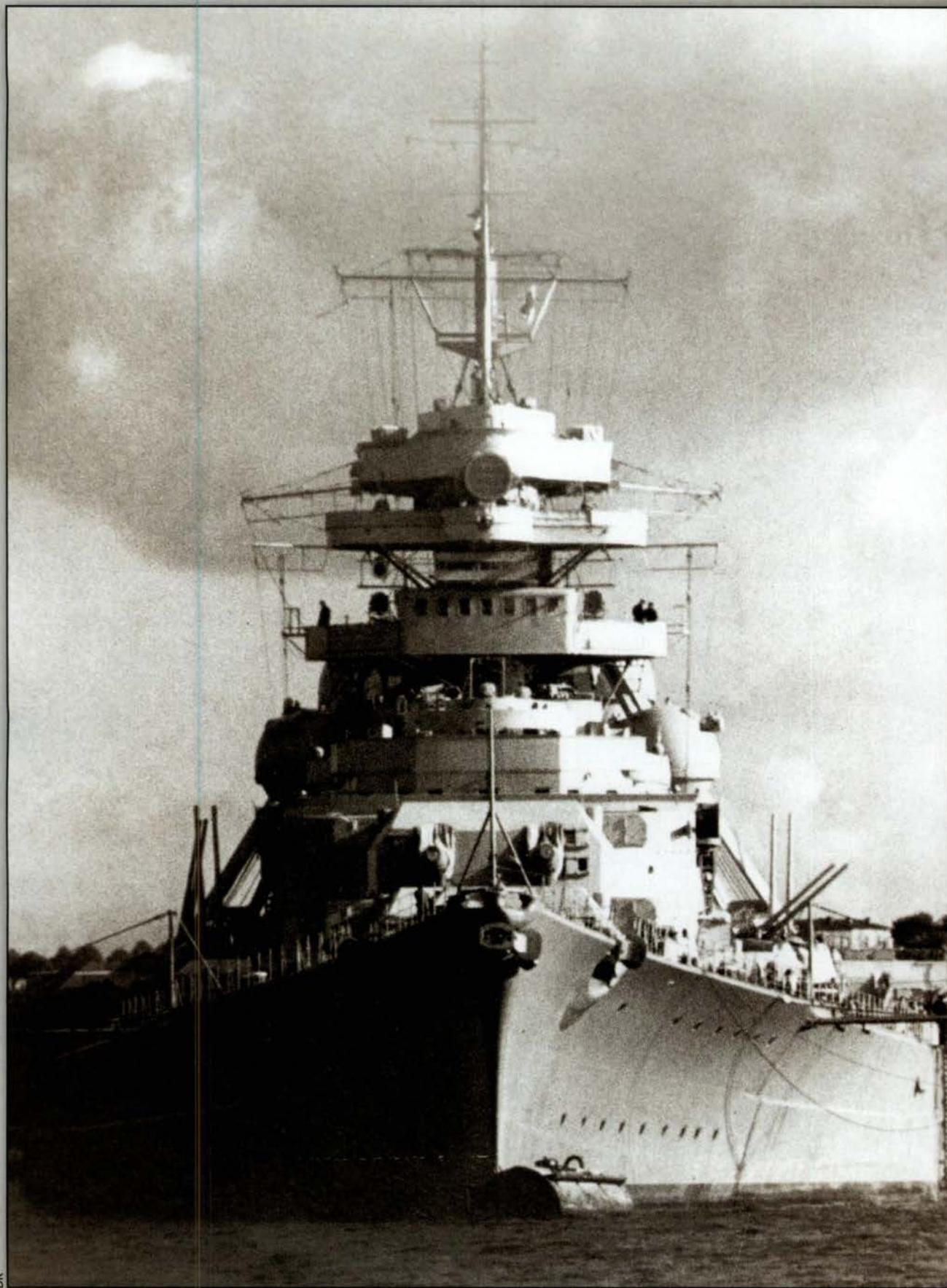


Spécifications

Type : cuirassé
 Équipage : 2 092 hommes
 Déplacement max. : 51 000 tonnes
 Longueur : 251 mètres
 Largeur : 36 mètres
 Tirant d'eau : 9 mètres
 Vitesse : 28-31 nœuds
 Armement : 8x380 mm ; 12x150 mm ;
 16x105 mm ; 12x20 mm



Outre un armement impressionnant, le *Bismarck* dispose de six aéronefs propulsés par deux catapultes ; insuffisant toutefois pour espérer battre les Britanniques. Un seul porte-avions est construit, le *Graf Zeppelin* (1935), mais il ne sera jamais mis en service. L'Allemagne a manqué son rendez-vous avec l'aéronavale.



DR

Le cuirassé *Bismarck*, fleuron de la Kriegsmarine, porte le nom du célèbre chancelier qui a réuni l'Allemagne. Sa construction débute à Hambourg en 1936. Trois ans plus tard, le *Bismarck* est lancé. Il ne participe qu'à une seule opération, en mai 1941.

... Hitler avait pris Stalingrad

Par Boris LAURENT

En 1942, Hitler aurait pu prendre Stalingrad. Et après ? L'URSS aurait continué la guerre, et le cours du conflit germano-soviétique n'aurait pas été changé, ceteris paribus. C'est en tout cas la tendance de l'historiographie, qui soumet aux passionnés et aux historiens une vision déterministe. Très peu pour Axe & Alliés. « On n'écrit pas l'Histoire avec des "si", répète-t-on souvent. Or, justement si ! » (Antoine Prost).

Septembre 1942. La 6^e armée allemande progresse dans les faubourgs de Stalingrad. Et si Hitler avait pris Stalingrad ? L'historien américain David Glantz indique qu'il est vain de remettre en question l'utilité des « *What if* » (Et si...), car la nature humaine a décidé qu'hypothèses et suppositions doivent exister et que les questions qu'elles sous-tendent doivent être abordées.

« **L'**histoire contrefactuelle est une nécessité sans laquelle il serait impossible de trouver les causes réelles » d'un événement (Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*). Exercice difficile, l'uchronie en Histoire propose, « à partir de matériaux fiables, le roman vraisemblable de ce qui aurait pu se passer ».

Des historiens anglo-saxons et français se sont interrogés sur le degré d'importance d'un événement (bataille décisive, tournant de la guerre...) et sur sa portée, en prenant en compte tous les paramètres possibles – politiques, économiques, psychologiques, culturels... – qui interagissent les uns avec les autres. Ils ont cherché d'autres alternatives pour mieux expliquer l'événement tel qu'il s'est réellement passé, pour analyser ses causalités. Il ne s'agit pour pas autant de « *produire du vrai ou du faux, mais d'inciter les lecteurs à des alternatives crédibles, subissant à leur tour la pression des structures historiques (...)* » (Fabrice d'Almeida et Anthony Rowley, *Et si on refaisait l'histoire*).

L'historien américain David Glantz, spécialiste du conflit germano-soviétique et de l'Armée rouge, a été l'un des premiers à réfléchir à l'impact qu'aurait pu avoir tel ou tel événement sur le cours de la guerre à l'Est. En fait, cette approche est l'anti *ceteris paribus sic stantibus* (toutes choses étant égales par ailleurs). Jean Lopez ne manque pas de nous rappeler à propos de Stalingrad que « *les batailles font aussi l'Histoire. Si un seul combat ne peut déterminer l'issue de toute la guerre, il en est qui pèsent plus lourd que d'autres. L'oublier, c'est risquer de passer par pertes et profits les facteurs psychologiques et politiques, tenir la volonté de se battre pour quantité négligeable.* » (*Stalingrad, la bataille au bord du gouffre*, Économica, p. 463).

Le sort de la guerre est joué d'avance

C'est la thèse que l'historien Alan J. Levine développe dans un article paru en 1985 dans la revue *The Journal of Strategic Studies* (volume 8, issue 1, *Was World War II a Near-run Thing?* pp. 38-63). Selon lui, un très grand nombre d'idées fausses résistent à la quantité d'articles et de livres parus sur la Seconde Guerre mondiale. L'une d'elles affirme que les nazis sont passés très près de la victoire. Or, pour cet historien, les chances de victoire allemande sont nulles. Si dès 1940 « *l'Allemagne est dans un cul-de-sac* », c'est à partir de décembre 1941 et l'entrée en guerre des États-Unis que le Reich est définitivement perdu. Même en terrassant l'URSS, la puissance des Alliés de l'Ouest, notamment aérienne, aurait fait la différence. Malgré une victoire sur Staline, l'Allemagne aurait été asphyxiée puis écrasée et aurait capitulé de la même manière. Certes, mais dans l'analyse de Levine, la bataille de Stalingrad est négligemment mésestimée.

Hitler a une belle occasion de prendre Stalingrad – rappelons qu'au début du plan « Fall Blau »,





Stalingrad n'est en aucun cas un objectif prioritaire. Entre le 10 et le 20 juillet 1942, rien ou presque ne vient s'intercaler entre la 6^e armée de Paulus et la cité sur la Volga. Seuls les débris de la 38^e armée soviétique fuient la progression allemande sans représenter de danger. Mais Hitler commet plusieurs erreurs qui l'empêcheront de prendre la ville. D'abord, il donne la priorité logistique aux armées qui foncent vers le Caucase. Comme le souligne Jean Lopez, les Soviétiques se rapprochent de leurs bases alors que les hommes de la 6^e armée s'en éloignent. Puis Hitler déroute inutilement la 4^e armée de panzers vers le sud pour appuyer Kleist, qui franchit le Don. Or, si elle avait porté l'effort sur Stalingrad en duo avec la 6^e armée, le sort de la ville aurait été scellé. Le 31 juillet, la 4^e armée de panzers fait demi-tour. Trop tard, la fenêtre d'opportunité s'est déjà refermée.

En septembre, Paulus lance les offensives dans la ville sans aucune réserve. Face à lui, la 62^e armée soviétique de Tchouïkov est à bout de souffle et ne dispose d'aucune unité pour la relever. Les réserves, qui auraient permis à Paulus de prendre la ville, existaient pourtant bien au début des opérations, mais Hitler les a éparpillées. On peut aisément imaginer le carnage suite au choc entre les 9^e et 11^e divisions de panzers, la *Grossdeutschland* et la 1^{re} division SS *Leibstandarte* contre une faible 62^e armée soviétique !

Si Hitler avait pris Stalingrad

À Stalingrad, Staline joue la survie de son régime. Durant quelques mois, le spectre de la Russie impériale, dont les bases avaient été ébranlées entre autres par les échecs de la Grande Guerre, plane au-dessus de la ville des confins. Hitler maître de Stalingrad en octobre 1942, avec une 6^e armée renforcée, la contre-offensive soviétique de novembre aurait heurté une force capable de la repousser. L'*Ostheer* aurait alors eu la possibilité de contre-attaquer les formations mécanisées soviétiques grâce au XXXXVII^e *Panzerkorps* (prévu pour le plan de dégagement de Paulus – opération « Wintergewitter ») renforcé par la 1^{re} armée de panzers – mais impliquant de fait l'arrêt de

La 62^e armée soviétique est au bord de l'effondrement dès octobre 1942. Mais elle va bénéficier d'une erreur de Hitler qui éparpille les réserves de la 6^e armée de Paulus qui dès lors n'a plus assez de forces pour prendre la ville.



Une victoire allemande à Stalingrad et l'Armée rouge n'aurait pas pu réussir dans sa contre-offensive de novembre 1942.

Les formations blindées de Vatoutine, qui mèneront de formidables offensives en Ukraine en août et septembre 1943, auraient été sérieusement affaiblies par la résistance de l'*Ostheer*.

Si Stalingrad était tombée, la cohésion de l'Armée rouge et sa fidélité envers le *Vojd* auraient été sérieusement ébréchées. Staline joue véritablement la survie de son régime à Stalingrad.

l'offensive dans le Caucase dès novembre 1942. Stalingrad dans les mains de Hitler et des troupes repliées sur de bonnes positions dans le Caucase, l'*Ostheer* aurait passé l'hiver « au chaud », dans des conditions favorables, et aurait été prête pour les opérations du printemps : assauts sur Grozny, Astrakhan et Bakou. Au pire des cas, le Reich aurait fermé le robinet aux Soviétiques, obligés dès lors de limiter leurs opérations offensives, faute de carburant. Certainement, la prise de Stalingrad aurait offert à Hitler les moyens de relancer une offensive d'envergure dès le printemps 1943.

Quid de l'état moral de l'Armée rouge et de la population soviétique après le désastre de Kharkov (mai 1942) et la perte de Stalingrad ? On peut décemment envisager que la prise de la ville n'aurait pas été un revers de plus, mais bien le revers de trop pour l'Union soviétique. Le moral des combattants, déjà mis à mal, aurait fini de s'effondrer, et les désertions se seraient multipliées. À l'arrière, les usines, étroitement contrôlées par les commissaires politiques qui imposent des conditions de travail épouvantables, se seraient soulevées. Le peuple russe, soumis à un effort incroyable à coup de privations massives et sous une menace permanente, aurait été ébranlé et se serait certainement révolté, tout comme les populations du Caucase, pleines de ressentiment à l'égard de Moscou.

Mais l'Allemagne aurait-elle eu la possibilité de gagner la guerre après avoir réglé la question soviétique ? Nous pensons que non. Les Alliés l'auraient emporté probablement en 1946 ou 1947 et en utilisant la bombe atomique sur le Reich. En revanche, l'Armée rouge, privée de ses ressources et saignée à blanc par l'*Ostheer*, n'aurait pas pu mener sa formidable chevauchée jusqu'à Berlin. À peine aurait-elle pu rejoindre Kiev ! Durant l'été 1942, l'Histoire a donc hésité. Si Hitler avait pris Stalingrad, la carte de l'Europe aurait alors eu un autre découpage et le monde un autre visage. ■



“Quand j’entends le mot culture, je sors mon revolver” est une citation de Hanns Johst

La mise au pas de la culture allemande

Par Boris LAURENT

Baldur von Schirach, Josef Goebbels ou encore Hermann Göring ont eu droit à la paternité de cette citation apocryphe qui en réalité est : « Quand j’entends parler de “culture”, j’ôte le cran de sûreté de mon Browning » (Wenn ich “Kultur” höre... entsichere ich meinen Browning). Dans l’excellent et poignant De Nuremberg à Nuremberg, de Frédéric Rossif, la phrase est attribuée à Baldur von Schirach, chef des Hitlerjugend, qui, il est vrai, l’a réellement prononcée. Mais son véritable auteur est le dramaturge allemand Hanns Johst, qui l’a écrite pour sa pièce Schlageter, publiée en 1933.



Après le refus de l’écrivain nationaliste et conservateur Ernst Jünger, Hanns Johst, rallié très tôt au régime nazi, devient le président de la section littéraire de l’académie de Prusse.

Schlageter est généralement considérée comme l’œuvre la plus réussie du théâtre national-socialiste. Jouée pour l’anniversaire de Hitler le 10 avril 1933, cette pièce domine la scène allemande jusqu’en 1934. Pour l’historien Gerwin Strobl, il s’agit d’abord d’une manipulation intelligente des émotions du public allemand. La pièce, en phase avec l’humeur du temps, est une véritable biographie héroïque d’Albert Leo Schlageter, membre d’un corps franc qui mena des opérations de sabotage dans la Ruhr occupée par les Français durant les années 1920. Arrêté, il fut exécuté en 1923 et devint dès lors le symbole de l’héroïsme allemand contre la tyrannie des vainqueurs de 1918. C’est le parti nazi qui exploita le plus la vie et le combat de Schlageter, devenu martyr de la cause nationaliste allemande – Hitler en parle d’ailleurs dans *Mein Kampf*.

L’objectif de Hanns Johst est bien de mener le public à abandonner la raison, le sens de la critique et à accepter la vision irrationnelle de l’Histoire dominée par le projet idéologique national-socialiste.

De fait, Hanns Johst est véritablement le symbole du ralliement des artistes et écrivains au national-socialisme. Dès 1928, il rejoint la Ligue

du combat pour la culture allemande (*Kampfbund für deutsche Kultur*) dirigée par le théoricien du nazisme Alfred Rosenberg. En 1932, il rejoint le parti nazi, et en 1933, il signe le célèbre *Gelöbnis treuester Gefolgschaft*, vœu d’allégeance à Hitler formulé par 88 écrivains et poètes allemands. En 1935, il devient président de la puissante *Reichsschrifttumskammer* (Chambre des écrivains du Reich) contrôlée par Goebbels.

Car c’est bien le ministre de la Propagande qui met au pas toute la culture allemande. « *Quand j’entends le mot culture, je sors mon revolver* » sied à merveille à Josef Goebbels, qui, contrairement à ce qu’a pu affirmer l’historien David Starkey, n’a cependant jamais prononcé cette phrase (cf. *The Guardian*, « Queen is poorly educated and philistine, says Starkey », édition du samedi 22 décembre 2007). S’il n’use pas d’un Browning ou même d’un Lüger, Goebbels sait manipuler les masses par des mises en scène spectaculaires, comme l’autodafé de 1933, déclenché contre les auteurs qui ne respectent pas « l’esprit allemand ».

La dévotion de Johst envers le régime nazi et son maître Adolf Hitler est totale tout au long de la guerre. Il entre dans la SS et, en 1944, il fait son entrée dans la *Gottbegnadeten-Liste* établie par Goebbels, qui recense les artistes les plus importants pour la culture nazie et les exempte de service militaire. Johst y côtoie Carl Orff (compositeur de *Carmina Burana*), Richard Strauss ou encore le sculpteur Arno Breker.

Johst est arrêté par les Alliés et jugé en 1949 pour sa collaboration intellectuelle. Il purge une peine de trois ans de prison. À sa sortie, il ne peut plus exercer d’activité littéraire. Il décède en 1978. ■



C’est par le feu que sont détruits les ouvrages que les nazis rejettent. Goebbels imagine de grandes cérémonies pour « purifier » la culture allemande.

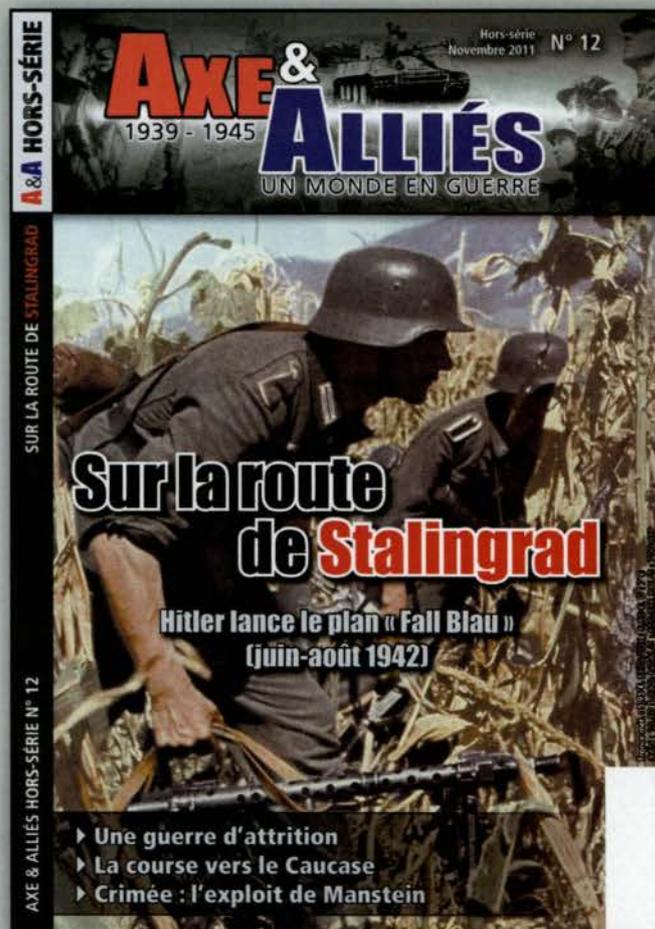
La deuxième grande offensive stratégique du Reich en URSS, qui conduira au désastre de Stalingrad

« L'ennemi n'a réussi nulle part à organiser une nouvelle ligne de défense. Partout où il a été attaqué, sa résistance s'est effondrée rapidement et il a fui. » En juillet 1942, von Bock pense que l'affaire est entendue. L'optimisme du *Generalfeldmarschall* ne dément pas celui de Hitler, qui, convaincu que l'URSS est à bout de souffle, a lancé le 28 juin 1942 l'opération « Fall Blau » (ou « plan Bleu ») pour saigner une nouvelle fois l'Armée rouge et priver l'ennemi de ses ressources pétrolières dans le Caucase.

La Wehrmacht, qui démarre ainsi sa deuxième grande offensive stratégique en territoire soviétique, avance inexorablement, brisant toutes les défenses adverses. Au bout de la route, qui ne cesse de s'enfoncer en Russie, il y aura Stalingrad, le premier grand choc urbain entre deux armées qui se livrent une guerre d'attrition totale. Pourtant, cette ville des confins n'est pas un objectif prioritaire dans l'élaboration de l'offensive de l'été 1942.

Ce hors-série d'*Axe & Alliés* vous propose une étude complète des préparatifs et de l'exécution du plan Bleu. Vous suivrez toutes les phases de la stratégie définie par Hitler. Vous plongerez également au cœur des terribles batailles d'encerclement conduites par la 6^e armée de Paulus, celle-là même qui se retrouvera piégée à Stalingrad.

Oui, la Wehrmacht est passée près d'une victoire totale, mais elle a gâché ses chances durant l'offensive d'été 1942, sur la route de Stalingrad.



À découvrir en kiosque fin novembre ou en pré-commande à la rédaction

Bon de commande

Je commande **Axe & Alliés HS n° 12 : Sur la route de Stalingrad**
7,50 € pièce + frais de port (2 € pour France mét. et Corse, 4 € pour autres destinations)

Nom et prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

Pays : E-mail :

Renvoyez votre commande avec votre règlement à :
Axe et Alliés, 395 rue Paradis, 13008 Marseille.

Je règle par chèque
(à l'ordre des éditions du Paladin)

Je règle par carte bancaire

Titulaire :

N° carte :

Cryptogramme :

Validité : __ / __

Le bimestriel

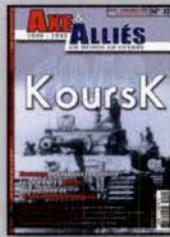
Tous les deux mois, en plus des articles et rubriques réguliers traitant tous les aspects du conflit, Axe & Alliés vous offre un dossier exhaustif sur l'un des moments cruciaux de la Seconde Guerre, composé par un historien spécialisé, à l'aune des dernières publications.

5,95 €
+ frais de port

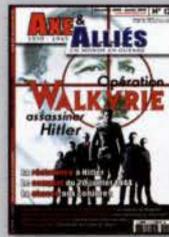
⚠ Les n°1 à 8, le n°11 et les HS n°1 et 2 sont définitivement épuisés.



A&A n°9



A&A n°10



A&A n°12



A&A n°13



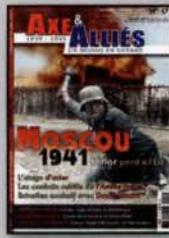
A&A n°14



A&A n°15



A&A n°16



A&A n°17



A&A n°18



A&A n°19



A&A n°20



A&A n°21



A&A n°22



A&A n°23



A&A n°24



A&A n°25



A&A n°26



A&A n°27

Les hors-série

Complétez votre collection avec nos numéros spéciaux : des ouvrages de fond qui mettent à votre disposition une documentation complète sur l'un des aspects majeurs du conflit ou l'un de ses acteurs principaux.

Les anciens : 6,95 € + frais de port

Les nouveaux : 7,50 € + frais de port

A&A HS n°3



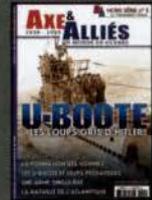
Le nazisme, une religion ?
La construction d'une foi germanique, puis nationale-socialiste, son application à partir de 1933, ses codes, rites, son ordre noir.

A&A DOS 01



Göring
Chef de la Luftwaffe, passionné d'art mégalomane, Göring sera désigné par Hitler successeur du Reich avant d'être désavoué et accusé de haute trahison.

A&A HS n°5



U-Boote
Les U-Boote, une arme singulière : la formation des hommes ; la bataille de l'Atlantique ; les chasseurs de U-boat.

A&A HS n°6



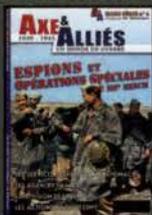
Goebbels
Le plus exalté, doctrinaire et cynique des complices d'Hitler.

A&A HS n°7



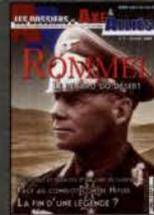
Le front de l'Est
Les principales batailles livrées entre l'Allemagne et l'URSS. Les causes de la victoire soviétique.

A&A HS n°4



Espions et opérations spéciales du III^e Reich
Les services secrets de la Wehrmacht, les agences de la SS, la division Brandebourg, Otto Skorzeny...

A&A DOS 02



Rommel
De la Grande Guerre aux campagnes africaines, le parcours d'un officier brillant et exemplaire, mais qui adopta longtemps une attitude ambiguë envers le nazisme.

A&A HS n°8



Hitlerjugend
La formation et l'organisation de la HJ, le système de répression de la jeunesse et les mouvements de résistance à cette mainmise du Führer.

A&A HS n°9



Les grandes batailles
Kiev, Stonne, Midway... les batailles qui ont changé la conception de la guerre, et la face du XX^e siècle.

A&A HS n°10



La légion Wallonie et Léon Degrelle
L'épopée des volontaires belges au sein de l'armée allemande, du corps franc Wallonie à la 28. SS-Freiwilligen-Grenadier-Division Wallonien.

A&A HS n°11



US Army
L'extraordinaire montée en puissance de l'armée américaine, les tactiques, l'armement et les chefs de l'US Army.

NOUVEAU !

CASQUES ALLEMANDS EN NORMANDIE

DANS CETTE PRÉSENTATION, vous découvrirez un nouvel aspect de l'art du camouflage, mettant en avant le caractère unique du geste spontané, l'originalité ainsi que l'aspect émouvant de la pièce découverte sur le champ de bataille.

Impressionnants en raison de leur dimension historique, les casques camouflés, résultat de l'initiative individuelle ou du travail de peintres expérimentés, reproduisent souvent les motifs et les couleurs appliqués sur les chars et les canons. L'éventail de cent cinquante casques présenté ici n'est évidemment qu'un aperçu, mais il illustre les tendances générales du camouflage des casques. De l'application élémentaire de taches de peinture réglementaire ou civile aux camouflages imaginatifs et artistiques qui prolifèrent au sein des unités sédentaires, le soldat aguerri perfectionnera son ouvrage en lui apportant diverses textures... Soulignons qu'un grand nombre de casques présentés ici ont été photographiés en extérieur, afin de respecter la réalité des coloris.

NORMANDIE 44

Les casques allemands

Dan TYUSZ



84 PAGES
150 CASQUES
230 ILLUSTRATIONS
19,95 €



DOSSIER

1945 : ALLEMAGNE, ANNÉE ZÉRO



Au cœur du sanctuaire : Wehrmacht, le baroud d'honneur
De la résistance à la guérilla : la *Volkssturm* et les mystérieux *Werwolf*
La grande course : Américains et Soviétiques, rivalités et coups bas

OPÉRATION



« Bagration » : une opération menée de main de maître (juin 1944)

POLITIQUE



Intelligence avec l'ennemi : fallait-il fusiller Brasillach ?

POLITIQUE



Mortelle dérision : l'humour dans le III^e Reich

LES NOUVELLES RUBRIQUES

LES IMPOSTURES DE LA 2^{de} GUERRE MONDIALE



MASKIROVKA, L'ART RUSSE DE TROMPER SON ENNEMI

QUE SE SERAIT-IL PASSÉ SI...



LES FRANÇAIS AVAIENT FRANCHI LE WESTWALL EN 1939 ?

SAVIEZ-VOUS QUE...

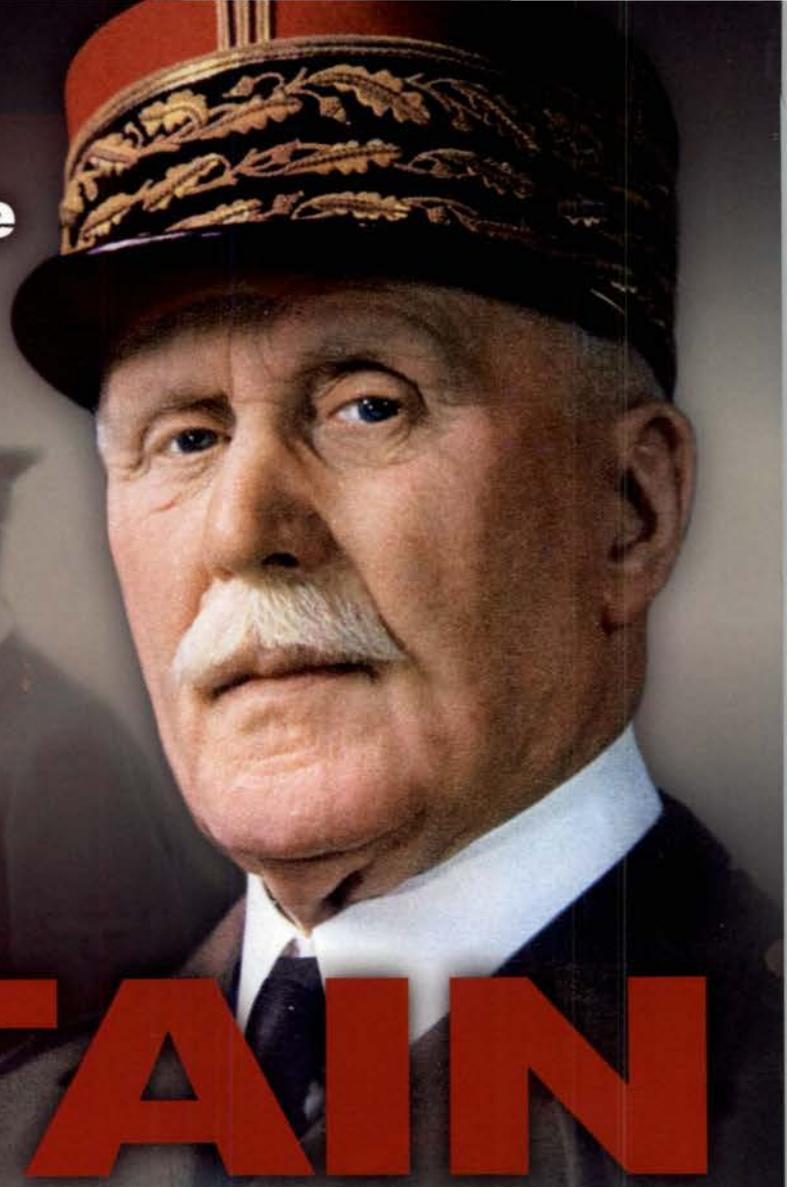


Himmler a inspiré Hergé pour le personnage du colonel Boris dans le Sceptre d'Ottokar

ET TOUJOURS...

Les inventions de la Seconde Guerre mondiale, les actus, les livres, l'interview, le matériel de légende.

Du héros de **Verdun**
à l'homme de **Montoire**



PÉTAIN

Un héros si populaire



ecpa  d
BOUTIQUE

Disponible sur www.boutique.ecpad.fr